This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

MÉLANGES
TIRÉS D'UNE GRANDE
BIBLIOTHEQUE.

Z

840.9
M526
v.23

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

Suite des Livres de Physique & d'Histoire Naturelle du seizieme siecle.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Ref-Stacks
Nijhoff
5-03-50
70495

6-27-50 mtf

DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

Suite des Livres de Physique & d'Histoire Naturelle du seizieme siecle.

Après avoir exposé en abrégé tout ce que l'on trouve de plus curieux, concernant les regnes minéral & végétal, dans les Livres François de Physique & d'Histoire Naturelle, imprimés au seizieme siecle, il me reste à parler de ce qui, dans les mêmes Ouvrages, regarde le regne animal. Les sources dans lesquelles je puiserai seront celles dont je me suis déjà servi dans les anciennes traductions Françoi-

ses des Auteurs Grecs & Latins, & Ouvrages des Auteurs François qui ont écrit avant 1600. Entre les premiers, le principal est Pline le Naturaliste, dans l'Ouvrage duquel on trouve tout ce qu'Aristote & ses Disciples en Physique ont dit des animaux, toutes les erreurs dans lesquelles ils sont tombés, mais que l'on croyoit encore fermement, d'après eux, au seizieme siecle. L'expérience & de plus profondes recherches nous ont bien désabusés depuis ce temps-là : aussi ne manquerai-je point l'occasion de rectifier en peu de mots ces fausses idées ; mais ce ne sera qu'après les avoir rapportées fidélement, à cause de la singularité de la plupart d'entre elles. Au reste, qui voudra bien connoître le regne animal, & lire sur cette matiere des Ouvrages également bien faits, bien entendus & bien écrits, doit étudier ceux de MM. de Buffon, de Réaumur, & de quelques autres Naturalistes modernes. Mais au seizieme siecle, la Physique Françoise & le style François étoient encore également à leur aurore.

J'ai déjà dit que les Auteurs que je vais continuer d'extraire, ne suivoient aucune méthode dans l'exposition qu'ils faisoient de leurs connoissances en Physique. Ils

ne diſtinguoient point les animaux en genres, claſſes & eſpeces particulieres; à peine les ſéparoient-ils ſuivant les différens élémens qu'ils habitoient, la terre, l'eau ou l'air : ils admettoient même une diſtinction en animaux parfaits & imparfaits, qui n'étoit fondée que ſur de fauſſes idées qu'ils avoient de leur génération. La principale de ces erreurs étoit fondée ſur un paſſage d'Ariſtote, qui dit *que la deſtruction ou corruption d'un corps eſt la génération d'un autre*; de là, les Naturaliſtes peu éclairés croyoient pouvoir conclure que grand nombre d'animaux s'engendroient ſpontanément, c'eſt-à-dire d'eux-mêmes, & de la ſeule corruption d'un autre corps : de là, ils croyoient qu'une multitude d'inſectes & de reptiles n'avoient point d'autre origine que la corruption des corps d'autres animaux, ou même de quelques végétaux. Ainſi ils appeloient imparfaits les animaux produits par cette voie, & parfaits ceux qu'ils convenoient être nés par les voies ordinaires. Nous n'avons garde de nous ſoumettre à une méthode dont la baſe n'eſt pas admiſſible; mais, pour mettre de l'ordre dans l'expoſition que nous allons faire des opinions des Anciens ſur les

animaux, nous passerons en revue tous les objets appartenans au regne animal, en commençant par les plus petits & les moins parfaits, tels que les zoophytes & les coquillages; nous parlerons ensuite des poissons, des oiseaux, & des quadrupedes, pour nous élever jusqu'à l'homme, qui, même en ne considérant que son corps, & ne l'étudiant qu'en Physicien, est le plus parfait ouvrage qui existe dans la Nature.

Parmi les êtres du regne animal qui approchent le plus des végétaux, on doit ranger ces fausses plantes marines, que l'on croiroit, au premier coup-d'œil, des êtres purement végétatifs, & qui, cependant sont formés par des animaux dont ils ne sont que les enveloppes, les coquilles, & la couverture extérieure; nous les appelons à présent *zoophytes*, ce qui veut dire animaux-plantes, lithophytes ou madrepores, coraux & corallines, & enfin polypiers; mais toutes ces dénominations sont impropres, puisque ce que nous voyons n'est point proprement l'animal, & n'est pas non plus une plante. Les anciens Naturalistes, & même ceux qui ont écrit en François avant le dix-septieme siecle, n'avoient que des connoissances très-légeres & très-im-

parfaites sur cette matiere. Ils n'en connoissoient point du tout la nature, & prenoient généralement le corail pour un arbuste qui croissoit au fond de la mer. Aussi lorsque nous traiterons cet article d'après les Naturalistes du dix-huitieme siecle, il sera infiniment plus étendu & plus curieux. Je regrette de ne pouvoir anticiper sur cette époque; mais, pour suivre mon plan, je ne peux que répéter ce que l'on savoit bien ou mal au seizieme siecle.

Les plus curieux des zoophytes que nous connoissions, sont le champignon marin, le raisin de mer, la plume, & la poire ou figue de mer, les éponges, l'anémone, & le concombre marin. Toutes ces substances prennent leurs noms de la ressemblance qu'elles ont ou qu'on croit leur trouver lorsqu'on les tire de la mer, & qu'elles conservent lorsqu'étant desséchées & placées dans les cabinets des Curieux, avec la figure de certaines substances terrestres; presque toutes sont tendres & molles tant qu'elles sont dans l'eau, mais elles se durcissent à l'air comme les coraux. Nous ne faisons aucun doute à présent, que ce ne soient ou des peaux, ou des nids, ou des coquilles de petits animaux marins, qui quelquefois sont rassemblés en grand nombre

dans un de ces morceaux, & d'autres fois occupent ſeuls le centre de chaque morceau. Les noms de fleurs que l'on donne à quelques-uns des zoophytes, comme l'anémone, l'amaranthe, l'œillet de mer, ne ſont pris que de leur forme ; mais il y a un animal-fleur qui n'a été découvert que dans ce ſiecle-ci en Amérique : non ſeulement il a la forme & les couleurs, mais toute l'apparence d'une fleur qui nage ſur l'eau : on en trouve ſur-tout aux environs de l'Iſle Sainte-Lucie & des Antilles; il eſt conſtant que c'eſt un animal.

L'éponge de mer eſt du genre des corallines ; c'eſt un amas de tubes percés pour recevoir des vers, & qui leur ſervent d'habitations, comme les guêpiers & les gâteaux des mouches à miel en ſervent aux guêpes & aux abeilles. La maſſe de ces tubes réunis eſt communément à peu près ronde.

On appelle *madrepores*, les zoophytes qui ont pluſieurs branches : on leur a trouvé auſſi des reſſemblances remarquables, mais ſouvent aſſez mal fondées. Celle qui eſt la plus apparente, leur a fait donner le nom d'étoiles de mer. Rondelet, un de nos Auteurs du ſeizieme ſiecle, connoiſſoit déjà ſix eſpeces de ces étoiles ;

celle que l'on nomme le *Soleil de mer*, est, comme l'on en peut juger par son nom, la premiere : cependant il y a encore un de ces madrepores qui est plus singulier ; il porte le nom de tête de Méduse, parce qu'il est hérissé de tous côtés de pointes fines, dont les extrémités sont tortillées comme des cheveux & des serpens. Ces madrepores en général font un très-bel effet dans les cabinets d'Histoire Naturelle. Aristote & Pline en ont eu quelque connoissance, aussi bien que d'autres zoophytes qu'ils ont nommés *holoturie*, *tethie*, & *balanos*, mots Grecs qui indiquent des ressemblances qui ne sont pas trop justes ; mais ils n'étoient pas instruits qu'ils renfermoient des animaux. Il les rangeoient dans la classe des productions marines végétales, & les confondoient avec le corail. Mais à présent on a reconnu que non seulement les madrepores sont un amas de tuyaux creux qui renferment des animaux, mais même on est entiérement persuadé que tous les coraux ne sont autre chose que des madrepores. Les plus beaux coraux sont les rouges ; le noir & le blanc sont regardés comme inférieurs : l'on a plutôt reconnu que ceux-là contenoient des vers & des polypes, que les

autres; de là vient que pendant quelque temps on les a traités de faux coraux. Guillaume Rondelet, le meilleur Naturaliste du seizieme siecle, & dont nous avons en François un excellent Ouvrage sur les poissons, ne parle ni des madrepores, ni des coraux, parce qu'il étoit bien loin de croire qu'ils appartinssent au regne animal. Cependant il connoissoit très-bien les vers à tuyaux; il en a même fait représenter dans son Livre les especes les plus singulieres; il les range dans la classe des insectes de mer: on trouve parmi les gravures de cet Ouvrage, celles de la scolopandre ou chenille de mer, de la sangsue de mer, du taon marin, assez semblables aux animaux terrestres qui portent ce nom; & enfin, le petit cheval marin, petit animal crustacé, qui n'a assurément aucune ressemblance avec le cheval, mais une figure fort extraordinaire.

On peut bien ranger parmi les zoophytes, les oursins de mer, qu'on a appelés quelquefois dans la Méditerranée *châtaignes* de mer, &, avec encore plus de raison, *hérissons* de mer. Ce n'est que dans ce siecle-ci que l'on a beaucoup approfondi la nature de ces animaux, leur for-

mation, leur génération, & la maniere dont ils vivent, marchent & se nourrissent: je ne vois point qu'aucun des anciens Naturalistes en ait fait mention: ils les ont peut-être encore regardés comme une production végétale; cependant on trouve dans cette espece de coquillage un animal bon à manger, & d'un goût assez agréable; l'enveloppe desséchée se garde dans les cabinets des curieux, avec ses pointes ou sans ses pointes.

Les glands de mer sont à peu près de la même espece que l'oursin, & l'animal qu'ils renferment se mange de même.

Après avoir parlé de ces zoophytes, ou de ces substances, qui tiennent, pour ainsi dire, un milieu entre le regne animal & le regne végétal, que l'on a quelquefois confondus, & dont la plupart se trouvent dans la mer, je crois devoir passer à *l'Icthyologie*, ou connoissance des poissons. J'ai dit que les anciens Naturalistes & Icthyologistes ne faisoient pas grande distinction entre les différentes classes & especes de poissons; ils étoient également ignorans & négligeans sur la façon dont ils vivoient & se reproduisoient au fond des eaux. Ceux du seizieme siecle n'étoient pas beaucoup plus

habiles. Rondelet eſt le ſeul qui ait employé les premiers Livres de ſon Hiſtoire des poiſſons, à parler de leur nature, de leur reproduction, & de leurs habitudes. Mais ce qu'il dit ſur cette matiere eſt bien inférieur à ce que nous en ſavons aujourd'hui. Ariſtote, Theophraſte, Ælien, en ont écrit en grec; mais leurs Ouvrages n'ont point été traduits. Pline le Naturaliſte y a conſacré deux Livres tout entiers; mais il a traité cette partie de l'Hiſtoire Naturelle comme toutes les autres, ſans aucun ordre ni méthode. Rondelet & Belon, nos plus illuſtres Icthyologiſtes modernes François, n'ont établi qu'un petit nombre de diviſions très-générales, entre les poiſſons de mer de l'Océan, de la Méditerranée, & des mers des deux Indes, & les poiſſons d'eau douce, les inſectes aquatiques, & les amphibies.

La ſeule ſubdiviſion qu'ils aient faite dans chacune de ces quatre claſſes, eſt en poiſſons vipares, c'eſt-à-dire qui pondent des œufs, & poiſſons vivipares, dont les petits naiſſent tout vivans; en cétacées, c'eſt-à-dire de la grande eſpece; teſtacées, c'eſt-à-dire à coquilles; cruſtacées, c'eſt-à-dire qui ont une en-

veloppe dure, continue, & qui forme comme une espece de cuirasse ou de croûte; poissons à écailles plus ou moins flexibles; enfin, poissons mols, ou cartilagineux; qui n'ont qu'une peau tendre ou aisée à percer. On admet quelquefois entre les poissons une autre distinction dépendante de la forme: ainsi il y a des poissons plats, d'autres ronds, d'autres longs en forme de serpens; il y en a à arêtes ou sans arêtes; quelques-uns que l'on prend auprès des côtes & des rivages, & d'autres qu'on ne trouve qu'en pleine mer. Il y en a de couleurs différentes, blancs, bleux, jaunes, rouges & verts; enfin, les uns sont bons à manger, les autres ne le sont pas. Telles sont à peu près toutes les distinctions que l'on faisoit des poissons, il y a moins de deux cents ans; les Ictyhologistes modernes en ont apporté d'encore plus savantes & plus recherchées.

De la connoissance des poissons testacés, dérive la science assez moderne de la Conchyologie, qui est devenue à la mode depuis près d'un siecle, parce qu'elle embellit les cabinets des Curieux & des personnes riches.

Dioscorides, Pline & Athénée avoient

déjà distingué les coquilles en univalves, bivalves, & turbinées. Les univalves sont celles qui n'ont qu'une seule coquille plus ou moins plate, qui couvre l'animal, qui de l'autre côté nage ou se traîne dans l'eau, sur le sable ou sur les rochers. Les bivalves sont des coquillages à deux écailles, qui s'appliquent l'une contre l'autre comme nos tabatieres, dont elles semblent avoir donné l'idée. La troisieme classe, celle des turbinées, est composée de coquilles contournées la plupart du temps en spirales comme les limaçons. Cette division a été rectifiée aux dix-septieme & dix-huitieme siecles, & ces classes générales ont été divisées en un grand nombre de genres & de familles différentes. Mais la division la moins savante, & pourtant la plus naturelle des coquilles, c'est de les partager en coquilles de mer, coquilles d'eau douce, & coquilles de terre, & toutes les trois especes, en coquilles vives & en coquilles mortes. Les vives sont celles qui renferment encore les animaux faits pour les habiter; les mortes, celles qui sont depuis long-temps tirées de leur élément; & il y en a beaucoup qui nous viennent de pays très-éloignés, & dont nous ne

connoissons point les poissons ; les coquilles que l'on trouve en terre sont presque toujours mortes. On ne doutoit point au seizieme siecle que ce ne fussent des restes des grandes inondations & des déluges, d'autant plus qu'on en trouve sur les plus hautes montagnes. Depuis quelque temps, on a soupçonné que ce pouvoient être des substances tout-à-fait terrestres ; mais ce sentiment ne prévaut point encore sur l'ancien. Il y a quelques coquilles qui ne peuvent pas absolument se rapporter aux trois grandes classes que nous venons d'indiquer ; elles sont fort rares, & n'étoient pas connues au seizieme siecle. Quant à la production des coquilles, à la maniere dont elles se forment & dont elles croissent, à la longueur de la vie des animaux qui les habitent, & à la maniere dont elles se reproduisent, Aristote, Pline & tous les autres anciens Naturalistes étoient sur cela dans la plus profonde ignorance, & nos Modernes mêmes, après les plus grandes recherches, ne savent pas encore trop bien à quoi s'en tenir ; car il est beaucoup plus difficile de faire des expériences sur ce sujet, que sur tous autres, & d'examiner la façon de vivre de ces animaux,

puisque l'eau & les enveloppes qui les renferment, les mettent en quelque façon tout à-fait à l'abri de nos examens & de nos recherches.

Les genres de coquilles que l'on connoît & qu'on estime le plus aujourd'hui, ce sont les lépas, nom Grec, que l'on rend en François par patelle ; elles sont univalves, & s'appliquent aux rochers : l'animal qui est couvert de son écaille, se traîne en grimpant le long de la pierre. Cette espece de coquillage a été connue de tout temps ; mais, depuis un siecle, il nous en est arrivé de la Chine & des Indes, de plus belles & de plus remarquables.

L'oreille de mer étoit connue du temps d'Aristote, & encore davantage au seizieme siecle ; elle a cela de singulier, qu'elle est percée de plusieurs trous qui ne peuvent guere servir à l'animal que pour respirer & lui faire recevoir l'eau de la mer.

Les tuyaux ou vermisseaux de mer, qu'on appelle aussi *polypiers*, contiennent des polypes ou vers marins. On les trouve quelquefois seuls, & d'autres fois en paquets ou gâteaux. Le plus beau de tous ces amas de tuyaux est de couleur de

pourpre ; on l'appelle *tuyaux d'orgues*; & il offre un travail admirable.

Une des plus belles especes de coquilles univalves, sont les nautiles, qu'on appelle ainsi, parce que les Anciens, tels qu'Aristote & Pline, lui trouvoient la forme d'un vaisseau ; la plus belle des nautiles est la papiracée, dont l'écaille est si fine, qu'on voit le jour à travers, étant aussi mince qu'une feuille de papier. Pline avoit déjà remarqué que l'animal qui fait sa demeure dans la papiracée, la quitte pour courir sur les rochers, de sorte qu'elle ne lui sert que de maison ou de retraite.

Un genre de coquilles assez étendues, qu'on peut également regarder comme univalves & turbinées, sont les limaçons, dont les uns sont à bouches rondes, d'autres à bouches ovales. Le nom qu'ils portent est pris de l'animal qui y est renfermé, & qui vit de limon ; d'où on l'a appelé en latin *imax* ; mais la coquille s'appelle, dans les deux Langues savantes, *cochlea*. Il y a de ces animaux de mer, d'eau douce, & de terre. Il nous vient de ces coquilles des Indes, qui sont de la plus grande beauté, & qui étoient peu connues autrefois ; cepen-

dant Rondelet & Belon parlent de quelques-unes qui ſont très-belles; mais nous ne connoiſſons point les animaux de celles qui nous ſont apportées de plus loin.

Les coquilles que nous appelons à préſent *trompes* ou *buccins*, ſont encore du nombre de celles que les Anciens appeloient *turbinées*, & que nos Naturaliſtes modernes réuniſſent avec les univalves : on en voit aujourd'hui de très-belles; mais preſque aucuns des animaux qu'elles renferment ne nous ſont connus. Celles que l'on appelle *vis*, parce qu'elles ſont tournées en ſpirales, ſont de ce genre : on en peut dire autant des cornets & rouleaux, qui fourniſſent aujourd'hui les coquilles les plus cheres, & qui ont les couleurs les plus brillantes.

On qualifie de *rochers*, les coquilles univalves dont les ſurfaces ſont hériſſées de pointes. Les Anciens nommoient cette eſpece de coquilles *murex*; & c'eſt dans une de celles-là que l'on trouvoit la fameuſe pourpre, c'eſt-à-dire un petit coquillage que l'on écraſoit, pour exprimer de ſon corps une liqueur d'un beau cramoiſi, avec laquelle on faiſoit la teinture en pourpre. Pline & tous ceux qui ont écrit

écrit d'après lui, s'étendent avec complaisance sur cette teinture autrefois si estimée, mais qui n'est plus d'aucun usage depuis que nous préférons la couleur écarlate à celle *pourpre*, que nous nous procurons d'ailleurs par d'autres moyens que par le suc du murex.

Les *tonnes* & les *porcelaines* sont les dernieres familles des coquilles univalves de mer. Il faut ranger parmi ces dernieres la petite coquille *coris*, que nous appelons communément *monnoie de Guinée*, parce qu'effectivement sur certaines côtes d'Afrique les Négres s'en servent comme de monnoie.

Les coquilles bivalves de mer n'offrent pas, à beaucoup près, autant de variétés, & ne forment pas autant de familles différentes que les univalves. Les premieres & les plus importantes des bivalves sont les huîtres. Les plus communes sont connues de tout le monde, aussi bien que les animaux qui les habitent. La distinction des huîtres blanches aux huîtres vertes ne consiste que dans la couleur du poisson, qui prend une teinte verte quand il est à portée de se nourrir d'herbages, & qui reste blanc quand il n'use pas d'une pareille nourriture.

Tout le monde sait que c'est dans certaines huîtres qu'on trouve les perles, que le caprice des hommes a fait regarder depuis si long-temps comme des parures & des bijoux précieux. On trouve, sur-tout dans les mers éloignées des nôtres, des huîtres dont les écailles sont épineuses, & les couleurs souvent très-belles. Il y en a d'autres dont la coquille est très-fine & d'une jolie couleur : on les appelle *pelure d'oignon*. Enfin, une coquille bivalve d'une forme très-singuliere, & que l'on appelle *marteau*, est du genre des huîtres.

Les coquilles d'huîtres les moins agréables à l'extérieur, sont toujours tapissées en dedans d'une nacre brillante & polie. On juge bien qu'elle est très-belle dans les huîtres qui produisent les perles. Il y en a d'autres qui ont encore des couleurs plus variées & plus éclatantes. Telle est la nacre du burgau, coquillage d'Amérique, qui n'étoit point encore connu au seizieme siecle; mais qui sert à présent autant & plus utilement que la nacre de perle. Le burgau brille de toutes les couleurs, & est en coquille, ce que l'opale est entre les pierres fines & précieuses.

Une seconde famille des coquilles bi-

valves sont les *cammes*. Une des plus singulieres a un nom particulier, & s'appelle *concha Veneris*, *coquille de Vénus*.

La famille des moules est assez étendue & intéressante entre les bivalves. Il y en a qui contiennent des animaux qui se mangent, &, suivant les pays, sont assez estimées. Dans une espece de moules, nommée *la pine-marine*, on trouve des paquets de fil ou de soie quelquefois d'une assez belle couleur, que l'on file pour en faire des bas ou des gants. Les Anciens faisoient grand cas de cette soie, & en fabriquoient d'assez précieuses étoffes, qu'ils appeloient *byssus*.

Les familles des cœurs, des peignes & des manches de couteaux, fournissent des coquilles très-agréables, mais dont les animaux nous sont peu connus. J'ai déjà dit un mot des oursins de mer, animaux à coquilles très-singuliers. Les glands de mer & les poussepieds le sont également. Les animaux que ces coquilles renferment, sont bons à manger. Ce qu'on appelle la *conque anatifère*, est de cette derniere famille. Les Anciens, & même nos Naturalistes du seizieme siecle, avoient sur ce sujet une singuliere opinion; ils croyoient que de cette sorte de coquil-

lage sortoient certains oiseaux aquatiques, especes de canards. Ce qui y a donné lieu, c'est que certains canards sauvages, après avoir chassé les poissons qui habitent ces coquilles, y déposent leurs œufs, & s'en servent comme de nids. Quand les petits canards sont éclos, & qu'on les voit sortir de leurs coquilles, on s'imagine que c'est le poisson de mer qui les habitoit, qui a vraiment produit ces oiseaux.

On distingue les coquilles d'eau douce, comme celles de mer, en univalves & en bivalves; & on reconnoît dans l'une & l'autre de ces deux classes, les mêmes familles & les mêmes especes que dans les coquilles de mer; la plus grande différence est qu'elles sont ordinairement beaucoup plus petites. Il y a cependant des coquilles de moules assez grandes, que l'on trouve dans de grands étangs d'eau douce. On mange les animaux qu'elles renferment; mais ce sont presque les seuls que l'on puisse manger de tous ceux qui habitent les coquilles d'eau douce. La plupart des autres sont remplies d'insectes qui ne sont bons à rien; & comme ils meurent & se détruisent bien plus aisément que les coquilles mêmes, & qu'ils en sont quelquefois chassés, la

plus grande partie des coquilles que nous trouvons dans les rivieres & dans les fleuves, ſont vides.

J'ai dit dans un de mes Volumes précédens, que l'on rencontre enterrées & pétrifiées preſque toutes les mêmes coquilles que l'on trouve dans les mers & dans les rivieres. Les anciens Naturaliſtes n'ont pas fait une grande attention à ces reſſemblances. Ceux des ſeizieme & dix-ſeptieme ſiecles ont cru que c'étoit une preuve inconteſtable du déluge. Aujourd'hui l'on voudroit élever à ce ſujet de nouvelles queſtions ; mais elles n'étoient point agitées dans le ſiecle dont je préſente l'Hiſtoire littéraire : ainſi je ne m'y arrêterai pas.

J'ai déjà dit que nos anciens Naturaliſtes avoient très-peu écrit ſur les animaux que contiennent toutes les coquilles, dont nous venons de parler ; ainſi la connoiſſance que nous en avons eſt une ſcience toute nouvelle & toute moderne : on l'a nommée *zoomorphoſe*, c'eſt-à-dire, connoiſſance des animaux à coquilles. Nous la renvoyons aux notices alphabétiques que nous allons donner de tous les poiſſons.

Il n'y a qu'une ſeule eſpece d'animaux à coquilles purement terreſtres ; ce ſont

les limaçons. Nous en parlerons en même temps que des autres reptiles & insectes de terre, après avoir épuisé ceux de mer & d'eau douce. Nous en ferons de même des animaux aquatiques crustacés ; presque tous ont la propriété de reproduire leurs membres, lorsqu'ils ont été coupés ou arrachés. Les Anciens connoissoient & admiroient cette reproduction dans les écrevisses de mer & d'eau douce. Un autre caractere des crustacés, c'est de n'avoir ni sang ni os, ce qui leur est commun avec bien des insectes. On distingue trois sortes de crustacés ; ceux qui ont le corps alongé ; de ce nombre sont les écrevisses, les homards, les langoustes, & les squilles ; ceux qui ont le corps rond comme les crabes, grands & petits ; & ceux enfin qui sont formés en cœur, ce sont les cancres. Toute la premiere classe a des ressemblances infinies : ce ne sont que des écrevisses plus ou moins grandes (1).

L'able ou *ablette* est un petit poisson

(1) Notices sur différens poissons, tirées des anciens Auteurs, & de ceux qui ont écrit sur cette matiere au seizieme siecle, arrangées par ordre alphabétique.

de riviere, espece de gougeon très-peu estimé; d'ailleurs il a un mérite particulier, c'est celui de ses écailles : on les pulvérise, on en fait une pâte qui est brillante, on l'étend sur de petites boules de cire, & on fait ainsi des perles fausses qui, à la dureté près, jouent assez bien les véritables.

L'*alose* est un poisson de mer, mais qui entre dans les rivieres, les remonte très-haut, s'y engraisse, & y prend un très-bon goût. Dans la mer, les aloses vont par troupes comme les harengs; mais la troupe se disperse & se partage pour entrer dans les rivieres; il n'y a que les plus grosses qui remontent le plus haut : on en a vu remonter jusqu'à deux ou trois cents lieues. Ce que les aloses ont de particulier, c'est qu'elles ont un cri ou grognement à peu près semblable à celui des cochons. Il y a des rivieres où les aloses s'engraissent, & d'autres où elles maigrissent; cela dépend de la qualité des eaux. Albert le Grand est le premier qui ait découvert que les aloses se réjouissoient au son des cloches, des tambours & des trompettes. Il a été effectivement vérifié qu'elles accouroient au bruit; si bien que les Pêcheurs, au lieu

d'appât, attachent à leurs filets des sonnettes dont le son attire les alofes. Rondelet prétend avoir vu en Auvergne, fur les bords de la riviere d'Alier, où il se fait une grande pêche d'alofes & de faumons, ces animaux accourir au son du violon, fauter, danfer, pour ainfi dire, & se laiffer prendre avec la plus grande facilité. On vend à Paris, dans le printemps, de petites alofes, qu'on appelle vulgairement des *pucelles*; ce font des alofes montantes; quand elles defcendent, elles font plus fortes. Lorfque l'alofe eft fraîche & graffe, c'eft un très bon manger; mais pour peu qu'on la garde, fa chair contracte un goût âpre & piquant; elle devient alors très-mal faine. L'alofe craint le tonnerre, & dans le temps des grands orages, elle s'étourdit au point de fe bleffer contre les rochers ou le rivage, & de fe tuer, ou de mourir de peur. Pline dit que l'on élevoit à Rome des alofes qu'on prenoit dans le Tibre, & qu'on engraiffoit dans des réfervoirs, où on leur donnoit à manger à certaines heures, & que, pour les raffembler, on fonnoit une cloche, au bruit de laquelle elles accouroient toutes; elles fe montroient à découvert fur la furface de l'eau, &

on choisissoit tout à son aise celle qu'on vouloit servir ce jour-là sur la table du maître.

L'anchois est un petit poisson que l'on prend communément dans la Méditerranée & les mers de Grece, mais qui vient, dit-on, de l'Océan, des côtes d'Angleterre & du pays de Galles, en passant le détroit de Gibraltar : il a assez de rapport avec la sardine, mais il est plus petit, n'ayant ordinairement que la longueur du doigt. Les anchois vont en troupe, comme les harengs & les sardines, & se promenent le long des côtes de Provence & de Catalogne, où l'on en prend beaucoup pendant l'hiver ; ils n'ont point d'autre arête que l'épine du dos, encore est-elle très-foible ; leur peau est sans écailles, tendre & molle ; ils ont le foie & les œufs rouges, ce qui fait paroître leur chair de cette couleur quand ils sont éventrés. On les attire en leur montrant de la lumiere, & ils se jettent dans les filets, qu'il faut travailler assez serrés pour les retenir, ce poisson étant très-petit. Dès qu'ils sont tirés de l'eau, on leur ouvre le ventre, on leur arrache d'un seul coup la tête, l'épine du dos, la queue, & les intestins qui tiennent

tous ensemble; on sale le reste, & on le met en barrils. On en fait ainsi un grand débit, & ils entrent généralement dans nos ragoûts & dans nos salades; on les mange aussi avec de l'huile sur des rôties. En Provence on les mange frais, c'est-à-dire légérement salés & nouvellement pêchés. Depuis très-long temps on attribue avec raison à la chair d'anchois les meilleures qualités; elle est délicate, stomachique, & supérieure de tous points à celle du hareng & de la sardine. Pline nous apprend que les Romains composoient avec les anchois une espece de liqueur, sauce ou saumure, qui s'appeloit vulgairement *garum*, dont ils faisoient un cas infini. Rondelet prétend qu'il n'y avoit d'autre façon à y faire, que de laisser fondre la chair des anchois au soleil. Je crois qu'on y donnoit un peu plus de préparations : quoi qu'il en soit, le garum servoit d'assaisonnement à tous les autres poissons, qui sont naturellement fades. Les anciens Médecins prétendoient que c'étoit un excellent remede pour rétablir les estomacs délabrés, diviser & atténuer le flegme, & lâcher doucement le ventre. Nous ne faisons plus usage de cette sauce;

mais nous pouvons croire que l'anchois même a ces bonnes qualités.

L'ange est un poisson de mer cartilagineux, long & plat, quand on ne le pêche pas trop jeune; il devient très-grand, & il est aussi long que la hauteur d'un homme; sa peau est très-dure & rude, au point qu'elle sert à polir le bois & l'ivoire, comme la peau de chien de mer; comme elle est noire, on en fait de faux *chagrin*. Ce poisson est très-vorace, & a des dents terribles; cependant il use de finesse pour attraper les petits poissons qu'il veut dévorer; il se cache dans le sable, & agite ses barbillons pour attirer sa proie. On fait avec les cendres de sa peau un savon excellent pour la gale & pour la teigne; on l'appelle *savon d'ange*. Pline attribue à la chair de ce poisson frais, appliquée sur la gorge des femmes, une singuliere vertu; c'est celle de l'empêcher de trop grossir, il est sûr que les Dames Romaines en faisoient grand usage; Rondelet prétend l'avoir lui-même expérimenté. Il faut remarquer que les Dames Romaines regardoient comme un grand défaut d'avoir beaucoup de gorge, leurs habits n'étant point, comme ceux de nos Françoises, propres à la soutenir.

L'anguille eſt un poiſſon de forme de ſerpent, revêtu d'une peau gliſſante, dont on le dépouille aiſément ; il vit également dans l'eau douce & dans la mer ; cependant il aime généralement l'eau trouble, quoiqu'il s'étouffe quelquefois dans la bourbe. Il a la vie très-dure ; & étant coupé par morceaux, il ſaute & palpite encore long-temps. Les Anciens croyoient qu'elles ſe produiſoient toutes ſeules & ſans accouplement ; à préſent on ſait que les anguilles s'accouplent à la maniere des ſerpens : on leur trouve des œufs dans le corps, cependant elles ſont vivipares, très-voraces, & ſe nourriſſent de petits poiſſons, de grenouilles, & de vers. On a cru auſſi que les anguilles frayoient avec les ſerpens, cela n'eſt pas vrai ; mais ces deux eſpeces d'animaux ont beaucoup de rapport. On ne conçoit pas pourquoi les anguilles ne peuvent pas vivre dans l'eau du grand fleuve du Danube. La chair de l'anguille eſt en général un mets aſſez agréable ; mais elle eſt difficile à digérer, & contraire aux eſtomacs délicats. Si on en veut manger ſans s'incommoder, il faut du moins qu'elle ſoit rôtie, & boire quelques coups de vin pur, après en avoir mangé. Il y

a de très-bons remedes tirés des anguilles; la graisse est très-bonne pour la surdité, & pour faire passer les taches de la petite vérole. Les Maquignons font avaler aux chevaux des anguilles toutes vives; qui agitent beaucoup l'animal & lui donnent de la vivacité; ils les rendent ensuite toutes entieres sans en avoir été incommodés. Les anguilles de mer s'appellent *congres* : depuis quelque temps elles sont plus communes qu'elles n'étoient autrefois, & sont beaucoup plus grosses que celles d'eau douce : on les fait quelquefois saler; préparation qu'elles peuvent supporter, ce que ne feroient pas celles d'eau douce.

La baleine passe pour le plus grand des poissons, & c'est certainement celui sur lequel il y auroit le plus à dire, si nous voulions nous étendre sur cet objet; mais une partie de ces observations est connue de tout le monde, & l'autre seroit peu intéressante. Quelques Icthyologistes donnent le nom de baleines à toute la classe des cétacées ou grands poissons; au moins distingue-t-on sept especes de baleines proprement dites : on y peut comprendre encore le cachalot, dont il y a aussi sept especes, le narwal ou licorne de mer,

les dauphins, les marsouins, & les souffleurs; tous ces poissons sont plus ou moins grands, mais tous d'une figure hideuse; ils ont le sang chaud, des os au lieu d'arêtes, la peau dure & épaisse, beaucoup de graisse ou d'huile, & quelques détails dans la conformation & dans la maniere de se reproduire, qui les font ressembler aux animaux terrestres. L'espece de baleine la plus généralement connue, est celle du Groënland. Elles sont accoutumées à se tenir au milieu des glaces: on prétend que leurs yeux ont la propriété de voir à travers. Elles ont aussi l'oreille très-fine; la plupart des baleines jettent l'eau par des especes d'oreilles ou de narines, & communément avec quelque bruit; c'est une maniere pour elles de respirer. Les petits de la baleine tettent leurs meres pendant une année, & les suivent par-tout jusqu'à l'âge de deux ans; aussi les baleines ne s'accouplent que tous les deux ans, & sont pleines pendant neuf mois. Les petits sont très-gras pendant qu'ils tettent, & les meres fort maigres. Il y a des baleines immenses pour la taille & la grosseur, ou plutôt il y en avoit autrefois; mais à présent on en voit rarement de si énormes,

parce qu'on les poursuit à travers les glaces, jusques aux mers les plus reculées, de sorte qu'on ne leur donne pas le temps de prendre leur croissance ni de vieillir. Les baleinons ont, dit on, en naissant, jusqu'à dix pieds de long, quand par la suite ils en doivent avoir soixante à soixante-dix. Lorsque les baleines étoient en grand nombre dans la mer du Nord; elles nageoient par troupes; mais à présent on n'en trouve que quelques-unes échappées. Leur nourriture est assez légere pour d'aussi grandes bêtes, car elle ne consiste que dans des herbes qu'elles arrachent du fond de la mer, de petits poissons qui leur entrent dans la gueule, des vers, & même des insectes. Il faut savoir que quoique la baleine ait la gueule énorme, elle a le gosier & l'estomac assez petits. Ce qui a fait faire à plusieurs Naturalistes cette remarque, qu'il faut bien que les Traducteurs de la Bible se soient trompés, quand ils ont dit que Jonas avoit passé trois jours dans le corps d'une baleine; ils auroient dû nommer quelque autre grand poisson; mais il n'y en a point qui ait l'estomac assez grand pour pouvoir contenir le corps d'un homme fait; à plus forte raison ne pourroit-il pas y vivre. On en doit conclure qu'à plus forte raison

toutes les autres histoires que l'on fait d'hommes avalés par des baleines, sont chimériques : cependant le cachalot n'a pas le gosier si étroit que la baleine du Nord, quoiqu'il soit moins grand. Pline & les autres Anciens étoient persuadés qu'il y avoit un petit poisson qui alloit toujours devant la baleine, & qui lui servoit de guide. C'est encore un conte qui ne peut être fondé que sur ce qu'on trouve quelquefois de petits baleinons qui nagent devant leur mere. La pêche des baleines se fait communément dans le Nord; ce sont les Basques qui les premiers l'ont tentée ; ils l'exercent encore : mais les Hollandois ont enlevé la plus grande partie de ce commerce aux François, en envoyant beaucoup de vaisseaux & de bateaux à cette pêche. Ce sont par conséquent ces derniers qui font le plus grand débit de tout ce qu'on retire des baleines; ce négoce consiste, premiérement, dans sa graisse ou huile, qui, quoique puante & mal-propre, est d'une grande utilité pour les Arts, la teinture, la peinture, &c. Cette huile a une grande propriété, c'est qu'elle ne gele jamais. Ce que nous appelons des baleines, dont on fait des busques, & que l'on emploie dans les

corps de femmes & d'enfans, sont tirées des fanons de la baleine, & n'en sont que les poils ou les barbes. La cervelle de la baleine, & même ses excrémens, sont employés dans quelques remedes, & sont utiles dans les Arts ; sa cervelle est ce qu'on appelle le blanc de baleine; les excrémens sont rouges ; on en fait une teinture d'une belle couleur, qui prend très-bien, sur-tout sur la toile. Sa chair est mauvaise, dure, coriace, & puante : il n'y a que les Sauvages ou les Matelots enfermés dans les glaces, & réduits aux dernieres extrémités, qui puissent en manger; mais sa langue est un bon morceau, dont on se régale quand elle est fraîche. On sait que la maniere de prendre la baleine est de la harponner, c'est-à-dire de lui jeter sur le corps des dards pointus, qui lui entrent profondément dans la chair & la piquent. On la poursuit jusqu'à ce qu'elle ait perdu tout son sang ; mais on prend garde à ne pas s'approcher de sa queue, dont les coups seroient assez forts pour renverser les petits bâtimens avec lesquels on la harcele. Quand elle est morte, si on ne peut pas l'échouer sur le sable, on l'amarre au bâtiment, & les Matelots montent sur la bête même, pour

la dépecer & en tirer tout ce qui peut être de quelque utilité, après quoi on abandonne le reste du cadavre à la merci des flots. Les Anciens ne connoissoient les grandes baleines du Nord, que par des relations très-imparfaites : ils n'en voyoient que quelques unes, qui s'étoient écartées de leurs mers ordinaires, & étoient jetées par accident dans celles d'Asie ou dans la Méditerranée. A en juger par ce qui arrive encore quelquefois aujourd'hui, ces baleines n'étoient que des cachalots ; ils échouoient sur le sable, où l'on les assommoit ; mais la pêche de la vraie baleine s'est toujours faite en les harponnant ; & les Basques ont appris cette maniere de tuer ces monstres, des Sauvages, qui les chassent ainsi en les poursuivant dans leurs petits canots ; les harpons des Sauvages ont, en guise de fer, des arêtes de grands poissons.

La baleine, toute grande, forte & monstrueuse qu'elle est, a dans la mer des ennemis à craindre. Le poisson que l'on appelle dans la Méditerranée *poisson épée* ou *poisson scie*, parce qu'il a au bout de la tête une grande arête piquante, tranchante, & quelquefois dentelée comme une scie, attaque la

baleine & la perce ſous le ventre, qui eſt l'endroit par où elle peut être le plus aiſément entamée. Le narwall ou licorne de mer, quoiqu'il ſoit lui-même de l'eſpece des baleines, combat contre les autres avec la corne qu'il porte (comme le poiſſon épée), & qui perce très-bien, quoiqu'elle ne ſoit point tranchante. Mais le tourment le plus journalier qu'éprouve la baleine, eſt de la part d'un petit inſecte qui s'attache à elle, que l'on appelle *pou de baleine;* c'eſt une eſpece de petit crabe qui ſe multiplie ſur ſon corps, comme les poux ſur le corps humain; il la ſuit partout, & ſe nourrit de ſa ſubſtance. Il y a quelquefois d'autres coquillages qui s'attachent à la baleine, telles que les ourſins & les glands de mer. On prétend même qu'on a vu des baleines ſortir de l'eau toutes couvertes de branches de corail.

Puiſque nos meilleurs Naturaliſtes mettent *le marſouin* & *le dauphin* dans la claſſe des baleines, nous allons en parler ici. L'on appelle communément dans nos mers d'Europe le marſouin *ſouffleur,* parce qu'il reſpire & jette l'eau par un ſeul trou placé au haut de ſa tête; le cachalot n'a non plus qu'un de ces trous, au lieu que les grandes baleines en ont deux. Le mar-

souin est encore plus petit que le cachalot: on l'appelle aussi quelquefois *cochon* de mer, parce qu'il a l'air lourd & pesant comme un cochon, quoiqu'il soit d'ailleurs très-agile & très-difficile à attraper; il a le museau en forme de grouin, & quand il repose sur le sable il forme une espece de grognement. Il y a une sorte de marsouins que l'on appelle *moines*, parce qu'on croit leur avoir remarqué sur la tête une espece de coqueluchon. On confond souvent sur nos côtes le dauphin avec le marsouin, cependant il y a quelques différences; mais les uns & les autres sautent & bondissent dans la mer, & les Matelots & les bons habitans de nos côtes croient, quand ils les voient ainsi jouer, que c'est signe d'un prochain orage; il y a quelques raisons physiques qui pourroient autoriser à le croire. Les marsouins ont le dos noir & le ventre blanc, les dauphins sont d'une couleur moins rembrunie. Tout le monde sait qu'il est beaucoup question des dauphins dans les anciennes Histoires & dans la Fable, & personne n'ignore aussi que la Province du Dauphiné a des dauphins pour armes. Mais les dauphins ou marsouins, que nous voyons dans la Méditerranée, sont-ils les mêmes que

ceux dont parle Pline, & qu'il dit avoir une amitié particuliere pour les hommes ? C'est une grande question. Cependant si les dauphins, que nous connoissons, n'étoient pas les mêmes que ceux des Anciens, que seroient donc devenus ceux-ci?

Belon, Naturaliste du seizieme siecle, dont j'ai déjà parlé avec éloge, a publié, en 1551, un petit Ouvrage *in*-4°. intitulé *des étranges poissons*, dans lequel il discute cette question, qui est de pure érudition : il dit que de son temps on appeloit ce que nous nommons aujourd'hui dauphin, *oie* de mer; que les Anciens le représentoient courbé en demi-cercle, parce qu'effectivement c'est ainsi qu'il nage dans l'eau ; mais que quand il en est tiré, son corps est aussi droit que celui de tout autre poisson. Vu dans la mer il paroît bleu, mais il prend une teinte plus sombre lorsqu'il est à sec. Les cachalots & toutes les autres petites especes de baleines fournissent d'aussi bon blanc de baleine que la grosse baleine du Nord; mais la graisse ou l'huile n'en est pas à beaucoup près si bonne. La chair du dauphin est bonne à manger, elle tient beaucoup de celle du cochon; & c'est peut-être par cette raison que les Juifs

& les Mahométans n'en mangent point. Belon, qui nous apprend cette anecdote, nous dit que c'est en conséquence d'une loi du Lévitique, qui défend aux Israélites de manger des poissons qui n'ont point d'écailles, ce qui fait qu'ils ne mangent point non plus d'anguilles. D'ailleurs les Turcs ont un grand respect pour les dauphins, fondés sur cette vieille & fausse opinion, que les dauphins sont amis de l'homme.

Belon nous apprend encore que le nom de marsouin vient d'un mot de la basse latinité, *Marsuo*, composé de deux autres, *sus maris*, cochon de mer; il se traduit en Bas-Breton par *Morho*, en Hollandois *porkfish*, en Anglois *soa hon* ou *porpoise*. Il y a une espece de marsouin ou dauphin d'une figure hideuse, avec de grandes dents & de longs poils. Belon l'appelle, je ne sais pourquoi, *Renard de mer*. Les marsouins femelles ont grand soin de leurs petits, elles les allaitent & les portent sur leurs dos lorsqu'ils sont malades. Ces poissons sont dix ans à prendre leur croissance, & ils vivent environ trente ans.

Le barbeau est un poisson d'eau douce du genre des carpes; il prend son nom de deux barbillons qui lui pendent de la gueule; il est moins estimé que la carpe,

cependant nous voyons que les Romains en faisoient le plus grand cas. Il faut éviter de manger les œufs de barbeau; car c'est un violent purgatif. Le fiel de ce poisson, au contraire, est un excellent remede pour la vue; & nos Naturalistes du seizieme siecle ne doutoient point que ce ne fût avec ce fiel que l'Ange rendit la vue au pere de Tobie.

Le brochet. Les anciens Naturalistes Grecs & Latins parlent peu de ce poisson d'eau douce, aujourd'hui si connu & si commun dans toute l'Europe. Il a cependant un nom Latin, *lucius*; il est d'une figure oblongue, ce qui lui a fait donner par Rondelet le nom d'*aiguille* de mer. Il a la gueule grande & très-garnie de dents; aussi est-il très-vorace: il fait sa nourriture de tous les autres poissons qu'il peut attraper, d'insectes, de rats d'eau, de grenouilles, & même d'oiseaux aquatiques, quand il peut les surprendre. Il aime sur-tout à manger les œufs des autres poissons; & il dépeupleroit tous les étangs, si on le laissoit grandir & manger à son aise tout ce qu'il pourroit dévorer; mais heureusement les hommes trouvent ce poisson bon à manger, & abregent ses jours. D'ailleurs il se

multiplie aisément; car on a compté dans le corps d'un brochet femelle environ cent cinquante mille œufs. Si tous venoient à bien, ils feroient dans un étang un beau ravage. Les brochets avalent quelquefois des poissons aussi grands qu'eux; ils les prennent toujours par la tête, & ont digéré la partie antérieure de leur proie, avant qu'ils aient pu avaler & attirer dans leur gueule la postérieure; ils mangent tout ce qui se trouve à leur portée, & se jettent même aux museaux des quadrupedes qui viennent boire l'eau dans laquelle ils vivent; ils dévorent les charognes, les chats & les chiens morts que l'on jette dans les étangs; ils attrapent les petits canards, & les avalent tout entiers; ils aiment assez les grenouilles, & les digerent fort bien; mais lorsque, par malheur, ils prennent des crapauds, ils les vomissent. Enfin, quand les brochets ne trouvent pas d'autre nourriture dans les étangs, ils attaquent & mangent les poissons de leur espece; les gros brochets mangent les petits; & c'est une particularité dans l'Histoire Naturelle, car cela n'arrive point aux quadrupedes même les plus voraces. La perche, quoiqu'assez petite, se défend

très-bien contre le brochet, parce qu'elle a sur le dos une arête qu'elle leve, & qui pique & écorche le palais & le gosier de l'attaquant. Il faut qu'il la saisisse & la blesse par le côté, & qu'il la laisse mourir, après quoi il la dévore tout à son aise, quand elle n'a plus la force de relever son arête. La chair du brochet est assez bonne, pourvu qu'il ait été pêché dans une riviere ou dans une eau courante; car si l'animal a vécu dans un étang fangeux, il est dur & sent la bourbe. Les brochets vivent très-long-temps; une histoire très-connue en est la preuve. En 1523 on pêcha dans un étang de la Souabe, un brochet qui étoit très-grand, & qui avoit l'air très-vieux: on trouva qu'il avoit passé dans les narines un anneau d'airain, sur lequel on lut une inscription latine, dont voici le sens : » L'Empereur Frédéric II m'a jeté dans » cet étang de sa propre main, le 5 Octobre 1262 «. On en conclut avec raison, que ce brochet habitoit cet étang depuis plus de deux cent soixante ans. Les œufs de brochets ne valent absolument rien; il est même dangereux d'en manger, parce qu'ils purgent très-violemment; mais on se sert utilement en

Médecine, de sa graisse, de son foie, de son fiel, & des os de sa mâchoire pulvérisés.

La *carpe*, que les Grecs & les Latins ont nommée *cyprine*, soit parce que ce poisson d'eau douce étoit dédié à Vénus à cause de sa fécondité, soit parce qu'on prenoit les plus belles dans les rivieres & étangs de l'Isle de Chypre, est un des meilleurs poissons d'eau douce, & aussi des plus connus. On le distingue par la couleur & la mollesse de ses écailles communément brunes, & par la grosseur & la petitesse de sa tête à proportion de son corps; en quoi il différe particuliérement du brochet, qui a la tête grande, grosse & longue. Nos Naturalistes modernes font de la carpe une classe générale de poissons, & en comptent jusqu'à quatorze especes, entre lesquelles on nomme le *barbeau*, le *gardon*, le *meûnier*, l'*ablette*, le *gougeon*, &c. mais la meilleure de toutes, sans contredit, est la carpe, proprement dite, des rivieres; car on ne fait pas tant de cas de celle des étangs. Nous estimons, particuliérement en France, celles de la Seine, de la Saone & du Rhin. La carpe n'est point vorace, ne mange point d'autres poissons, mais

ſeulement de l'herbe & des inſectes. On la nourrit & on l'engraiſſe aiſément dans des baſſins avec du ſon, du pain, du lait & des légumes ; elle vit long-temps avec très-peu d'eau, & ſur de la mouſſe mouillée, ſur laquelle elle ne peut pas nager. En Angleterre & en Hollande on l'engraiſſe dans cet état, en lui donnant des boulettes faites avec de la mie de pain & du lait. Les carpes ont l'oreille très fine, au point qu'elles reconnoiſſent à la voix ceux qui ont coutume de leur donner de la pâture dans les baſſins où l'on les conſerve. Les Anciens n'avoient pas pouſſé bien loin l'étude de l'anatomie du tempérament & de la conſtitution des poiſſons; mais nous avons fait de cet objet une bien plus grande étude qu'eux : c'eſt principalement ſur la ſtructure de la carpe que nos Naturaliſtes ſe ſont exercés; & ils ont voulu juger par elle de tous les autres poiſſons. Rondelet avoit déjà remarqué quelque choſe de très-ſingulier dans ce que l'on appelle vulgairement la langue de la carpe, & qu'on devroit plutôt appeler ſon palais ; car c'eſt une partie charnue qui tapiſſe le haut de ſa bouche ; c'eſt le morceau le plus délicat & le plus excellent de

ce poiſſon; & tant qu'il eſt en vie, cette partie eſt celle qui lui eſt la plus utile, car elle lui ſert à avaler, & à reſpirer : ſes poumons, & juſques à ſon cœur, y tiennent de très-près, étant placés dans la carpe très-haut & très près de ſa tête, vers les ouïes. Les carpes n'ont point de dents; mais à l'entrée de leur bouche, au haut de ce palais que nous appelons leur langue, on trouve une pierre qui peut leur être de quelque utilité pour broyer les alimens. Cette pierre a quelques propriétés en Médecine, dont je parlerai dans un moment. Les Anciens, d'après Ariſtote, s'imaginoient que les carpes, comme la plupart des autres animaux, pouvoient quelquefois naître ſans le concours du mâle & de la femelle; & cela, parce qu'ils voyoient quelquefois que des étangs ayant été pêchés & mis à ſec, dès qu'on y faiſoit rentrer l'eau, il s'y trouvoit des carpes, quoiqu'on n'y en eût point apporté; mais cela vient de quelques œufs que les carpes, avant que d'avoir été pêchées, dépoſent dans quelques creux du fond ou des bords de l'étang, après avoir été fécondés par la carpe mâle : dans cet état, ces œufs n'ont plus beſoin que d'eau pour éclore; & dès qu'on leur

rend l'eau, il eſt tout ſimple qu'ils écloſent, groſſiſſent & faſſent des carpillons. Au reſte, ſi les œufs de carpes, comme ceux de brochets, écloſoient tous, il y auroit trop de carpes dans le monde; car un Anatomiſte de nos jours a trouvé que dans une carpe femelle de médiocre grandeur, il y avoit près de trois cent cinquante mille œufs; elles les jettent pluſieurs fois l'année. Les mâles qui les ſuivent, en paſſant deſſus, en fécondent une partie; le reſte eſt perdu ou mangé par les brochets : ce qui arrive auſſi aux carpillons.

La chair de carpe eſt en général très-bonne & très-ſaine ; mais il y a des mois de l'année où elle eſt meilleure que dans d'autres, &, heureuſement pour les pays Catholiques, ce ſont ceux pendant leſquels arrive ordinairement le Carême. Les Médecins obſervent cependant qu'elle ne vaut rien pour les goutteux; mais la laite eſt également délicate & ſalubre. On la conſeille à toutes ſortes d'infirmes : on a même vu des étiques guérir par l'uſage de la laitance; les œufs ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi ſains, mais un peu

indigestes & venteux. La pierre qui se trouve au haut du palais de la carpe, & qui est triangulaire, & deux autres petites qui sont au dessus des yeux, ont des propriétés contre la gravelle & l'épilepsie. Son fiel est un spécifique contre l'éréſipelle, lorsqu'elle n'est pas encore trop avancée. Les carpes vivent long-temps, & sont encore plus long-temps à croître. Celles de trois ans ont à peu près un pied de long ; elles grossissent encore par-delà, & se bonifient jusqu'à un certain point ; mais quand elles vieillissent, leur chair devient filandreuse & coriace. Dans cet état de vieillesse, elles deviennent toutes blanches, sur-tout du côté de la tête. Quand elles évitent tout accident, elles vivent cent ans ; d'autres prétendent qu'elles vont encore plus loin. L'étang qui est vis-à-vis le Château de Fontainebleau, contient de très-vieilles carpes. Comme il a été empoissonné par le Roi François I lui-même, & qu'il n'a jamais été tout à fait mis à sec, on prétend qu'il y a encore des carpes de ce temps-là.

Il y a une grande & belle espece de carpes excellente à manger, que l'on appelle *carpeaux*. Les meilleurs viennent

du Lac de Geneve, & des étangs de Savoie; mais le poiſſon que l'on appelle *carpion* en Italie, & qui eſt excellent, n'eſt point du tout du genre des carpes, mais de celui des ſaumons. On en trouve particuliérement dans le Lac de Garde, dans le Véronois. On prétend que le vrai nom de ce poiſſon eſt en Italien *pione*, & qu'on l'a appelé *carpion*, comme qui diroit *caro-pione*, pion d'un grand prix.

Le *caſtor* eſt quadrupede; cependant il paſſe une partie de ſa vie dans l'eau; & c'eſt là qu'il fait ce travail admirable que l'on auroit peine à croire qui fût l'effet du ſeul inſtinct, s'il n'étoit toujours uniforme, & ne ſervoit à conſtruire des loges, caſes & habitations toujours pareilles, & pour les mêmes animaux. La figure de celui-ci eſt hideuſe & déſagréable; ſes dents & ſa queue lui ſont très-utiles pour ſon travail, ſa queue ſur-tout eſt de la forme la plus extraordinaire; elle eſt longue, plate, couverte d'écailles, & toujours humectée d'huile & de graiſſe. Il y a des caſtors en Europe, ſur-tout dans nos Provinces Méridionales de France, auſſi bien qu'en Amérique. Mais s'ils peuvent vivre dans nos climats, du moins ce n'eſt que diſperſés,

& non en nombreuſe ſociété, comme ils ſont dans les pays ſauvages de l'Amérique, où ils ne ſe ſéparent qu'autant que les hommes détruiſent leurs habitations, & les en chaſſent. Nos anciens Naturaliſtes, & ceux même du ſeizieme ſiecle, ont ſouvent confondu le caſtor avec le *loutre*, autre animal amphibie, qui, comme le caſtor, vit de poiſſon; il n'a ni les dents ni la queue faites de même, & n'a pas la même induſtrie pour ſe loger, ni pour pêcher le poiſſon qu'il veut prendre. Dans tous les vieux Livres François, le caſtor & le loutre ſont appelés *bievre*; & l'on donne ce nom aux fourrures faites des peaux de ces animaux. Les Anciens, & Pline ſur-tout, ont connu le caſtor; ils l'ont appelé d'abord *chien du Pont*, parce que les premiers qu'ils ont vus, venoient des bords du Pont-Euxin, ſur leſquels il y en a beaucoup. Dès le temps de Pline, le caſtoreum étoit en grande réputation; c'eſt une ſubſtance de couleur brune, d'une odeur puante, d'un goût amer & dégoûtant, que l'on trouve dans des poches ſituées dans les aines du caſtor: on emploie ce remede avec ſuccès contre les affections hypocondriaques & hyſtériques; il ſoulage les perſonnes

perſonnes vaporeuſes, & diſſipent certaines obſtructions. On fait aujourd'hui rarement uſage de la fourrure entiere du caſtor ; mais on en tire les poils pour en faire des tamis, & ſur-tout des chapeaux. C'eſt de ces poils teints en noirs, que nos plus beaux chapeaux ont pris le nom de caſtors.

Le *carrelet*, poiſſon que l'on ſert communément ſur les tables, & qui eſt très-bon, n'eſt qu'une petite plie : ainſi j'en parlerai plus bas, à l'article des plies.

Le *chien de mer* eſt un animal prodigieuſement vorace, qui fait la guerre aux autres poiſſons & les dévore ; il y en a de pluſieurs eſpeces, aucune n'eſt bonne à manger ; la peau de cet animal eſt toujours dure, rude, & chagrineuſe ; ceux de nos côtes ont ordinairement la peau bleue : elle ſert à polir les ouvrages d'ébéniſterie ; en en raclant les pointes, on en fait ce que l'on appelle du *galluchat*, dont on couvre les boîtes & les étuis. Le *requin* n'eſt qu'un chien de mer de la grande eſpece ; c'eſt un terrible animal. Les anciens Latins l'appeloient *lamie*, les Grecs, *carcharias*. Il a quelquefois juſqu'à vingt-cinq pieds de long, & quatre pieds de diametre ; auſſi avale-t-il de

très-gros poiſſons & des cadavres humains tout entiers ; mais ce n'eſt pas ſans les avoir mâchés, car il a plus de deux cents dents en ſix rangs ; heureuſement que ſa gueule eſt ſituée de maniere qu'il faut qu'il ſe tourne de côté, pour ſaiſir ce qu'il veut attraper. Il y en a également dans l'Océan & dans la Méditerranée, mais ſeulement dans la haute mer, parce qu'il tire beaucoup d'eau. Il ne s'approche des côtes qu'en pourſuivant ſa proie, & échoue ſur le ſable, où on le prend ; il eſt difficile de le pêcher autrement, vu la dureté de ſa peau. Cependant les Negres ſe haſardent à aller l'attaquer, en le prenant par le côté, ou par-derriere, & lui percent le ventre. Lu requin ſuit les vaiſſeaux, pour attendre les cadavres que l'on jette dans la mer, ou ceux qui ſe haſarderoient à ſe baigner. On les pêche quelquefois en leur jetant un morceau de chair, dans lequel on enferme un gros crochet qui tient à une corde ; ſa peau, qui eſt noire, eſt la plus forte de toutes celles des chiens de mer, & fait le plus beau chagrin ; mais elle eſt difficile à plier, à cauſe de ſon épaiſſeur ; ainſi on fait plus d'uſage des chiens de mer plus petits, & qui approchent plus de nos côtes : il y

en a qui ont la peau jaune, & que l'on appelle des rousettes. Rondelet conte l'histoire d'un requin, dans lequel on trouva un homme armé de pied en cap. Il dit encore qu'un requin ayant échoué & ayant été pris sur les côtes de la Saintonge, on lui mit un bâton dans la gueule, qui la lui tint ouverte, que dans cet état il vécut assez long-temps, & que les chiens entroient dans son estomac pour y manger ce qui s'y trouvoit. Une remarque singuliere, c'est qu'il y a un petit poisson qui va toujours devant le requin, & auquel ce monstre ne fait aucun mal. Il lui sert de conducteur, & lui decouvre sa proie; aussi l'appelle-t-on le *pilote du requin* : on croit que ce petit poisson est le même que celui que l'on nomme *Remora*, & que l'on prétend qui arrête les vaisseaux en s'attachant à leur quille; ce qui est une erreur, mais très-vieille, car elle est consacrée par Aristote, Pline & beaucoup d'autres.

Le *marteau* est une espece de chien de mer, d'une figure horrible & fort extraordinaire, car sa tête, qui est plate, s'étend des deux côtés dans la forme d'un marteau, & ses yeux, qui sont aux deux extrémités, sont rouges, brillans & fort

effrayans ; il a une large gueule, armée de dents comme le requin. Son corps est rond, & terminé par une forte queue. Par la dureté de sa peau & sa voracité, il a toutes les qualités du chien de mer & du requin. On en trouve beaucoup sur les côtes de Provence : on l'appelle, je ne sais pourquoi, poisson *juif*. J'ai dit plus haut qu'il y avoit une coquille qui a quelque ressemblance avec le marteau, & à laquelle on donne aussi ce nom.

Coquilles. Nous avons fait plus haut un article à part de tous les animaux à coquilles, & des coquilles mêmes ; mais nous pouvons encore dire quelque chose des animaux crustacés, en même temps que des autres qui vivent dans les eaux.

Les *crabes* ne different essentiellement des écrevisses que par leur forme, qui, comme je l'ai dit tout à l'heure, est ronde. Ces animaux ont les mêmes inclinations, muent de même, & sont également amphibies, &c. On les mange aussi, après les avoir fait cuire de même que les écrevisses de mer ; ils ont cet avantage, qu'il se trouve sous leur écaille une substance verdâtre, grenue & piquante, avec laquelle on compose leur sauce. Ces animaux, toujours voraces, sont dangereux,

même dans nos mers, & blessent quelquefois les plongeurs & ceux qui se baignent; dans les mers d'Afrique & des deux Indes, dans lesquelles ils sont plus grands & plus forts, on a des exemples étonnans de leur voracité. Un des plus terribles est celui de l'Amiral Anglois, *François Drak*, Ce fameux Navigateur, en revenant de la mer du Sud, aborda dans une Isle remplie d'un grand nombre de ces animaux; il en fut assailli lui & son équipage, &, quoiqu'ils fussent armés, il ne leur fut pas possible d'éviter d'en devenir la proie; ils furent tous cruellement dévorés. Malgré cela, les Negres, tant en Afrique qu'en Amérique, vont constamment à la chasse ou pêche des crabes: la chair de ces animaux est même la principale nourriture des habitans de la côte d'Afrique. Il y a des crabes de rivieres, & des crabes de terre, qu'on appelle *tourlourou*: nous en parlerons dans un moment.

Les *cancres* ne different encore des crabes & des écrevisses, que par la forme de leurs corps & de leurs écailles: il y en a également de mer, d'eau douce, & de terre. Les Anciens, à quelques détails

près, n'ont rien ignoré de ce que nous ſavons ſur les cruſtacés.

Le *crocodile* eſt aſſez connu dans nos pays, & il l'étoit également des anciens Naturaliſtes Grecs & Latins, quoiqu'on ne voie point d'animaux de cette eſpece en Grece, en Italie, ni en France; mais ces Auteurs fréquentoient l'Egypte & les bords du Nil, pays où l'on a vu les premiers crocodiles : on en a trouvé enſuite dans toutes les grandes rivieres d'Afrique, dans le Gange, aux Indes Orientales, & dans l'Amérique; mais ces derniers ſont d'une eſpece un peu particuliere, on les appelle *Caymans*. Nous voyons ici des crocodiles deſſéchés, au moyen de quoi nous pouvons juger de la dureté de leurs écailles, de la grandeur de leur gueule, & de leurs dents. C'eſt un animal ſi vorace, qu'il mange tous les autres, tant dans les eaux que ſur la terre; & quoique ſes quatre jambes ſoient fort courtes, il va très-vîte ſur la terre, pour attraper le bétail & les hommes qu'il veut dévorer; heureuſement, comme il eſt fort long, il ſe détourne difficilement; il eſt ovipare; la femelle dépoſe juſqu'à cinquante ou ſoixante œufs ſur

le ſable & laiſſe au ſoleil le ſoin de les échauffer & de faire éclore ſes petits. Sa chaſſe eſt difficile & dangereuſe, car les balles même ne peuvent pénétrer à travers ſes écailles, & il n'eſt poſſible de le bleſſer que ſous le ventre, ou quand il ouvre la gueule. Le terrible crocodile n'eſt pourtant qu'un lézard de la grande eſpece, & qui eſt amphibie, comme pluſieurs autres lézards beaucoup plus petits; mais il y en a d'autres qui ſont tout-à-fait terreſtres, & dont nous ne ferons mention qu'en parlant des inſectes. On compte parmi les lézards amphibies, la ſalamandre aquatique; nous parlerons ailleurs de la terreſtre.

La *dorade* eſt un poiſſon de mer, qui tire ſon nom d'une belle ligne de couleur d'or, qui s'étend depuis ſa tête juſqu'à ſa queue; tout le reſte de ſon corps eſt d'un vert azuré & très-brillant, tant que l'animal vit & eſt dans l'eau, mais il ſe ternit dès qu'il en eſt dehors: on en trouve dans toutes les mers, des Indes, de l'Océan, & de la Méditerranée, excepté dans le Nord, parce que ce poiſſon craint beaucoup le froid. La chair en eſt blanche, ferme, de bon goût, & encore meilleure dans la Médi-

terranée, que dans l'Océan. C'eſt un animal très-vorace, & qui ſaute hors de l'eau après les inſectes & les poiſſons volans; auſſi n'uſe-t-on pour les prendre, que d'un appât, qui conſiſte en quatre plumes attachées à un petit bâton, au deſſous duquel il y a un crochet. Ce poiſſon a ſur le dos une arête inciſive & déchirante. Sa bouche eſt garnie de dents, entre leſquelles on remarque deux molaires, qui ſont ſi brillantes, qu'on les enchâſſe quelquefois comme des pierres précieuſes; on les appelle communément des *crapaudines*. Les petits poiſſons dorés qui nous viennent de la Chine, ſont de vraies dorades, mais de la petite eſpece. Les plus beaux ont le fond des écailles d'un beau rouge ſurdoré; il y en a de jaunes & de verts, d'autres argentés. Les Indiens, Aſiatiques & Chinois, prétendent que ces animaux ſont difficiles à élever, & craignent beaucoup le froid; cependant nous en voyons à préſent beaucoup en France qui y réſiſtent, & paſſent l'hiver dans des baſſins de jardins, même quoique la ſurface en ſoit gelée : ils ne vivent que de petits vermiſſeaux ou inſectes, qui ſe trouvent au fond des baſſins ou dans le ſable, dont on les remplit juſques à

une certaine hauteur : dans les vaſes où ils ſont renfermés, on leur jette de temps en temps des raclures de pain ou de biſcuits. Les Chinois prétendent auſſi que ces petits poiſſons craignent le chaud, & ſur-tout le tonnerre, & qu'on ne peut les prendre ſans danger avec les mains; cependant ceux que nous voyons réſiſtent à tout cela. Pour les faire multiplier, on plante dans les baſſins quelques joncs, à travers leſquels ils paſſent; les femelles y dépoſent leurs œufs, les mâles les fécondent, & avec le temps les petits écloſent. On voit au Cap de Bonne-Eſpérance, des poiſſons dorés d'une plus grande taille. Il y a en Amérique des poiſſons rouges, dorés & argentés, auſſi beaux que ceux de la Chine, & plus grands.

L'*éperlan* eſt un poiſſon de mer qui remonte dans les rivieres, & que l'on y prend ordinairement : on le nomme ainſi à cauſe de ſa blancheur, qui égale quelquefois celle des perles; ſa chair eſt tendre, de bon goût, & ſent la violette; elle ſe digere aiſément, mais nourrit fort peu.

L'*eſturgeon* eſt encore un poiſſon de mer, qui remonte fort haut dans les rivieres : il eſt recherché comme un mets très-

délicat; son corps est long, d'une figure très-extraordinaire, & taillé en pentagone, c'est-à-dire à cinq faces; il y en a une espece qui a des écailles, la plus grande n'en a point: tous ont la bouche petite, ronde & sans dents; ce qui prouve qu'ils ne mangent point, mais ne vivent qu'en suçant. Sa peau est d'un bleu noirâtre, elle est rude & chagrinée: on en trouve de quatorze à quinze pieds de long; ils marchent en troupes: on les prend au filet; on en sale la chair, & on la transporte au loin. Les Anciens faisoient grand cas de l'esturgeon, & nous l'estimons encore: il y en a qui pesent jusqu'à quatre cents livres, sur tout dans les grandes rivieres, telles que le Pô, le Don, le Danube, & le Nil. Les œufs de l'esturgeon du Don ou Tanaïs, & de l'embouchure du Danube, se dessechent & servent à faire un ragoût que l'on appelle le *caviar*; le goût en est fort extraordinaire, cependant, quand on y est accoutumé, on le trouve très-agréable: mais ce que l'esturgeon fournit de plus intéressant, est la colle de poisson; aussi Pline & les autres anciens Naturalistes ont-ils appelé ce poisson *icthiocole*. On fait la colle de poisson avec l'esturgeon entier, macéré dans l'eau, & bouilli

jusqu'à ce que sa chair soit réduite en pâte. Elle est d'une grande utilité dans les Arts, & quelquefois dans la médecine; car on en fait des loks & des pastilles. Les Dessinateurs, en la mêlant avec du sucre ou de la fleur d'orange, en font ce que l'on appelle la colle à bouche. Les Marchands de vin s'en servent pour éclaircir & purifier le vin, & les Rubaniers pour donner du lustre aux rubans de soie & aux gazes. Cette colle n'a rien de malfaisant.

Les écrevisses de mer s'appellent *homards*; les especes n'en different que par la grandeur des pattes & des barbillons. La *langouste* est plus petite que le homard, plus méchante & plus vorace: sa différence d'avec l'écrévisse ne consiste aussi que dans quelques parties du corps & des pattes; elle a d'ailleurs le dos épineux & piquant. L'*écrévisse* de riviere ressemble parfaitement, pour la figure, à celle de mer; elles ont presque toutes les qualités & les inclinations communes. Les *squilles*, dont l'espece la meilleure pour manger s'appelle, selon nos Provinces, *chevrettes*, *crevettes*, ou *salicoques*, viennent encore dans la mer, & sont plus petites même que les écrevisses de riviere.

Celles-ci sont estimées & pour la cuisine, & pour la médecine: on en fait en-

trer depuis long-temps la chair des plus petites dans des soupes que l'on appelle *bisques*, & dans différens ragoûts, & l'on sert les plus grosses entieres. On juge bien qu'on ne mange pas la coquille ; on l'écrase avec l'animal, quand on en veut faire des bouillons médicinaux, & propres à purifier le sang. L'écaille de nos écrevisses ordinaires est grise & un peu verdâtre, mais elle prend un rouge vif quand on fait cuire ces poisson : on en trouve quelquefois qui sont naturellement rouges, d'autres couleur de pourpre. Tout ce que nous savons sur la maniere dont les écrevisses s'engendrent & naissent, & ce qu'il y a de sûr, c'est que les femelles portent leurs œufs à l'extérieur au haut de leur queue, seulement pendant les mois de Janvier, Février & Mars ; elles sont long-temps à croître. On prétend qu'une écrevisse de six ou sept ans n'est pas encore trop grande à proportion de ce qu'elle seroit si on la laissoit vivre ; c'est ce qui fait que l'on en prend peu de grosses sur les côtes & dans les rivieres fréquentées, parce que l'avidité des Pêcheurs les enleve de bonne heure.

En général l'écrevisse est une espece d'animal amphibie ; celles de mer se tien-

nent volontiers au milieu des cailloux, elles broutent l'herbe, & mangent les insectes qui peuvent s'y trouver : quelquefois elles vont chercher leur nourriture à terre ; mais ce n'est jamais bien loin, elles ne s'écartent pas trop de l'eau. Quand elles peuvent manger de la viande & du poisson mort, elles s'en régalent avec avidité; aussi c'est avec cette substance qu'on fait l'appât qui sert à les prendre. La queue plate & large qui leur sert de nageoires pour se promener dans l'eau, leur sert bien plus que leurs pattes pour marcher sur terre. Tout le monde sait que la marche des écrevisses est fort lente, & que par une singularité qui leur est propre, elles marchent à reculons. Leurs organes sont disposés pour cela. Toutes les écrevisses muent ou changent d'écailles dans les mois de Mai ou de Septembre. Nos Naturalistes modernes ont examiné avec attention la maniere dont ce changement se faisoit ; mais les Anciens, moins exacts Observateurs, se sont contentés de savoir le fait. On trouve dans les corps des écrevisses & vers leur estomac, deux petites pierres blanches auxquelles les Médecins attribuent de grandes vertus; on les appelle vulgairement, mais très-impropre-

ment, *yeux d'écrevisses :* on les écrase, & on en fait des pastilles absorbantes & propres à purifier la masse du sang. Ce remede est connu depuis fort long-temps.

Le gougeon est un très-petit poisson; il y en a de mer, d'étangs, & de rivieres: on ne fait pas grand cas d'eux pour les manger, parce que leur chair a presque toujours un goût de bourbe, qui vient de ce que ce poisson aime beaucoup la fange & les ordures. Le gougeon de mer est le même poisson que l'on appelle autrement *chabot ;* tout petit qu'il est, le gougeon est méchant & vorace ; il n'y a que les forces qui lui manquent pour faire beaucoup de ravage. Il court avec ardeur sur les charognes, & l'on prétend que quelquefois il mord aux jambes les hommes qui se baignent.

La *grenouille* & le *crapaud* sont des amphibies qui, quoi qu'en aient pensé les Anciens, n'ont de commun qu'une ressemblance dans la figure, qui dans l'une & dans l'autre de ces bêtes est très-hideuse. D'ailleurs il n'est point vrai qu'ils fraient ensemble; & la grande différence est que le crapaud est venimeux & que la grenouille ne l'est pas. La grenouille est bien plus décidément amphibie que le crapaud. Le venin du crapaud est un poison froid,

& qui coagule le ſang; le mithridate & la thériaque en ſont le contrepoiſon. Quelque venimeux que ſoit le crapaud, il entre dans différens remedes; l'huile en eſt ſouvent bonne & utile. Etant ſéché & trempé dans du vinaigre, on prétend qu'il guérit de la peſte. Les Anciens croyoient qu'on trouvoit dans la tête du crapaud une pierre qui guériſſoit de la dyſſenterie. Ils ne connoiſſoient pas une eſpece de crapaud qu'on a trouvé depuis dans le Bréſil, qui porte ſes œufs ſur le dos, & accouche par cette partie du corps : on l'appelle le *pipa*. De nos jours on a fait de grandes & importantes découvertes ſur la génération des crapauds & la durée de leur vie, qui ſe prolonge même dans le bois ou la pierre dans laquelle ils reſtent enfermés pluſieurs années ſans boire ni manger. La grenouille mâle & femelle eſt bien plus petite que le crapaud, il y en a un grand nombre d'eſpeces. Les Naturaliſtes & les Anatomiſtes ont fait de grandes & importantes remarques ſur la génération, la façon de vivre, & le caractere des grenouilles; mais je ne peux les rapporter ici; les Anciens n'étoient pas fort avancés à cet égard, & nos Auteurs du ſeizieme ſiecle n'en ſavoient guere plus qu'eux. Une grande propriété qui diffé-

rencie bien les crapauds d'avec les grenouilles, c'est que celles-ci croassent ou crient, & que les autres sont toujours muets. Les grenouilles sont encore d'une bien plus grande ressource dans la médecine que les crapauds : on en fait des bouillons très-rafraîchissans. C'est sur-tout du frai des grenouilles, ou de petites grenouilles naissantes, que l'on fait un grand usage.

Le *hareng* est un poisson de mer aussi connu de notre temps & dans nos climats, qu'il l'étoit peu des Grecs & des Latins ; ce qui est tout simple, puisque c'est un poisson de passage qui vient en grosses troupes du fond du Nord dans notre Océan, & jusque dans la Manche, & dont quelques-uns seulement vont plus loin, mais jamais jusque dans les mers de Grece, & rarement dans celles d'Italie. L'ordre dans lequel les troupes de harengs marchent, est fort singulier ; ils sont en si grand nombre & si serrés, qu'ils semblent une isle flottante, ou un banc de sable ambulant. On prétend qu'ils ne partent du Cap-Nord que parce qu'ils sont poursuivis par de grosses baleines qui attaquent & mangent toujours une partie de l'arriere-garde de ces fuyards. Ils prennent sans doute leur nourriture très à la

hâte

hâte, en traverſant tant de mers, car ils marchent nuit & jour ſans s'arrêter. Auſſi en reſte-t-il beaucoup en chemin, car les grands poiſſons, tels que le marſouin, le dauphin, le chien de mer, le cabelliau, la morue, les oiſeaux de proie aquatiques, fondent deſſus. Les Pêcheurs Hollandois vont au devant des harengs juſques auprès des Iſles Orcades, & en rempliſſent leurs bâtimens. Les Ecoſſois, les Flamands, les Anglois & les François les rencontrent enſuite, & diminuent ſi fort la troupe, qu'au ſortir de la Manche elle n'a preſque plus de conſiſtance, & s'éparpille dans l'Océan; il eſt douteux qu'il en paſſe juſque dans la Méditerranée. Suivant quelques Auteurs, les harengs entrent dans nos mers à la ſuite de certains vers, dont l'eau ſeroit couverte dans le temps que les harengs paſſent, ſi ceux-ci n'en faiſoient leur nourriture. Du reſte, ils ne quittent le Nord qu'après y avoir laiſſé leurs œufs tous fécondés, ce qui eſt cauſe que quoiqu'il n'y ait pas un ſeul individu de cette colonie de harengs, tant œuvés que laités, qui revienne ſur ſes pas, il en part tous les ans de nouvelles colonies. C'eſt depuis le mois de Juin juſqu'à celui d'Août que l'on fait dans nos

mers la pêche du hareng. Cette pêche étoit connue en France, il y a plus de quatre cents ans ; mais il y a deux cent vingt ans, depuis 1560, qu'elle a fort augmenté sur toutes les côtes depuis l'Ecosse jusqu'à l'extrémité de la Manche, parce que la principale colonie des harengs a pris cette route, & qu'il n'y a plus qu'un détachement qui tourne au dessus de l'Ecosse pour entrer dans la grande mer; le reste enfile le large canal qui est entre la Grande-Bretagne, les Pays-Bas & la France: il est à souhaiter qu'ils ne se dégoûtent pas de suivre ce chemin par les nouveaux dangers qu'ils y courent. Probablement ce qui les a déterminés à quitter leur ancienne route, c'est que les baleines les y suivoient plus aisément; mais dans la nouvelle, ils trouvent des Pêcheurs qui valent bien des baleines. Depuis que les harengs sont devenus si communs sur nos côtes, on en a fait un grand usage : on a reconnu que c'étoit une nourriture très-bonne & très-saine ; aussi en débite-t-on beaucoup par toute l'Europe, dans trois états, frais, fumés & salés; c'est sur-tout, dans les harengs frais, les laités que l'on estime de préférence. On appelle harengs frais, ceux qui ne sont point ou ne sont

que légérement salés, & qui par conséquent n'ont pas perdu leur goût, & ne sont pas tout-à-fait desséchés. Ceux dont la salure n'est que légere ne se conservent pas bien long-temps, & jamais d'une année à l'autre; au contraire, les harengs salés, que l'on entasse dans une caque après les avoir vidés, & que l'on couvre d'une croûte de sel, se conservent très-long-temps, & se transportent dans tous les pays du Monde. La meilleure maniere de les saler est à la Hollandoise; elle est renommée par tout le Monde. Il y a des Réglemens, faits par les Etats-Généraux des Provinces-Unies, sur la façon de saler & d'encaquer les harengs. Les autres Nations font ce qu'il leur est possible pour imiter les Hollandois, & ne peuvent pas les surpasser à cet égard: c'est en vain que les Anglois se sont occupés de cet objet, & ont fait de leur mieux. Les harengs fumés viennent de Lubeck, de Dantzic & de Hambourg; c'est une préparation particuliere, qui est assez bonne au goût de certaines gens, mais communément trop seche. Le hareng ne vit pas un seul instant hors de l'eau; c'est de tous les poissons le plus phosphorique. Les bandes de harengs font paroître les mers qu'elles traversent, noires

pendant le jour, mais très-lumineuses pendant la nuit. Toutes les troupes de harengs ont un conducteur, que l'on appelle *le Roi des harengs*; il est bien plus grand que les autres, & marche devant. Il est d'usage de ne le pas pêcher, pour ne point déranger la direction de la colonne qu'il commande; quand il se prend dans un filet, on le rejette dans la mer. On appelle les harengs salés, *harengs pecques*, d'un mot Hollandois, qui veut dire *crud*, parce qu'on les mange quelquefois sans les faire griller; & harengs sorets, les harengs moitié salés, moitié fumés, nom tiré de l'ancienne Langue du Nord. On mange beaucoup de harengs en Italie, mais ce sont des harengs salés de Hollande. Ce qui tient lieu des harengs frais dans la Méditerranée & dans la partie de l'Océan au delà de la Manche, sont les sardines, comme les harengs tiennent lieu des sardines dans le Nord.

L'*hippopotame*, ou *cheval marin*, qui seroit mieux appelé *bœuf marin*, est le plus grand de tous les animaux amphibies. Il est quadrupede, assez élevé sur ses jambes; cependant il nage & plonge avec facilité: sa peau est épaisse,

dure, & d'une vilaine couleur ſombre ; il n'a preſque aucuns poils. Cet animal ne ſe trouve que le long des grands fleuves de l'Afrique, tels que le Nil & le Niger. Il marche au fond des eaux ; il y reſpire, y hennit & y dort, comme les quadrupedes ſur la terre ſeche ; &, quand il veut, il en fait autant ſur la terre ; il y court même très-vîte ; & les Negres qui le rencontrent ont peine à éviter ſa pourſuite. Il vit également d'herbes, de branches d'arbres, de roſeaux, de poiſſons, & d'animaux qu'il éventre & dévore, ayant des dents & des défenſes terribles. Il eſt difficile à bleſſer, ſi ce n'eſt ſous le ventre ; &, quoiqu'il le ſoit dangereuſement, il eſt encore fort à craindre ; car en ſe ſentant frappé, il ſe jette ſur les bateaux & bâtimens d'où il voit que ſont venus les coups : il renverſe quelquefois des chaloupes entieres, & les fait tourner en mettant les pieds de devant ſur le bord ; ce qui eſt aiſé à comprendre, puiſqu'il y a tel de ces animaux qui a treize pieds de long ſur cinq de haut, & qui peſe juſqu'à quinze cents.

Les Anciens avoient trop fréquenté l'Egypte, pour ne point connoître ces

terribles animaux. On se servoit de leur peaux pour faire des boucliers & des plastrons ou cuirasses, qui étoient impénétrables aux fleches, & le seroient même aujourd'hui aux balles. L'hippopotame est l'ennemi déclaré du crocodile.

L'*hirondelle de mer* a effectivement quelque ressemblance avec l'oiseau qui porte ce nom, attendu qu'elle a comme lui le dos noir, couvert d'écailles assez dures; elle a le ventre blanc, & la queue fourchue: d'ailleurs cette hirondelle est de l'espece des poissons volans; elle a quatre nageoires, avec lesquelles elle s'éleve au dessus des eaux, assez haut pour se dérober aux poursuites des gros poissons qui voudroient la manger. Ce sont surtout les deux premieres, qui sont les plus grandes, qui lui sont le plus utiles: le fond en est transparent, séparé par de grandes arêtes, & semé de quelques taches de différentes couleurs, comme les ailes des papillons. On mange la chair de l'hirondelle de mer; elle est très-nourrissante, mais de difficile digestion, & médiocrement bonne. On en trouve en assez grand nombre sur les côtes de Provence & de Languedoc; on les appelle

à Marseille *rondoles*, & ailleurs *ratte-penades* (1).

L'hirondelle n'est pas le seul poisson volant que l'on trouve dans nos mers; il y a encore des *muges volans*, ou *faucons de mer*, des *adonis*, ou *exocets*. Mais nous ne voyons les plus beaux poissons volans que desséchés; ce sont les *poissons volans* proprement dits : on ne les trouve vivans que dans les mers comprises entre la Zone Torride & les deux Tropiques. Ils sont tous de la grosseur d'un maquereau, & leurs ailes sont semblables à celles de l'hirondelle de mer; mais ils différent entre eux-mêmes par la couleur. Ils volent en troupe, & ne peuvent pas se soutenir long temps en l'air, parce que, dès que leurs ailes se sechent, elles restent sans mouvement, & les poissons retombent dans la mer, & quelquefois sur les vaisseaux qui passent alors. On prétend qu'il y a à la Chine un poisson volant bien plus merveilleux que ceux-là; car, en sortant de la mer, il s'envole sur les rochers; il y vit comme

(1) Ce nom nous a donné l'explication d'une sorte de coiffure des Dames du seizième siecle, qu'on appeloit *Ratte-Pendes*, sans doute parce qu'elles avoient quelque ressemblance avec les ailes des hirondelles de terre & de mer.

un oiseau ordinaire pendant tout l'été, & retourne à la mer, où il demeure tant que l'hiver dure.

Huître. Voyez ce que j'ai dit des huîtres, comme poisson, en parlant des coquilles bivalves.

La *lamproie* est un poisson d'une figure très-singuliere : il est sans écailles, & ressemble plus à l'anguille qu'à tout autre poisson, mais avec des différences marquées, que je vais expliquer. On croyoit qu'il n'a pas de nageoires ; cependant il en a de très-petites, & une queue comme les poissons : ayant la faculté de se plier ainsi que les anguilles, il coule aisément sur l'eau ; mais il ne peut pas long-temps rester au fond. Sa bouche est singuliere, en ce qu'elle est carrée comme celle des sangsues, & très-propre à sucer ; ce que la lamproie fait effectivement, paroissant lécher continuellement les pierres & les rochers auprès desquels elle se trouve : cependant elle a des dents menues & aiguës ; mais on ne voit pas trop à quoi elles peuvent lui servir, ne mangeant rien de dur. Son corps est d'un vert jaunâtre, tacheté de points noirs ; son ventre est blanc, & sa peau lisse & visqueuse : ce qui semble plus particulier,

ce sont sept trous le long de son corps, qui lui servent d'ouïes, & sont placés à droite & à gauche. La lamproie est un poisson de mer qui entre au printemps dans les rivieres pour y déposer ses œufs, qui deviennent ensuite de petites lamproies, qu'on nomme *lamprillons*, & qui redescendent à la mer pendant l'été, & en reviennent l'année suivante pour la derniere fois; car on prétend que ce poisson ne vit que deux ans. La chair des lamproies prises dans les rivieres est meilleure à manger que celle de ces poissons que l'on pêche dans la mer. En général, elle est mal-saine, & sur-tout aux vieillards & aux personnes qui ont le genre nerveux foible. Il y a long-temps que, pour corriger ce qu'elle peut avoir de dangereux, on a imaginé de la faire cuire dans du vin. Les Anciens n'y faisoient d'autre façon que de la noyer dans le vin: actuellement on apporte à Paris celles de la Loire dans une espece de saumure, dont le fond est de la lie de vin.

La *limande* est un poisson de mer, plat, du genre de ceux que l'on appelle en général *flets*, & parmi lesquels on compte la *plie*, le *carrelet*, la *sole*, &

même le *turbot* & la *dorée*. Je vais parler tout de suite des poissons que je viens de nommer, & qui sont les meilleurs de leur classe. La *limande* differe fort peu du carrelet, tant pour la forme que pour le goût; seulement elle a les écailles plus dures. Le carrelet n'est qu'une petite plie; mais la limande ne remonte pas dans les rivieres comme les carrelets & les plies. Ces derniers remontent dans la Loire, au point qu'on en pêche jusqu'à Orléans, où ils sont très-estimés pour la délicatesse de leur chair: mais dans d'autres rivieres, ils remontent moins haut, & sont moins délicats. En général, les plies de mer sont meilleures que celles de rivieres: on en seche, & on en envoie de salées dans différens endroits.

La *sole*, qui, comme nous avons dit, est du même genre, est plus longue & plus plate que la plie; elle a le dos noir & le ventre blanc, la bouche sans dents, & est beaucoup plus grande dans l'Océan que dans la Méditerranée; sa chair est si exquise, qu'on l'a surnommée la *perdrix de mer*. Ce poisson est très vorace, & avale les œufs des autres petits poissons: les crabes, à leur tour, mangent les petites soles. Le Médecin Galien assure que la

sole est un manger très-salubre. Les anciens Naturalistes avoient une singuliere idée par rapport aux soles; ils s'imaginoient qu'elles étoient produites par les crevettes, espece d'écrevisses de mer, dont j'ai déja parlé: rien n'est si faux; mais les œufs des soles sont quelquefois portés, par le vent ou les flots de la mer, jusque sur le dos des crevettes, où ils éclosent.

Le *turbot* est un grand poisson de mer, plat, & de l'espece des précédens. Il y en a qui ont des pointes piquantes vers la tête & la queue, les autres n'en ont point. Le dos du turbot est brun; il a les nageoires & le ventre blancs, la bouche grande & sans dents. Ce poisson étoit fort connu & très-estimé des Romains, qui l'appeloient *rhombus*. Il y en a de très gros dans la Méditerranée; mais ceux de l'Océan sont plus délicats & meilleurs au goût: il attrape tout ce qu'il peut, en se cachant dans le sable. On l'a surnommé dans quelques pays le *faisan de mer*, à cause de l'excellence de sa chair. Pline prétend qu'il guérit des maux de rate, en l'appliquant sur la partie malade.

La *dorée* est une espece de turbot d'une figure très-hideuse, hérissée de pointes; elle

est très-vorace & très-méchante; ses arêtes sont très-venimeuses : elle grimpe jusque sur les rochers, pour dévorer les petits animaux dont elle veut faire sa proie, & les tue dès qu'elle les a piqués. Cependant on mange sa chair comme celle des autres turbots, quoiqu'elle soit plus dure; elle est même plus utile pour guérir les parties malades sur lesquelles on l'applique.

Il y a une seconde classe de poissons plats, indépendamment de celle des flets; ce sont les raies. Nous en parlerons dans quelques momens.

La *loche* est un très-bon petit poisson de riviere. La *lotte*, qui en est aussi, a son mérite, pourvu qu'elle ne se nourrisse point sur un fond bourbeux : sa chair est bonne & délicate; ses œufs purgent violemment, comme ceux du barbeau; mais le foie en est singuliérement estimé; il est fort gros en proportion de la grandeur du poisson. Les plus belles lottes se pêchent dans le Danube, en Hongrie. Il y a des lottes de mer.

Le *maquereau* est un poisson fort abondant sur nos côtes; son dos est jaune quand il est vivant, & vert lorsqu'il est mort, ses flancs bleuâtres, &

son ventre blanc; il a de petites dents qui paroissent lui être de peu d'utilité. C'est un poisson de passage, qui vient du fond du Nord dans l'Océan, & passe jusque dans la Méditerranée : de-là vient qu'il étoit connu d'Aristote & de Pline. C'est aux mois de Mai & de Juin qu'il arrive sur nos côtes, & il est très-commun à Paris jusqu'en Juillet; c'est dans ce temps qu'on le mange frais : dans les Ports où il abonde, on le sale, & on en fait des envois dans les pays étrangers. Comme ce poisson nage devant les petites aloses, qu'on nomme *pucelles*, & qu'il semble les conduire à leurs mâles, son nom est devenu une grossiere injure.

Le *merlan* est un poisson de mer très-abondant dans la Manche. Comme il est poursuivi par d'autres poissons, il se jette sur nos côtes, & tombe dans les filets de nos Pêcheurs. Il se nourrit d'insectes de mer & de très-petits poissons. Il a des dents fort aiguës pour les dévorer; sa chair est tendre, légere, très-saine, & permise même aux malades : il est du genre des *merlus*.

Les Anciens connoissoient le merlan, aussi bien que quelques autres poissons de la même classe, mais non pas la *morue*, qui

ce qu'il trouve de poiſſons de ſon eſpece, & autres ; il avale même les coquillages les plus durs ; les crabes & les écreviſſes de mer ne lui font point peur ; il les digere avec la facilité la plus étonnante : en revanche, il eſt avalé lui-même par la baleine.

Moules. Voyez ce que j'ai dit des moules, comme poiſſon, à l'article des coquilles bivalves.

La *murene* eſt un poiſſon de haute mer, qui avoit chez les Anciens la plus grande réputation, ſur-tout à Rome, ſous le regne d'Auguſte. Il mérite effectivement toute l'attention des Naturaliſtes, puiſqu'il eſt excellent à manger, mais hideux & très-ſingulier dans ſa conformation ; c'eſt d'ailleurs le plus dangereux de tous les animaux qui habitent les eaux. Les Romains le conſervoient avec ſoin dans des viviers faits exprès, parce qu'ils le regardoient comme le plus délicieux morceau. Ils le nourriſſoient & l'engraiſſoient en lui donnant à manger non ſeulement des poiſſons & des quadrupedes, mais même, ce qu'on ne peut répéter ſans horreur, des hommes qui étoient condamnés à être mangés tout vivans par ces cruels animaux. La murene a la forme de l'anguille,

comme le congre ou ſerpent marin ; elle nage en rampant ſur l'eau de la mer, comme les ſerpens font ſur terre : mais ce qu'elle a de bien différent des congres & des anguilles, c'eſt une gueule très-conſidérable & armée de dents, dont les morſures ſont ſi venimeuſes, qu'elles empoiſonnent tous les animaux dont elles déchirent la chair. Nos Pêcheurs, qui en trouvent encore aujourd'hui dans la Méditerranée, prennent bien garde d'en être mordus ; & comme elles ſe replient ainſi que les ſerpens, elles peuvent d'autant plus aiſément mordre. Auſſi on ne les tire des filets, qu'avec des pinces de fer, & ne tarde-t-on pas un moment à leur couper la tête ſur le bord même du bateau : on jette ces têtes à la mer, après quoi l'on mange le corps, dont la chair eſt blanche, graſſe, comme celle de la meilleure anguille : les grandes murenes ſont toujours de meilleur goût que les petites. Quand on a coupé la tête de la murene, elle ſaute & remue encore long-temps ; mais ſi on lui coupe auſſi la queue, elle meurt ſur le champ, & ne fait plus aucun mouvement. Quelques anciens Naturaliſtes, tels qu'Appien & Elien, ont cru que toutes les murenes étoient femelles, & qu'elles alloient ſur

le rivage frayer avec les ſerpens; rien n'eſt ſi faux, & Pline lui-même reconnoît qu'il y a des murenes mâles & femelles.

La *perche*. Il y a deux poiſſons de ce nom, l'un de mer, l'autre de riviere; tous deux ſont très-bons à manger, & ont la chair blanche, tendre, & facile à digérer: cependant cela eſt bien plus vrai des perches de mer, que de celles de rivieres. Ces deux animaux n'ont preſque rien de commun pour la figure: celle de riviere eſt particuliérement remarquable par des arêtes pointues, dont la piqûre eſt même aſſez dangereuſe. Elle a, entre autres, comme je l'ai déjà dit, une arête ſur le dos, qu'elle dreſſe lorſque le brochet fond ſur elle pour l'avaler; elle lui déchire la bouche, & le force à lâcher priſe. Comme c'eſt un très-petit poiſſon, nos Naturaliſtes ont fait là-deſſus des réflexions morales, qui établiſſent que la Providence a pourvu à ce que les petits & les plus foibles puſſent ſe défendre contre les grands, les puiſſans, & les méchans. Cependant cette petite perche eſt elle-même carnaciere; elle ne vit que de petits poiſſons, & dévore les petits de ſon eſpece. Les Médecins conſeillent aux malades, & à ceux qui ont l'eſtomac dérangé & les forces

épuisées, la viande & le bouillon de perche.

Le *rat d'eau* doit être mis au nombre des animaux amphibies, car il vit presque toujours dans l'eau, & le poisson est sa nourriture ordinaire. Tous les autres rats sont de petits quadrupedes terrestres.

La *raie* forme une classe de poissons plats, larges & cartilagineux, assez étendue. Rondelet en distingue jusques à quinze especes. En général elles n'ont point de nageoires sur les flancs, mais seulement à leur queue, pour diriger leur corps, qui nage dans l'eau ou glisse dessus dans toute sa largeur. Cette largeur des raies les rend très-difficiles à avaler par les autres poissons, parce que, excepté les baleines & les chiens de mer, aucuns n'ont la bouche assez grande pour les y faire entrer. Aussi les raies multiplient-elles beaucoup; elles sont ovipares, mais conservent leurs œufs dans leurs corps, & n'en déposent qu'un ou deux à la fois: elles aiment les lieux fangeux & bourbeux. Quant aux différences qu'il y a entre elles, on prétend qu'il s'en trouve en pleine mer d'une grandeur immense; celles qui approchent de nos côtes sont d'une taille plus médiocre. Les Anciens en connois-

ſoient preſque toutes les eſpeces auſſi bien que nous. Il y en a que nous appelons *bouclées*, qu'ils appeloient *ronces* ou *raies épineuſes*; celles-là ont des pointes ſur tout le corps; une autre eſpece eſt nommée *étoilée*, par la même raiſon; une *ondée* ou *cendrée*; une dont la peau eſt liſſe, s'appelle *raie à miroir*, parce qu'elle a ſur le dos deux taches luiſantes; il y en a une au long bec, qui a effectivement la gueule plus avancée; une autre qui eſt plus longue & moins large que les autres. Il y a des eſpeces de raie qui ont des dents, & d'autres qui n'en ont pas, & la plupart ont des aiguillons piquans à la queue. La raie bouclée eſt celle que l'on trouve le plus communément ſur les côtes de la Méditerranée, & l'on mange ſur celles de l'Océan, plus ſouvent de la raie liſſe. La chair de la raie eſt communément dure & coriace en ſortant de la mer; il faut la tendre, ou bien la battre & la laver dans pluſieurs eaux avant que de la manger; alors elle devient plus tendre & de bon goût, mais toujours de difficile digeſtion. C'eſt la raiſon de cette dureté de la raie, qui eſt cauſe qu'on la mange meilleure à Paris que ſur les bords de la mer. Le foie eſt le morceau de la raie que nous eſtimons davantage.

L'*ange* eſt compté parmi les raies, parce que ſa chair reſſemble à celle de la raie, mais eſt moins eſtimée: d'ailleurs ſa figure eſt bien différente. Ce poiſſon a des nageoires.

La *paſtenague* eſt une eſpece de raie de la figure la plus hideuſe ; elle eſt fort méchante. Elle n'a pas de dents, mais un aiguillon terrible & très-venimeux; il l'eſt même après la mort de l'animal : il faut avoir grand ſoin de le couper avant que de l'accommoder pour le manger. Sa maniere de faire la chaſſe eſt de piquer de ſon aiguillon les poiſſons, qui en meurent, & qu'il dévore enſuite tout à ſon aiſe.

La *tremble* ou la *torpille* eſt encore une eſpece de raie. Les Anciens connoiſſoient très-bien ce poiſſon, & ſa ſinguliere propriété; mais ils étoient encore plus loin de pouvoir l'expliquer, que nous ne le ſommes. Ils ſuppoſoient, ce qui eſt faux, que la torpille engourdiſſoit la main du Pêcheur qui lui tendoit un long hameçon. Il eſt vrai que la torpille engourdit; mais ce n'eſt que dans une atmoſphere aſſez peu étendue. Il faut communément la toucher, pour éprouver un engourdiſſement douloureux dans la main & dans

le bras : il dure peu, & se dissipe quand on retire la main ; mais si on continue de toucher l'animal, le sentiment douloureux dure tant qu'il est en vie, il cesse dès qu'il est mort. On trouve beaucoup de torpilles en France sur les côtes du pays d'Aunis, & en Provence. On mange sa chair comme celle des autres raies ; mais elle n'est pas bonne, le foie est beaucoup meilleur. Les dernieres expériences sur l'électricité, nous ont bien familiarisés avec les merveilleux effets de la torpille.

Le *remora*, dont j'ai déjà dit un mot, étoit en grande réputation chez les Anciens, comme ayant la propriété singuliere d'arrêter les vaisseaux au dessous desquels il s'attachoit. Les Naturalistes Latins en citent des exemples fameux, entre autres, celui du vaisseau d'Antoine, qui, étant prêt à combattre contre la flotte d'Octave à la bataille d'Actium, se trouva tout d'un coup arrêté sans pouvoir avancer contre les ennemis, quoique le vent enflât ses voiles & semblât l'y porter.

Un autre exemple est celui de l'Empereur Caligula, qui, navigant à l'embouchure du Tibre, trouva sa galere,

à cinq rangs de rames, tout d'un coup arrêtée, malgré les efforts de quatre cents rameurs, sans qu'on pût en deviner la cause. Enfin, on s'apperçut qu'un remora s'étoit attaché à l'avant de la galère, & l'empêchoit de voguer. Tous les Naturalistes qui rapportent ces beaux exemples, ne peuvent donner des raisons de ces prétendus phénomenes. Ils ne conviennent pas même sur la figure de ce merveilleux poisson. Appien croit que c'est une anguille d'environ deux pieds de long, & Pline, que c'est un poisson à coquillage. Enfin, on croit aujourd'hui que c'est un petit poisson nommé *sucet*, qui s'attache & se cramponne à la quille des vaisseaux, mais qui sûrement ne peut pas arrêter ni retarder leur marche. L'impossibilité d'établir l'existence d'un pareil phénomene, détruit la difficulté qu'il y auroit à l'expliquer. Aristote parle du *remora* sous le nom d'*échénéis*.

Le *rouget*, en latin, *rubellio*, est un poisson de mer que l'on trouve également dans l'Océan & dans la Méditerranée, mais qui y porte des noms assez différens ; car à Marseille on l'appelle *galline*, dans le Languedoc, *grogneau*, sur les côtes de l'Océan, *grondin*, *bar-*

barin, ou même *surmulet*; au moins le poisson que l'on nomme ainsi, est-il de la même espece que les rougets. La tête de ces poissons est généralement fort grosse en proportion de leurs corps. Il a des nageoires très-piquantes, & ceux de la Méditerranée ont de plus, sur le dos, de grands & fort aiguillons. La chair des rougets est toujours seche, mais communément de très-bon goût, & très-saine: le nom de rouget vient de ce qu'ils ont la peau & les écailles rouges. Le surmulet est plus beau & plus brillant que les autres tant qu'il est dans l'eau; mais aussi-tôt qu'il est mort, l'éclat de sa couleur se passe. Le foie du surmulet est un excellent manger; les Romains en faisoient grand cas: cependant Dioscoride prétend que cette nourriture affoiblit la vue. L'on trouve des surmulets dans certains étangs; mais leur chair sent la bourbe.

Le *saumon* est un poisson de mer très-connu; mais seulement dans l'Océan. Il remonte fort haut dans les rivieres, pour y frayer; & aussi-tôt que ses petits ont pris quelque force, ils redescendent à la mer, d'où ils reviennent pour y laisser aussi leurs œufs. Tout le monde connoît

la forme de ce poiſſon ; ſa chair eſt ferme, rouge, d'un très-bon goût, & ſaine : quoiqu'un peu indigeſte, elle eſt bonne étant fraîche, ſur-tout quand on prend les ſaumons à leur retour des rivieres dans la mer. On ſale communément ceux que l'on y pêche. Les ſaumoneaux ſont auſſi eſtimés ; ce ſont les petits ſaumons qui deſcendent à la mer. On fait particuliérement cas de ceux du Rhin & de la Moſelle. La grande pêche des ſaumons en France ſe fait en Auvergne, dans l'Allier, à plus de deux cents lieues de l'embouchure de la Loire, dans laquelle cette riviere ſe jette. On prétend que les meilleurs ſaumons de l'Europe ſont ceux de la Laponie. Le plus excellent morceau de ce poiſſon eſt la tête, qu'on appelle *hure*, comme celle des ſangliers.

Le *thon* eſt le ſaumon de la Méditerranée. Ariſtote & les autres anciens Naturaliſtes Grecs connoiſſoient le thon ſous le nom de *pélamides*. C'eſt un très-gros poiſſon noirâtre, avec une très-large queue. On en prend, ſur la côte de Provence, qui peſent plus de cent vingt livres. Il vit d'herbes marines & d'inſectes, qu'il trouve dans la bourbe & dans le ſable. Les thons vont toujours en troupe ; &

comme ils ſont lourds & peſans, ils font du bruit, & troublent l'eau des endroits de la mer par où ils paſſent. On en pêche beaucoup à l'embouchure du Rhône; mais ils ne remontent pas bien haut, à cauſe de leur groſſeur: on leur tend des filets, qu'on appelle en Provence des *madragues*. Ils s'y jettent en foule, ſur-tout en temps d'orage, car ils craignent le tonnerre. Le thon frais eſt excellent; ſa chair reſſemble à celle du veau. Le meilleur morceau & le plus gras eſt la poitrine : d'ailleurs on le ſale, on le marine, & on le conſerve dans l'huile. Il en vient ainſi de frais juſqu'à Paris; il eſt très nourriſſant. Belon regardoit le thon comme du genre des baleines, ainſi que le marſouin & le dauphin.

L'*ombre*, ou *umble* eſt une eſpece de ſaumon, mais qui ne deſcend point à la mer ni n'en remonte : ainſi il faudroit plutôt le compter parmi les truites : cependant Rondelet le regarde comme un ſaumon. On le pêche dans les lacs de Lauſanne & de Geneve, & les autres lacs de la Suiſſe. C'eſt un excellent manger : le meilleur eſt ſurnommé *ombre chevalier*. Plus il eſt fraîchement pêché, meilleur il eſt. Rondelet dit qu'on trouve des ombres de mer à Rome, & qu'ils ſont

bons à manger : on en trouve aussi sur les côtes de Saintonge & de Poitou.

La *truite* est du genre du saumon ; mais elle ne sort pas des rivieres, ruisseaux, torrens, & se tient rarement dans les étangs : il y a d'assez grandes variations dans la couleur des truites, suivant les différentes eaux dans lesquelles elles vivent ; la construction de leur corps leur donne la facilité de remonter les rivieres & les torrens, même à travers les rochers. Le dos de la truite est communément brun marqué de taches noires, gris marqué de taches rouges, ou jaune marqué de taches bleues. Elle n'a point ou peu d'écailles : la chair en est plus ou moins rougeâtre. C'est un aliment solide & de bon goût : mais il faut manger la truite fraîche ; car elle se gâte aisément. Les meilleures truites s'appellent *saumonées*, parce que la chair en est plus rouge, plus ferme, & approche plus de celle du saumon. Elle vit de mouches de rivieres, d'insectes, de vers, & mange quelquefois du frai ou de très-petits poissons ; pour cet effet elle a de petites dents assez aiguës. La pêche de la truite se fait quelquefois avec un flambeau, dont la lumiere l'attire. On leur donne aussi pour appât

au bout de l'hameçon, de vraies mouches ou de fausses mouches ; mais il faut qu'elles ressemblent aux mouches du pays ou de la saison, sans quoi elles ne s'y tromperoient pas.

La *sardine* est du genre du hareng ; elle en tient lieu, comme je l'ai dit, dans une partie de l'Océan & dans toute la Méditerranée. Rondelet la range dans la classe des aloses. Elle a des écailles grandes pour sa taille, & de diverses couleurs ; celles de sa tête sont dorées, son ventre blanc, son dos vert & bleu : le tout est très-brillant, lorsque le poisson est vivant & est dans la mer ; mais aussitôt qu'il en sort, il meurt, & perd tout son éclat. Comme il n'a point de fiel, il est inutile de le vider pour le manger frais & rôti sur le gril : alors il est excellent. Il l'est beaucoup moins lorsqu'il est salé ; mais dans cet état on en fait un grand débit, ainsi que des harengs. Il se fait une grande pêche de sardines sur les côtes de la Bretagne, du pays d'Aunis, de la Saintonge & de la Guienne, & jusques à Saint Jean de Luz. En Bretagne on écrase les sardines pour en tirer de l'huile : on sale aussi les sardines de la Méditerranée. Il s'en débite beaucoup à la foire de Beaucaire.

La *feche* eſt un poiſſon hideux & déſagréable, qui a des particularités fort ſingulieres : ce qu'elle a de plus remarquable, eſt une certaine eau qu'elle jette tout autour d'elle, qui eſt noire, trouble celle de la mer, & met l'animal en état de prendre le poiſſon enveloppé dans cette atmoſphere, pour ainſi dire, embrouillée & troublée. La ſeche a communément deux pieds de longueur ; mais Pline prétend qu'il y en a de trente pieds de long. Elle a des eſpeces de bras très-étendus, dans le goût de ceux des polypes, avec leſquels elle embraſſe ſa proie & la porte à ſa bouche, qui eſt une eſpéce de bec. La chair en eſt dure & aſſez mal-ſaine : on ne la mange qu'en cas de néceſſité. La ſeche a ſur le dos une eſpece d'os très-remarquable, & qui eſt utile en Médecine. On prétend que cet os pulvériſé eſt très-bon contre la gravelle. Pline a écrit que la cendre de la ſeche, appliquée ſur les yeux, en ôte non ſeulement les taches, mais diſſipe & détruit la cataracte. Il y a une eſpece de ſeche que l'on appelle le *calmar*, que l'on regarde, ainſi que la ſeche, comme étant du genre des polypes. La propriété de l'os de ſeche la plus reconnue, eſt,

étant pulvérisé, d'être très-propre à blanchir les dents. Le noir de la liqueur des seches est si beau, que les Romains s'en servoient comme d'encre pour écrire. On prétend qu'elle sert aujourd'hui de base à l'encre de la Chine.

Il y a des *serpens d'eau* qui doivent être compté parmi les reptiles aquatiques. Quelques-uns sont très-venimeux, entre autres, les serpens marins. Rondelet fait de ceux-ci une description très-effrayante. Nous reviendrons, dans la suite de ce Volume, au reste de ce genre de reptiles.

La *tanche* est un poisson de lacs, d'étangs, & quelquefois de riviere ; mais elle préfere les eaux bourbeuses & stagnantes : cependant sa chair a bien meilleur goût quand on l'a pêchée dans une eau claire. Les Anciens ne la connoissoient pas trop, ou du moins la confondoient avec la carpe ; car on en pêche dans le Tibre. Elle est très-mucilagineuse ; si bien que les anciens Physiologistes croyoient qu'elle fermoit les plaies des autres poissons qui se frottoient contre elle. On fait avec elle une pâte gluante, qui sert à déterger & à ôter les taches des draps & étoffes. La tanche a la vie très-dure ; on en fait

des matelotes; & quand elle eſt dans la poêle, ſouvent elle ſaute dehors, quoique coupée, comme l'anguille. *Tanche* eſt un nom Anglois : elle n'eſt pas trop bonne à manger ſeule ; mais elle donne du goût aux autres poiſſons avec leſquels on la mêle. En général ce poiſſon n'eſt pas ſain. Dans les fievres fort ardentes & malignes, on ſe ſert de la tanche, que l'on coupe par morceaux, & que l'on applique fraîche ſous la plante des pieds du malade, afin d'attirer l'humeur de la tête, & des parties ſupérieures aux inférieures. Dans la jauniſſe, on applique auſſi la tanche vivante ſur le nombril & le foie ; elle y meurt, y jaunit, & guérit, à ce que l'on prétend. La tanche paſſe pour être l'amie du brochet; mais quand le brochet a faim, il mange ſes amis comme les autres.

La *tortue*, dont l'écaille eſt toujours dure, & auſſi ſouvent précieuſe que celle d'aucune coquille que nous connoiſſions, peut entrer dans la claſſe générale des animaux amphibies, c'eſt-à-dire, qui vivent ſur terre & dans l'eau.

Il y a trois eſpeces de tortues, celles de mer, celles d'eau douce, & celles de terre ; mais ces dernieres même aiment

l'eau, & leur conformation eſt telle, qu'elles peuvent y vivre & nager. Toutes ſe nourriſſent d'herbes, qu'elles mangent dehors comme dans l'eau; elles mangent auſſi de même des inſectes: elles ſont ovipares, pondent leurs œufs ſur le ſable, les y enfoncent quelquefois, &, dans les climats les plus chauds, laiſſent au ſoleil le ſoin de les couvrir par ſa chaleur. Pline prétend que les œufs de tortues de mer ſont une année tout entiere à éclore. Dès que les petits ſont éclos, ils cherchent l'eau, & s'y jettent promptement lorſqu'ils en ſont à portée. Les tortues de terre & celles d'eau douce s'enfoncent pendant l'hiver dans le ſable, & y paſſent pluſieurs mois engourdies & ſans manger. On ne croit pas que les tortues de mer aient la même habitude; celles-ci ſont beaucoup plus grandes que les autres: il y en a même de monſtrueuſes. On diſtingue les tortues de mer en *tortues franches*, & *carrets*: la chair des premieres eſt bien meilleure à manger; mais l'écaille des ſecondes eſt beaucoup plus belle; c'eſt celle qu'on emploie le plus ordinairement dans les différens ouvrages de marqueterie, & autres. Les tortues d'eau douce ont communément l'écaille

noire,

noire, & ſont beaucoup plus petites que celles de mer; leur vie ordinaire eſt de quatre-vingts ans : elles ſont très-difficiles à tuer, quoiqu'elles ſouffrent les plus grands accidens : elles ne s'accouplent ni ne produiſent dans nos climats tempérés, qui ſont trop froids pour elles : les petites tortues de terre ſont les ſeules qui s'y multiplient, mais encore très-peu; les écailles de ces deux dernieres eſpeces ne ſont pas d'une grande utilité. Les chairs de toutes les tortues ſont d'une fort grande reſſource dans la Médecine : on en fait des bouillons propres pour les maladies de poitrine & la conſomption, confortatifs, nourriſſans, & même reſtaurans : on en compoſe un ſirop qui a les mêmes qualités. Les Navigateurs ſavent tout le prix de la chair de la grande tortue, de ſa graiſſe, de ſes œufs, & même de ſon ſang, quand il eſt frais : les Grecs connoiſſoient déjà celui des belles écailles de tortues; des plus grandes ils en faiſoient des boucliers, & des plus petites & des plus jolies, le fond de leurs lyres. Les propriétés médicinales de la chair, du bouillon & du ſang de tortues leur étoient auſſi connues; ils prétendoient

même employer utilement la raclure des écailles de ces animaux.

Si la ressemblance qu'a l'hippopotame avec le cheval, l'a fait appeler *cheval marin*, on a de même nommé *veaux marins* les *lamentins*, que les Anciens ont connus sous le nom de *phoques*. Ils étoient consacrés à Neptune; & l'opinion fabuleuse est qu'ils traînoient le char de ce Dieu de la mer.

Le *lamentin* n'a que deux pattes ou pieds, ou plutôt deux bras en avant, avec des especes de mains qui lui servent de nageoires, & l'aident à se traîner sur le sable, au fond de la mer ou sur le rivage. Les femelles sont vivipares, & ont des mamelles; elles allaitent leurs petits, qu'elles portent dans leurs pattes, & qu'elles défendent avec fureur quand on veut les leur enlever. Dans l'un & l'autre sexe, la tête est fort grosse; ils ont les yeux ronds, les oreilles très-petites, & cependant l'ouïe très-fine. La queue differe un peu dans les différentes especes, & suivant les différens pays; communément elle est épaisse, grosse, chargée de graisse, & n'est point séparée de la croupe, qui, au contraire, fi-

nit insensiblement par cette queue. Il a la peau très dure ; mais il n'a ni écailles, ni poils : il se nourrit des herbes qu'il trouve sur le rivage ou au fond de la mer ; & il ne paroît pas qu'il mange de poisson. Cet animal est naturellement lourd ; cependant les jeunes se jouent sur le sable. On en trouve beaucoup dans l'Afrique & dans l'Amérique Septentrionale, & quelques-uns vers le Nord de l'Europe. Les Negres & les Navigateurs affamés mangent volontiers de sa chair, & ne la trouvent pas mauvaise. Il n'y a guere que sur la conformation de cet animal, que puissent avoir été fondés les contes si accrédités autrefois, & auxquels on croyoit encore un peu au seizieme siecle, de tritons, de sirenes, d'hommes marins, & de femmes marines. Pline prétend qu'il est fort aisé d'élever les veaux marins, & de les accoutumer à saluer de l'œil & de la tête, & à répondre de la voix à ce qu'on leur dit, mais par des sons assez confus.

La *vive*, que quelques-uns nomment *dragon de mer*, & que les anciens Grecs appeloient *araignée de mer*, on ne sait trop pourquoi, est un poisson long & étroit, dont la bouche est armée

de dents aſſez aiguës ; & dont les nageoires ont des pointes très - piquantes : elles ſont ſi dangereuſes, que les Pêcheurs meurent de leurs bleſſures, s'ils ne prennent les mêmes précautions que quand on eſt piqué d'une vipere ou d'un ſerpent. Comme le danger exiſte, ſoit que l'animal ſoit vivant ou mort, il y a des Réglemens de police qui ordonnent de couper les aiguillons de ces poiſſons avant que de les expoſer en vente dans les poiſſonneries. Du reſte, la chair de la vive eſt bonne : on en pêche beaucoup dans la Manche ; mais on prétend que le bruit du canon effraye ces poiſſons, & les écarte. Pline & les autres Naturaliſtes anciens croyoient que le remede aux piqûres de la vive étoit d'écraſer le poiſſon vivant ſur la plaie ; cette opinion eſt reconnue aujourd'hui pour très-fauſſe.

Les monſtres marins à formes humaines ſont de ſi grandes chimeres, qu'ils ne mériteroient pas que je m'y arrêtaſſe ici, ſi je ne trouvois dans tous les Auteurs du ſeizieme ſiecle, des traces de la fauſſe & ridicule opinion qui ſubſiſtoit encore à cet égard, il y a deux cents ans. Ariſtote avoit déjà accrédité cette erreur. Pline le Naturaliſte l'avoit confirmée dans un Cha-

pitre où il traite des tritons & des néréides, considérés, non comme des divinités fabuleuses, mais comme des hommes & des femmes marins qui ont été vus dans différens temps à Rome. Rondelet & Belon nous donnent la représentation d'un Moine marin & d'un Evêque marin, coiffés & habillés naturellement comme l'étoient les vrais Moines & les Evêques, il y a à peu près deux cents ans. On juge bien que c'est le conte le plus absurde; mais il étoit universellement reçu alors. Aujourd'hui on est très-assuré du contraire, & qu'il n'y a aucun poisson de mer qui ait cette forme extérieure, & encore moins l'ame & la raison humaine. Pline prétendoit que sur les côtes de Saintonge il y avoit une quantité de poissons extraordinaires. Entre les monstres qu'il dit que Scaurus, étant Edile, fit voir aux Romains dans le Cirque, il cite l'éléphant marin. Nous ne pouvons pas trop deviner ce que ce peut être; nous ne sommes pas trop sûrs non plus de ce que c'est que l'*orque*, dont parle Pline. Il dit que l'Empereur Claude, à la tête des cohortes Prétoriennes, en tua une à coups de lance dans le Port d'Ostie.

REMARQUES sur les Reptiles & les Insectes, par ordre alphabétique.

Après avoir traité de l'Histoire Naturelle des poissons, conformément à ce qu'on en pouvoit savoir à la fin du seizieme siecle, nous devons passer à celle des reptiles & des insectes, qui tiennent, pour ainsi dire, le milieu entre les plus grands & les plus nobles habitans de la terre, qui sont les quadrupedes; ceux de la mer, qui sont les poissons; & ceux de l'air, qui sont les oiseaux; d'autant plus qu'il y a des insectes volans, d'autres qui rampent sur la terre, & quelques-uns qui se cachent dans les eaux. Si l'on n'entendoit par le mot d'insecte, que des animaux de la petite espece, les grands reptiles, tels que les serpens, n'y seroient pas compris; mais la définition du mot d'insectes, suivant Aristote & Pline, indique des animaux composés d'anneaux, ou de parties détachées, réunies par une enveloppe générale qui est leur peau. A ce titre, les grands reptiles font partie des insectes; ainsi je ne séparerai pas ces deux genres d'animaux, dans le petit nombre d'observations que je vais exposerpar ordre alphabétique, sur tous les insectes. Je ne tirerai absolument ces remarques, confor-

mément à mon plan, que des Ouvrages écrits en François, il y a deux cents ans, & je ne choisirai que les plus curieuses. Moyennant cela, je ne dois pas m'y arrêter long-temps ; car, dans le dix-septieme siecle, & dans celui où nous vivons, cette matiere a été infiniment approfondie, sur-tout à l'aide du microscope; tandis qu'il n'y a eu au seizieme aucun Ouvrage écrit en François, qui regardât uniquement les reptiles & les insectes : on ne trouvoit alors sur cette matiere que quelques traits répandus dans les Livres d'Aristote, le onzieme de l'Histoire Naturelle de Pline, & quelques autres Traités généraux de Physique. Les Anciens & leurs Copistes, dans les siecles d'ignorance, distinguoient les animaux en parfaits & imparfaits, & mettoient tous les insectes au nombre des derniers; ils voyoient qu'il y en avoit de rampans, de volans, & de nageans, & ils croyoient que c'étoient les élémens, les plantes, & les autres substances, sur lesquelles les insectes vivoient, qui les produisoient. A peine s'étoient-ils apperçu que dans une partie de cette grande classe d'animaux, les volatiles tiroient leur origine de vers rampans. Il s'en falloit bien que cette loi de la Nature, que nous avons

reconnue à présent pour constante, leur fût bien connue; à peine l'appliquoient-ils à un petit nombre de chenilles & de papillons. La production prétendue spontanée, leur servoit à expliquer tout ce qui ne leur sautoit pas aux yeux : en général l'étude de l'Histoire Naturelle ne leur paroissoit point aussi digne d'attention qu'à nous, & ils ne cherchoient pas, comme nous, à étudier les loix que l'Etre Suprême, Créateur & Législateur de tous les autres, a imposées à la Nature pour régler ses productions. D'après nos études & nos nouvelles connoissances en Histoire Naturelle, nous avons classé les reptiles & les insectes, relativement à leur conformation, à leur génération, à leur utilité, &, pour ainsi dire, à leurs mœurs; mais il est inutile que j'entre dans ce détail, pour rendre compte des erreurs dans lesquelles étoient tombés les Anciens sur cette matiere, & je ne prétends pas apprendre autre chose dans la notice que je vais donner. D'ailleurs, ceux qui voudront savoir au vrai l'Histoire des insectes, doivent consulter celle de Monsieur de Reaumur, qui est pleine des recherches les plus curieuses & les plus agréables.

L'*abeille* est le premier insecte dont je parlerai; il est trop intéressant pour n'a-

voir pas attiré, dans tous les temps, l'attention des Naturalistes. Les abeilles s'appellent en Grec *melitta*, en Latin *apis*. Pline déclare qu'il aime mieux s'attacher à décrire leur travail & leurs mœurs, qu'à examiner leur construction, & à approfondir si elles ont du sang ou si elles respirent. Ces deux questions sont décidées : on sait qu'elles respirent comme toutes les mouches, par deux petites ouvertures placées près de leurs têtes, que nos Naturalistes modernes appellent des *stigmates*: on est aussi certain qu'elles ont du sang, quoiqu'il ne soit pas rouge, ou, si l'on veut, une espece de chyle qui leur en tient lieu. Pline dit qu'elles se cachent en hiver, pour éviter la neige, la gelée & les vents. Il est vrai que dans les pays où elles n'ont point de ruches, elles sont obligées de faire leurs gâteaux dans les creux des arbres ; elles s'y réfugient pendant l'hiver, & c'est au mois de Mai qu'elles en partent pour aller faire leur récolte de miel sur les fleurs. De là Pline conclut qu'elles dorment pendant toute la mauvaise saison, qu'elles se réveillent au mois d'Avril, & ne volent dans les champs qu'au mois de Mai. Depuis l'invention des ruches, qui est très-ancienne, c'est là que dans les pays

policés elles font leur habitation, qu'elles se retirent pendant la mauvaise saison, & qu'elles amassent & arrangent le fruit des travaux qu'elles ont faits pendant la belle. On trouve dans le quatrieme Livre des Géorgiques de Virgile, presque autant de détails sur les abeilles & sur leurs travaux, que dans Pline; mais aussi dans l'un & dans l'autre il y a bien des erreurs; & si l'on a laissé justement à l'Auteur des Géorgiques la gloire d'être un grand Poëte, il a perdu, aussi bien que Pline, l'honneur d'être bon Naturaliste. Au reste, Pline distingue très-bien les bourdons ou faux bourdons, d'avec les abeilles ouvrieres; ils habitent les mêmes ruches; mais les ouvrieres affectent une grande supériorité sur les bourdons. Pline se contente de dire que les bourdons servent cependant à la population de la ruche : on entrevoit qu'il pense que c'est en qualité de femelles, & qu'il y a à la tête de chaque essaim une grande & grosse abeille, que l'on a long-temps appelée le *roi* de la ruche, & qui n'a point d'aiguillon, non plus que les bourdons. Ce n'est que de nos jours que l'on s'est assuré que ce prétendu roi étoit une reine, & la seule femelle de tout l'essaim; que les bourdons

ſont les mâles, & que les abeilles ouvrieres n'ont point de ſexe. Virgile fait le conte le plus extraordinaire de la naiſſance d'un eſſaim d'abeilles, ſorti de la chair de taureau pourri. Pline a aſſez bien connu la nature & la formation du miel, quoique fort mal ce qui regarde les abeilles mêmes. Il n'avoit pas conçu que de l'œuf dépoſé par la mere abeille, au fond de chaque caze du gâteau de la ruche, ſort un ver qui vit quelque temps dans cet état, alimenté de miel par les abeilles ouvrieres ; qu'après qu'il a pris toute ſa croiſſance, on l'enferme dans cette même caze, & on l'enveloppe de cire ; qu'il y paſſe ainſi quelques jours dans l'état de nymphe ou cryſalide, après quoi il en ſort abeille parfaite. Il ne connoiſſoit pas non plus trop bien quelle eſt la nature de l'aiguillon de l'abeille, & la cauſe du mal qu'il fait en piquant ; encore moins ſavoit-il quel remede il faut apporter à cette piqûre. Nous ſavons à préſent que l'huile d'olive eſt le meilleur, & que lorſqu'il eſt poſſible de tirer l'aiguillon de la chair, il faut laver tout ſimplement la plaie avec de l'eau fraîche. Les Anciens croyoient que les abeilles pouvoient reſſuſciter quand elles étoient mortes de froid ou noyées, ſi on

les couchoit ſur de la cendre de figuier, ou ſi on en mettoit ſur elles. Ce n'eſt pas tout à fait une erreur; car on a expérimenté depuis, que la plupart des mouches que l'on croit mortes, ne ſont qu'engourdies, & qu'en les mettant ſur de la cendre tiede, de quelque bois qu'elle ſoit, elles ſe réveillent & s'envolent. L'aiguillon des abeilles ne leur a pas été donné contre l'homme, mais pour ſe défendre contre une infinité d'ennemis qu'elles ont à combattre, tels que les guêpes, les frêlons, & les araignées; mais elles ne piquent jamais l'homme, que quand il les chagrine & les tracaſſe; car d'ailleurs les abeilles s'attachent à ceux qui les ſoignent. Les plus grands ennemis qu'ayent les abeilles, ſont les moineaux, qui en avalent une grande quantité; ces oiſeaux ne craignent point les aiguillons, parce que leurs plumes les en défendent. Nous ignorons encore quelle eſt la durée de la vie des abeilles; &, parmi les Anciens, les uns ont cru qu'elles vivoient ſix à ſept ans. Cardan, au ſeizieme ſiecle, leur donnoit douze ans de vie. Pline ne croit pas qu'elles vivent plus d'un an; ce qu'il y a de ſûr, eſt qu'on reconnoît dans les ruches les vieilles abeilles; elles ſont ſujettes à des infir-

mités ; mais peut-être ces vieilles ne ſont-elles nées que de l'année précedente: c'eſt l'opinion la plus probable, & que la durée de la vie des abeilles eſt de deux ans. Il étoit difficile aux Anciens, & même au ſeizieme ſiecle, de voir travailler les abeilles, & former leurs gâteaux de cire & de miel ; mais depuis qu'on a inventé les ruches de verre, cela eſt plus aiſé : de tout temps on ſait comment elles ramaſſent les matieres de la cire & du miel ; la premiere eſt compoſée des étamines des fleurs, dont le corps des abeilles ſe trouve chargé quand elles reviennent des champs ; & le ſecond, du ſuc même des fleurs, que les mouches à miel pompent avec leurs trompes. Etant arrivées dans la ruche, elles ſe frottent & s'eſſuient avec leurs pattes, & font de petits tas de cire qu'elles creuſent enſuite, & au fond deſquels elles dépoſent le miel, qu'elles regorgent de leur petit eſtomac. Chaque année il naît pluſieurs rois ou reines dans une ruche ; mais les abeilles ouvrieres n'en laiſſent ſubſiſter qu'une, & tuent toutes les autres, à moins qu'une ſeconde ne parte à la tête d'un nouvel eſſaim. Lorſque la ruche eſt trop pleine, les abeilles ouvrieres tuent également les faux bourdons ou

mâles ; de ſorte qu'il n'en reſte pas un ſeul après que la ponte de la femelle eſt entiérement finie & fécondée. Il paroît que les Anciens ne ſe ſont point attachés à conſidérer les abeilles ſauvages, ou fauſſes abeilles, des autres. Ils ne ſe ſont occupés que de celles qui font de la cire & du miel, & ont confondu toutes les autres avec les guêpes, quoiqu'elles ſoient très-différentes pour la conſtruction de leur corps ; mais elles ne vivent point en ruches. Au ſeizieme ſiecle, on ne faiſoit pas encore toutes ces attentions ; ce n'eſt que depuis que l'on a diſtingué les bourdons, les abeilles perce-bois, les mineuſes, les tapiſſieres, & les maçones, qui font leurs nids dans des vieilles murailles, dans des trous en terre, ou dans les creux des arbres ; elles font auſſi de la cire & du miel, mais moins bon que ceux des vraies abeilles ; elles ſe diſtinguent de même en ouvrieres, en mâles & en femelles, & elles paſſent également par les trois états, de ver, de chryſalide, & de mouche. Les abeilles & leurs productions ſont d'un grand uſage en médecine : on fait des abeilles pulvériſées, une poudre très-diurétique. De tout temps on a diſtingué le miel blanc, d'avec le miel jaune ;

le premier est le plus pur, & n'est point mélangé de cire; l'autre ne se fait que par extraction des gâteaux dans lesquels il est mêlé avec la cire. La bonté du miel dépend beaucoup des fleurs, des plantes, ou des arbres sur lesquels les abeilles vont le recueillir. Il y a du miel amer, quand les mouches s'attachent à des plantes d'un goût désagréable; mais le bon miel bien frais est une confiture, une médecine naturelle, & une nourriture excellente; il est pectoral & laxatif; c'étoit le sucre des Anciens. La cire ne s'emploie en médecine & en chirurgie, qu'à l'extérieur; mais elle est la base de quantité d'onguens & de linimens, auxquels on donne généralement le nom de *cérat.* On y emploie de préférence la cire vierge, qui est la premiere cire, sans aucun mélange de parties étrangeres, naturellement blanche, & n'a pas besoin d'être blanchie. Les Anciens l'appeloient *propolis*, & Pline en fait un grand éloge sous ce nom. La cire jaune est la cire grossiere, mais naturelle. On teint quelquefois la cire en différentes couleurs, & on la mêle avec des drogues, qui quelquefois en font un remede, mais qui quelquefois aussi en pourroient faire des poisons. La cire verte est dans ce dernier cas, puisqu'elle est

teinte avec du vert-de-gris : on l'applique ſur les cors des pieds, pour en ronger la racine. La cire rouge eſt ſaine & réſolutive, étant appliquée en emplâtre; on la rougit avec de la racine d'orchanette. La chandelle de cire, nommée communément en France *bougie*, eſt d'un uſage aſſez ancien, du moins quant à la bougie jaune; mais la bougie blanche eſt d'une aſſez nouvelle invention; à peine la connoiſſoit-on au ſeizieme ſiecle. La cire a ſur le ſuif & l'huile, l'avantage de ne point jeter de vapeurs graſſes, fétides, & mal-ſaines. On ſait que l'on compoſe avec le miel une liqueur que l'on appelle *hydromel*; elle étoit connue des Anciens : on le diſtingue en ſimple & en vineux. L'hydromel ſimple eſt doux; on le conſeille aux vieillards & même aux poitrinaires : l'hydromel vineux eſt fait avec de l'eau chargée de miel, & fermentée au ſoleil pendant quarante jours; c'eſt une liqueur forte & enivrante, qui cependant, étant bien faite & bien conſervée, eſt quelquefois très-bonne.

Il ne faut point ſéparer les *guêpes* des *abeilles*, quoique la forme de leur corps ſoit aſſez différente de celle des *abeilles*. Il y a une eſpece que l'on appelle *frêlons*;

lons; ils ont tous, comme les abeilles, des mâles, des femelles, ou des *mulets* ou *guêpes* sans sexe. Leurs gâteaux, qu'ils font la plupart du temps en terre, sont un peu différens de ceux des abeilles ; ils sont enveloppés d'une espece de papier qui les défend de l'humidité de la terre. La cire & le miel n'en valent rien. On dit que la guêpe & le frêlon mangent des charognes & toutes sortes de vilainies auxquelles les *abeilles* ne touchent pas. Deux ou trois meres guêpes produisent dans un seul été vingt ou trente mille guêpes. Une seule mere, parmi les abeilles, en produit dix-huit mille. La piqûre de la guêpe fait plus de mal que celle de l'abeille.

Les *araignées* sont un insecte qui étoit aussi connu des Anciens, qu'il l'est de nous, à quelques détails près, dans lesquels nos Naturalistes modernes sont entrés sur la conformation de ces animaux, la façon dont ils forment leur toile, leurs ruses pour y envelopper les autres insectes & en faire leur nourriture, & enfin sur le danger de leur venin. Il y a un grand nombre d'especes d'araignées, qui différent par leur couleur, leur grandeur, leur figure, & qui habitent différens

lieux : mais elles se réduisent à peu près à trois classes ; les araignées domestiques, celles de jardin, & enfin celles du genre des tarentules, qui sont les plus dangereuses & venimeuses de toutes. Ce qui caractérise l'araignée & la distingue des autres insectes, c'est l'habitude de faire une toile dont elle tire les fils de son propre corps ; elle les arrange assez artistement, & l'on y distingue la trame & la chaîne, comme dans toutes nos toiles auxquelles celles de l'araignée ont servi de modele. Mais la fabrique de ces toiles est toujours uniforme & monotone ; l'instinct des animaux les portant quelquefois, à la vérité, à faire des ouvrages assez beaux, mais sans jamais les varier. Nos araignées domestiques ont ordinairement huit pieds, & deux especes de bras qui leur servent à saisir leur proie & la rapprocher de leur bouche pour la sucer ; elles ont aussi huit yeux. Il y en a de plus ou moins grosses, suivant leur âge & les endroits où elles se cachent. On prétend qu'elles vivent communément quatre ans. Celles de nos caves sont plus grosses que celles de nos chambres, &, à ce que l'on dit, plus venimeuses ; mais en général les araignées de nos climats ne le sont pas beaucoup ; elles font plus de peur que de mal. Les

ſinges, les chiens, les chats, & preſque tous les oiſeaux, en mangent ſans ſe faire mal : il y a des hommes qui s'en régalent, ſans qu'il en réſulte aucun accident. Les araignées de cave ſont aſſez grandes pour mordre ; mais leurs morſures ne ſont pas dangereuſes. Les araignées de campagne & de jardin ſont encore moins mal-faiſantes ; leurs toiles ſont blanches & légeres : il y en a qu'on appelle *faucheurs*, qui ont le corps fort petit & les jambes à proportion : ils ne font preſque que des fils. Il eſt certain que la morſure de la tarentule, araignée que l'on trouve dans le Royaume de Naples, & particuliérement dans la Calabre, aux environs de la Ville de Tarente, a des ſuites fâcheuſes. L'animal eſt effrayant ; il a le dos noir, & le reſte du corps jaune, blanc & noir. Les tarentules font leurs toiles comme les autres araignées, pour attraper les mouches & les papillons pendant l'été ; mais pendant l'hiver elles ſe mangent les unes les autres : elles ſont ovipares comme toutes les araignées, & pondent juſqu'à ſoixante œufs, d'où, au bout de quelques jours, ſortent des petits qu'elles gardent ſous leur ventre juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de former

eux-mêmes des toiles, & prendre des mouches pour leur compte. Pour revenir à ce qui eſt particulier à la tarentule, il eſt certain que ſon venin eſt froid & coagulant : ainſi il eſt tout ſimple que l'exercice & la tranſpiration ſoient de bons remedes pour en guérir ; mais il eſt faux que ce ſoit la muſique qui guériſſe ceux qui ſont piqués de la tarentule ; ce ſeroit plutôt la danſe : cependant au ſeizieme ſiecle on étoit encore très perſuadé des prétendus effets merveilleux de la muſique, pour guérir les gens mordus de la tarentule. Il falloit, diſoit-on, trouver l'air qui étoit propre à leur tempérament ; & quand cet air étoit trouvé, les malades ſe mettoient à danſer juſqu'à tomber de laſſitude : quand ce remede ne réuſſiſſoit pas dès la premiere fois, on recommençoit à pluſieurs repriſes : il y avoit même, diſoit-on, des perſonnes qui avoient des retours périodiques, & pour leſquelles il falloit y revenir pluſieurs fois par année. Ce n'eſt que de nos jours que l'on a tenté de filer de la toile d'araignée, & d'en faire des étoffes & des bas ; mais on a bientôt découvert que cette nouvelle manufacture étoit auſſi inutile que ridicule. La Médecine, ou plutôt la Chirurgie,

fait quelquefois un usage utile de l'araignée, du moins à l'extérieur. On applique la toile pour guérir les coupures, & pour arrêter les petites hémorragies. On prétend qu'en écrasant une grosse araignée sur le poignet d'un homme qui a la fievre quarte, on la lui ôte.

Le *caméléon* est un petit animal d'une figure assez hideuse, mais approchant de celle du lésard : il a la tête très-grosse à proportion de son corps, & la gueule également grande ; sa couleur est gris cendré : il mange des mouches, des sauterelles & des fourmis, quand il en trouve ; mais si elles lui manquent, il se contente d'insectes presque imperceptibles, qui volent dans l'air. Voilà ce qu'il y a de vrai sur le caméléon ; mais les anciens Naturalistes avoient adopté à son sujet quelques erreurs populaires, qui ont encore subsisté pendant tout le seizieme siecle. C'est, 1°. que le caméléon ne vivoit que d'air ; 2°. qu'il prenoit successivement toutes sortes de couleurs. Ce qui a donné lieu à cette fable, c'est que la peau du caméléon étant fine & transparente, on apperçoit à travers la couleur des étoffes sur lesquelles il est placé, ou la reflexion des objets qui l'entourent. Quand le

caméléon a beaucoup mangé de petites bêtes vertes, ou des sauterelles, son corps paroît vert.

La *cantaride* est une mouche très fameuse, tant par sa beauté que par ses singuliers effets ; ses yeux sont de couleur d'or, ses ailes renfermées dans des étuis d'un vert doré, & son corps d'un vert argenté ; ces couleurs ne se perdent pas même quand l'insecte est mort & desséché. Les cantarides sortent d'un œuf, qui, étant déposé en terre, se change en ver ou petite chenille qui cherche à s'introduire dans les fourmillieres, pour y manger les œufs des fourmis & leurs petits, & qui ensuite ayant passé par l'état de chrysalide, sort de terre en mouche cantaride. Il y a des Provinces & des saisons où ces mouches sont en très-grand nombre ; elles se répandent sur une assez grande quantité de différens arbres, arbustes & plantes, même sur les bleds. Elles sont plus rares dans les pays froids que dans les pays chauds ; cependant on en trouve presque par toute l'Europe. Etant vivantes, elles ont une odeur forte. En Médecine on n'en fait usage que mortes & desséchées. Les Anciens connoissoient très-bien cet animal, dont le nom est

grec ; ils étoient même au fait des propriétés de sa poudre ; ils osoient conseiller d'en prendre quelquefois intérieurement : nos Médecins, plus sages aujourd'hui, la défendent absolument. Sous prétexte de quelques effets très-agréables, elle en produit de funestes. Nicandre, Poëte & Médecin Grec, qui a fait dans sa Langue un traité des venins, qui a été traduit au seizieme siecle en François, met la mouche cantaride au nombre des poisons: cependant il y a des maladies de vessie dans lesquelles on en fait prendre un peu, mais mêlé de maniere à en adoucir l'effet; l'usage ordinaire est d'en faire entrer dans les emplâtres que l'on appelle *vésicatoires*. On les mêle ordinairement avec de l'onguent bazilicum & de la cire.

Le *charençon* est un petit insecte qui fait grand mal au bled ; il dépose ses œufs dans la terre, & ils y éclosent au pied des épis de bled, qu'il commence à ronger étant ver ; ensuite ayant passé par l'état de chrysalide, il s'envole en état de mouche sur les épis ; il se fourre entre les grains, les pique, & en tire toute la farine qu'il réduit en poussiere. Les Anciens connoissoient ce fléau des Labou-

reurs, mais seulement comme des mouches très-nuisibles.

La *cigale :* on la range dans la classe des mouches ; mais, dans ce cas, c'est la plus grande de toutes les mouches de l'Europe. Au reste, on ne doit pas confondre la petite cigale avec certaines petites sauterelles auxquelles le peuple donne mal à propos ce nom. La vraie cigale a une grosse tête, le corps d'un brun luisant, presque noir, quatre grandes ailes transparentes, & une trompe propre à sucer les feuilles dont elle se nourrit. Elle a aussi au derriere un aiguillon ou tarriere avec lequel elle perce le bois des petites branches, dans lequel elle dépose ses œufs. Ceux-ci produisent de petits vers qui descendent au pied de l'arbre, y vivent quelques jours, se transforment en chrysalides, s'envolent, & remontent sur les arbres en état de mouches cigales. Ce sont ces cigales-là que l'on prétend qui chantent, parce qu'elles font avec leurs ailes un bruit aigu, qui ressemble assez à un cri. Ce sont elles que les Anciens connoissoient & appeloient *cicada ;* ils les mangeoient avec plaisir, & trouvoient encore meilleures les nymphes ou chrysalides de cigales. On trouve beaucoup de ces

cigales en Provence & en Languedoc; on prétend qu'il n'y a que le mâle qui chante.

Le *cloporte* est un insecte très-connu dans toute l'Europe, où on le voit courir sur les murailles, sur-tout dans les masures & dans les champs. Les Grecs l'appeloient *onos* ou *oniscos*, c'est-à-dire, petit âne ou âne insecte; & les Latins *oniscus*: pour nous, nous avons trouvé, je ne sais pourquoi, qu'il ressembloit plutôt à un cochon qu'à un âne; aussi nos peres prononçoient-ils *cloporc*, c'est-à-dire cochon insecte; il y a des Provinces où l'on appelle encore les *cloportes*, *porcelets*, ou *petits cochons de Saint Antoine*. Pline a confondu les cloportes avec les *scolopandres*, autre insecte plus long & plus plat que les cloportes. Les bonnes gens en France appellent l'un & l'autre, *mille pieds*, parce qu'effectivement ces animaux en ont en grand nombre de chaque côté de leur corps; mais les scolopandres en ont davantage, car on leur en trouve quelquefois jusqu'à quarante; & les cloportes n'en ont que quatorze ou seize. Ce que les cloportes ont de particulier, c'est de se mettre en boule aussi-tôt qu'on les touche, de maniere qu'on ne leur voit

ni tête, ni queue, ni pieds ; ils ressemblent en cela aux hérissons, & on pourroit les appeler *hérisson insecte*. Comme on les trouve toujours sur les murailles, au milieu des pierres, dans les masures, & dans la poussiere, elles sont pénétrées de parties salpêtrées & nitreuses, qui les rendent fort utiles en médecine. Les Anciens leur avoient déjà reconnu cette propriété, quoiqu'il ne les eussent pas beaucoup étudiés : on les croyoit encore au seizieme siecle vivipares, quoiqu'ils soient ovipares ; mais cela est assez indifférent. Ils sont aperitifs, diurétiques, fondent les humeurs, guérissent même les ulceres, & sur-tout purifient le sang. On en fait des emplâtres ; on les écrase pour les appliquer en cataplasme sur la gorge dans les esquinancies : on en boit la poudre délayée dans du vin blanc : enfin, on en fait des bouillons, dont il résulte souvent d'excellens effets.

La *chenille* est plutôt un genre d'insectes très-étendu, qu'une espece particuliere. Nous savons à présent que le plus grand nombre des insectes volans, passe de l'état d'œuf à celui de ver, se change ensuite en chrysalide, & enfin en mouche ou papillon. Ces transformations qui étoient connues des Anciens, par rapport à un

petit nombre d'insectes, font une loi de la Nature presque générale; mais les Anciens n'ont pas connu une infinité de détails que l'on ne peut saisir à la vue simple. Les œufs des papillons & des mouches sont communément abandonnés aux soins de la Nature: étant déposés à la fin de l'hiver, ils éclosent au printemps comme vers, & l'été suivant ils voltigent. Les chenilles sont communément nuisibles aux plantes dans l'état de ver; les papillons le sont moins; mais il y a des mouches qui font beaucoup de mal dans ce dernier état, & se distinguent à peine quand elles ne sont que vermisseaux. Il y a des chenilles de différentes formes & couleurs; mais il est plus aisé de les distinguer par le genre & le nom des plantes sur lesquelles elles vivent. En général, qui dit chenille, dit ver ou reptile velu & à grands poils; les simples vers ont la peau lisse. Quand on dissèque une chenille, on y trouve presque toutes les parties du papillon renfermées; à plus forte raison les reconnoît-on dans la chrysalide. La couleur de la chenille décide ordinairement de celle du papillon qui doit en provenir.

Les *teignes* sont de petits vers très vilains, très-incommodes, qui rongent les étoffes

après s'y être cramponnés : on les reconnoît bien plus aisément dans leur état de ver, aux ravages & aux trous qu'ils ont faits sur les étoffes, que dans leur état de mouche ; car ils sont alors peu apparens dans l'air ; mais c'est quand ils sont encore vers qu'il faut les détruire, car étant devenus ailés, ils volent & se multiplient en déposant leurs œufs de place en place, ou d'étoffe en étoffe. Ce n'est que bien postérieurement au seizieme siecle, & à l'aide du microscope, qu'on a découvert que les teignes formoient une classe toute particuliere. La peau de leur corps est double ; ils sont renfermés dans une enveloppe dont ils ne se séparent jamais tout-à-fait, tant qu'ils sont vers. Ils en sortent seulement la tête & une partie de leur corps pour manger, & traînent après eux leur enveloppe, lorsqu'ils changent de place. Quand ils doivent passer par l'état de chrysalide, ils n'ont point de coque à former, ils ne font que se retirer dans leur enveloppe, & au bout de quelque temps ils en sortent mouches ; mais, encore une fois, tout cela étoit ignoré au seizieme siecle. Il ne faut pas confondre les teignes dont je viens de parler, & qui rongent les étoffes, avec la maladie de la

tête mal-propre, qui porte ce nom, & à laquelle les enfans & les pauvres sont sujets : cependant l'étymologie est la même, comme celle du mot de gale, qui vient aussi des protubérances que l'on remarque sur les arbres & les plantes. On a trouvé de la ressemblance entre elles & celles du corps humain.

Les especes de chenilles voraces & de vers rongeurs sont, pour ainsi dire, à l'infini; celles des papillons & des mouches sont aussi nombreuses ; mais ils vivent peu, & n'existent dans la Nature que pour avoir le temps de produire des œufs. Tout le monde connoît la beauté & la variété des vrais papillons ; les Anciens Naturalistes les connoissoient & les admiroient tout comme nous. On les distingue par la grandeur de leurs ailes, par leur couleur, enfin par les fleurs sur lesquelles ils se nourrissent. Quelques Naturalistes modernes en ont fait une étude particuliere. Il a paru de nos jours un grand nombre d'Ouvrages en François, qui traitent uniquement des insectes & des papillons, tandis qu'au seizieme siecle il n'y en avoit pas un seul. Quelques Satiriques s'imaginent que c'est une preuve de la frivolité de notre siecle ; mais il faut convenir que

c'eſt une belle & noble étude que celle des ouvrages du Créateur & de la Nature, qui n'eſt pas moins admirable dans ſes plus petites productions que dans ſes plus grandes.

La *demoiſelle* eſt un inſecte qui mérite, à bien des titres, le nom qu'il porte; ſes ailes ſont brillantes, ſa taille fine & élégante; il a des graces même en volant, & paroît avoir des caprices dans ſa conduite: il ne paroît pas méchant, parce qu'étant foible, il ne peut attaquer & dévorer que des inſectes encore plus petits & plus foibles que lui. Il y a des demoiſelles terreſtres & aquatiques; les dernieres ſont les plus agréables; leurs amours, leurs jouiſſances ſe paſſent en l'air, & avec des circonſtances dont les détails ſont intéreſſans; mais elles ne ſont pas exemptes d'avoir été œufs, petits vers & chryſalides avant d'être demoiſelles. Il ne paroît pas que les anciens Naturaliſtes ſe ſoient trop occupés des demoiſelles inſectes. Nos Modernes les diſtinguent par les mêmes noms que prennent nos Demoiſelles humaines, & les appellent l'*Eléonore*, l'*Amélie*, la *Dorothée*, la *Juſtine*, l'*Aminte*, la *Silvie*, ſuivant les couleurs de leurs ailes. Leur nom Latin eſt *libellula*. Il y a deux ſortes d'in-

ſectes qui produiſent des demoiſelles, & qui ſont remarquables : l'une eſt le *formicaléon*, l'autre le *lion des pucerons*. Le premier amaſſe avec beaucoup d'art de petits monceaux de ſable, au milieu deſquels il creuſe un trou en entonnoir, s'y place, & y attend les fourmis, qui, s'avançant ſur les bords du précipice, y tombent & ſont dévorées ; c'eſt pourquoi on l'appelle *lion des fourmis*. Quand il eſt ainſi bien nourri pendant quelque temps ſans ſe fatiguer, il s'enveloppe dans une coque, devient chryſalide, puis enfin demoiſelle. Le lion des pucerons court après eux ſur les feuilles, & les dévore. Les Anciens le connoiſſoient d'autant moins, que les pucerons même leur étoient preſque inconnus.

La *fourmi* a été eſtimée de tous les temps, & les erreurs dans leſquelles on eſt tombé ſur ſon compte, ne l'ont fait que plus admirer. On en a toujours diſtingué de pluſieurs eſpeces ; mais les différences en ſont peu importantes : on l'a citée pour exemple de la diligence, du travail, de l'économie. Il eſt certain que ces petites bêtes ſont fort actives ; mais il n'eſt pas vrai qu'elles amaſſent des grains de bled pour leur hiver. Voici ce que les

anciens Naturalistes du seizieme siecle ont dit à leur sujet, réduit à sa juste valeur. Les fourmis sont dans chaque fourmilliere, comme les abeilles dans chaque ruche, divisées en trois classes : les unes sont mâles, les autres femelles, & les troisiemes n'ont point de sexe, mais sont proprement les fourmis ouvrieres : ce sont effectivement elles qui s'emploient le plus utilement pour l'approvisionnement de la fourmilliere, & pour la nourriture & l'éducation des petites fourmis, quand elles sont dans l'état d'œuf, de ver & de chrysalide. Ce sont elles qui ramassent ces grains de bled, & les autres graines dont se nourrissent les fourmis ; elles en mangent très-peu ; mais en portent le plus qu'elles peuvent à la fourmilliere, non pour en faire de provisions pour elles-mêmes, ni pour les mâles & les femelles qui peuvent en aller chercher, mais pour alimenter les fourmis naissantes. Elles travaillent ainsi tout l'été, pendant que les mâles & les femelles s'occupent de la propagation de leur espece. Les femelles vont pondre leur œufs au fond de la fourmilliere ; les travailleuses se chargent d'arranger leurs nids. De ces œufs naissent de petits vers blancs, qui ne sortent point de

de leurs trous, & à qui les autres apportent de quoi vivre pendant quelque temps, & de quoi s'envelopper dans une petite coque, dans laquelle elles restent en état de chrysalide, jusqu'au printemps suivant, qu'elles en sortent fourmis. Les mâles & les femelles ont des ailes; mais les fourmis travailleuses n'en ont pas; aussi ne s'écartent-elles jamais si fort de leur trou qu'elles ne soient en état d'y rentrer, & d'y passer l'hiver sans boire ni manger. Pour les mâles & les femelles, après avoir fait leur ponte, ils vont, à la faveur de leurs ailes, chercher leur pâture beaucoup plus loin dans les jardins ou les maisons; la plupart du temps ils y périssent. Les anciens Naturalistes savoient que les fourmis venoient d'un œuf & d'un ver, mais non pas qu'elles s'enfermassent dans des chrysalides. Ils prenoient les gros grains blancs que l'on trouve dans les fourmilieres, pour des grains de bled amassés; le peuple prend encore aujourd'hui ces chrysalides pour des œufs: on les cherche pour les donner à manger aux rossignols & aux serins qui les aiment beaucoup. Aristote, Ælien & Pline ont une singuliere idée; c'est que les fourmis travailloient jour & nuit dans la pleine lune;

que le reste du temps elles ne travailloient la nuit que quand la lune éclairoit, & dans la nouvelle lune que le jour. Tzetzes, fameux Commentateur d'Hésiode, qui étoit Grec & Chrétien, a bien eu une autre idée; il croyoit que les fourmis observoient le sabbat & ne travailloient jamais le samedi. Ce n'est pas seulement de bled & d'herbe que se nourrissent les fourmis; quand elles peuvent attraper un insecte, & même un cadavre d'animal, quel qu'il soit, elles se jettent dessus & en mangent la chair jusqu'aux os, dont elles font une anatomie exacte. Nous connoissons en Europe trois ou quatre especes, dont les unes sont plus grosses que les autres; les plus méchantes sont les rouges, qui piquent & mordent le plus fort; mais ce n'est rien en comparaison des fourmis des Indes, qui, selon que le disent même les Naturalistes, ne sont pas seulement des insectes, mais des bêtes terribles. Hérodote, Aristote & Ælien en parlent, & Pline en a fait un article exprès. Il y en a qui ont des cornes, d'autres qui sont grosses comme des loups; il y en a de volantes, qui ressemblent à de grands oiseaux. Un Auteur Anglois, qui voyagea au seizieme siecle & fut ensuite Ministre de la Reine Elisa-

beth, a écrit qu'il en avoit vu à la côte d'Or en Afrique, de blanches qui étoient grosses comme des chats; qu'il n'y avoit aucun rat qui pût leur résister; que cependant la preuve qu'elles étoient fourmis, c'est qu'elles se faisoient des fourmillieres creusées en terre, où elles vivoient en société, & sortoient en troupes, employant des détachemens considérables pour emporter dans leurs magasins les gros fruits ou les grosses bêtes qu'elles vouloient dévorer. De nos jours on en a découvert en Amérique, dont on conte des choses encore plus extraordinaires; mais la production des fourmis la plus importante, & dont la découverte remonte jusqu'à la fin du seizieme siecle, c'est la gomme laque rouge du Pégu; elle est très-estimée, a une très-bonne odeur; c'est avec elle que l'on fait la plus grande partie de ces beaux vernis que l'on connoît sous le nom de vieux *laques rouges*. Cette gomme n'est point le suc d'un arbre résineux, c'est plutôt une sorte de cire produite par de grosses fourmis rouges qui courent le long des arbres. Si toute la gomme ne vient pas de la fourmi même, au moins est-ce elle qui lui donne son éclat & sa belle couleur rouge. La fourmi contenant beau-

coup de ſels volatils, on en fait quelque uſage en médecine; depuis long-temps on en compoſe des linimens ou emplâtres pour la paralyſie & la débilité de nerfs. On tire de la gomme laque rouge le même ſel volatil que des fourmis: on en fait une eau rouge pour les dents, & un opiat anti-ſcorbutique; l'eau de fourmis s'appelle *eau de magnanimité*, & la poudre, *poudre de patipata.*

Les *gallinſectes* ſont une claſſe nombreuſe d'inſectes, dont les anciens Naturaliſtes étoient bien éloignés de connoître la nature, ni la maniere dont les inſectes qui en ſortent ſe formoient. Ils voyoient bien des eſpeces de pucerons, petits vers, petites chenilles, courir ſur divers arbres & diverſes plantes, & ronger les fleurs, les fruits & les feuilles; ils remarquoient de petites protubérances à ces mêmes plantes; enfin, ils voyoient voltiger autour d'elles des petites mouches ou moucherons, mais ils ne lioient point toutes ces idées enſemble. Ils n'avoient pas remarqué, comme ont fait nos Naturaliſtes modernes, que ces moucherons ou inſectes ailés ſont une eſpece particuliere à chaque plante dont ils ſont originairement ſortis; qu'ils s'accouplent en l'air,

mais vont toujours déposer leurs œufs sur une plante de la même espece ; que la chaleur du soleil fait éclore de ces œufs les moucherons qui, quand ils ont bien mangé sur la plante, font un trou dans quelques branches de l'arbre, & quelquefois dans la feuille, s'y arrangent, & s'y ménagent une petite retraite avec la substance même de la branche & de sa plus tendre écorce, s'y mettent à couvert, y passent quelques jours dans l'état de chrysalide, & en sortent mouches. On appelle l'enveloppe dans laquelle ils sont en état de chrysalide, *galle*, d'où vient le mot de gallinsectes. Il y a fort peu d'arbres & d'arbustes qui n'en nourrissent d'une espece différente. Les galles restent après que le moucheron est sorti ; c'est ce qui fait qu'on en voit tant sur les arbres. Quelquefois elles sont légeres, d'autres fois grosses à proportion de l'arbre, & de la mouche qui les a habitées. On remarque dans les plus grosses, qu'elles sont intérieurement tapissées d'un velouté de soie. La *noix de galle*, qu'on sait qui est la principale matiere de l'encre, n'est qu'une de ces tubérosités qui viennent sur les chênes dans le Levant du côté d'Alep. Mais les plus renommées des gallinsectes sont le *kermès* de l'Eu-

rope, & la *cochenille* du Mexique, que l'on a reconnus être absolument de la même nature. Le kermès est d'un beau rouge; il s'attache à un petit arbrisseau, du genre des chênes, qui lui est particulier, & qui vient en Italie, en Espagne, en Portugal, en Languedoc, & en Provence. Il naît, se nourrit, fait sa galle, & en sort moucheron, toujours à la même place. Dans tous ses états il est du plus beau rouge, & sa galle & sa personne étant écrasées, produisent une très-belle teinture. Les Anciens connoissoient le kermès; mais ils croyoient que c'étoit une graine de l'arbre sur lequel on le ramasse. Nous sommes restés long-temps dans la même erreur, même après la découverte de la cochenille, que l'on ramasse sur l'opuntia ou figuier d'Inde, dans une Province du Mexique. Nous avons été long-temps à croire que c'étoit sa graine; mais enfin ayant transporté en Europe des plantes sur lesquelles elle croît, & ces plantes ayant prospéré dans nos climats, mais sans qu'on y ait jamais trouvé de cochenille, & cette prétendue graine ayant été examinée de plus près avec le microscope, nous avons reconnu que ce n'en étoit point une, non plus que le kermès, sur lequel la coche-

nille n'a d'autre avantage que de produire une teinture écarlate encore plus belle. Il y a une eſpece de kermès qui vient dans les pays Septentrionaux, particuliérement en Pologne ; la plante qui le produit eſt différente, mais l'animal & ſa couleur ſont à peu près les mêmes.

Le *grillon*, que le peuple appelle quelquefois en France *cricri*, eſt un aſſez vilain petit animal noir, qui a quatre ailes, ſix pieds, & deux antennes. Ce qu'on prétend être ſon chant, eſt, ſelon quelques Naturaliſtes, le bruit qu'il fait en frappant ſes ailes les unes contre les autres; ſelon d'autres, c'eſt un véritable cri. Les uns croient qu'il n'y a que le mâle qui chante ; d'autres, que toute l'eſpece a le même avantage. On diſtingue deux eſpeces de grillons, les domeſtiques & les campagnards; les ailes des uns & des autres ne les portent pas bien loin. Le domeſtique ſe tient le long des murs de brique & de terre glaiſe, des cheminées & des fours; la femelle y pond ſes œufs: ils y croiſſent; & l'animal qui en provient, ne s'écarte guere du lieu de ſa naiſſance : il y vit de ſuie de cheminée, de graiſſe, & de pâte. Le grillon ſauvage fait des trous en terre; auſſi l'appelle-t-on

grillon taupe : il mange des fourmis & des insectes. On prétend qu'il est aveugle comme la taupe ; mais il a l'ouie très-fine, & entend marcher & remuer les insectes qui approchent de sa tanniere. Il est plus gros que le grillon domestique, mais il crie ou chante de même : il mange quelquefois les racines des plantes & des fleurs, en se glissant par dessous terre jusqu'à leurs pieds. Les Grecs connoissoient les grillons, puisqu'ils les appeloient en grec *grullos* ; mais ils ne se sont pas beaucoup donné la peine de les étudier.

Le *hanneton* est un insecte très-connu, sur-tout par le mal qu'il fait aux arbres & aux plantes sur lesquels il se jette quelquefois en très-grand nombre. Il y a des années pendant lesquelles l'abondance des hannetons est extrême ; d'autres où il y en a beaucoup moins. On avoit déjà observé dans le seizieme siecle, que de trois ou quatre années l'une, on en étoit très-incommodé, & qu'ensuite cette espece paroissoit se reposer, ou laissoit reposer les campagnes pendant deux ou trois années de suite. Les Anciens connoissoient le hanneton, & l'appeloient *molitor*, c'est-à-dire, le *meûnier*, parce qu'il hache

les feuilles des arbres, & les réduit en poudre comme de la farine. Au reste, les transformations du hanneton ne leur étoient pas connues. Voici en quoi elles consistent. Le hanneton femelle étant en état de grosse-mouche ou de scarabée, après avoir, pendant tout un été, bien mangé des feuilles, s'abaisse enfin vers la terre, y fait un trou de la profondeur d'un demi-pied, & y dépose ses œufs, qui sont oblongs & d'un jaune clair. Ce n'est que l'été suivant que ces œufs éclosent, & il en sort de petits vers de deux pouces de long, & d'un blanc jaunâtre, qui courent tant au dedans que sur la terre, attaquent les racines des plantes potageres & à fleurs, & y font un dégât terrible. Pendant cette année-là il y a peu de hannetons; ceux de ces vers qui échappent à la vengeance du cultivateur, ou à l'avidité des animaux qui les mangent, rentrent en terre à la fin de l'année, & s'y enfoncent encore davantage, y passent l'hiver, & quelquefois davantage, en état de nymphes ou de chrysalides; enfin, au mois de Mai suivant ils ressortent de terre dans l'état de hannetons, & s'élevent jusqu'au haut des arbres, au pied desquels ils ram-

poient. On voit que les hannetons sont encore beaucoup plus long-temps à opérer leurs transformations : ils restent quelquefois en terre deux ans, suivant que le printemps est sec ou pluvieux, ce qui fait que nous n'en voyons en grande quantité que tous les trois ou quatre ans. Par bonheur les oiseaux, & sur-tout les corbeaux, en mangent beaucoup.

Le *lézard*. On comprend sous ce nom un genre d'animaux qui tiennent beaucoup du reptile & de l'insecte, quoiqu'ils aient des pieds, mais très-bas, & qu'il y en ait de très grands, tel que le crocodile. Une partie des lézards est amphibie; mais il y en a beaucoup de tout à fait terrestres. Il y en a une espece qui s'éleve dans les airs; c'est le lézard, ou dragon volant; & une autre que les Anciens croyoient qui pouvoit habiter le feu; c'est la salamandre. Tous les lézards sont vivipares. Au seizieme siecle on ne connoissoit point encore ceux de l'Amérique, qui sont à présent la meilleure partie de ceux dont nous admirons la grandeur & la beauté. Nous ne connoissons guere dans notre Europe que les lézards gris & les lézards verts; le premier n'a que cinq à six pouces de long; le second a

plus d'un pied : tous deux ne se nourrissent que d'insectes & de fourmis. Aux pattes près, la conformation des lézards a la plus grande ressemblance avec les serpens : cependant ils en sont ennemis ; & au contraire amis de l'homme, qu'ils ne piquent, ne blessent, ni ne mordent jamais, à moins qu'on ne les pousse à bout & qu'on ne veuille les écraser. Quand on coupe la queue au lézard, elle lui repousse. Nous ne sommes point dans l'usage en Europe de manger les lézards; mais les Africains trouvent ce manger délicieux : on fait quelque usage de l'huile de lézards dans la médecine. Les lézards volans ne se trouvent qu'en Afrique & en Amérique. Les Anciens connoissoient ceux d'Afrique. La salamandre est une espece de lézard. L'opinion qu'on a eue qu'elle vivoit dans le feu, n'est fondée que sur ce qu'elle répand une liqueur visqueuse & gluante, qui lui permet de passer sur le feu légérement; mais si on l'y jetoit & qu'on l'y retînt, elle y brûleroit comme un autre animal.

La *limace* est un reptile glutineux qui n'a point de sang, & est en tout pareil, tant pour la forme que pour la façon de vivre, au limaçon, excepté qu'il ne se

retire point dans une coquille, & qu'il est un peu plus grand. D'ailleurs tous les deux ont ces especes de cornes, que l'animal fait sortir ou rentrer à sa volonté. Les Anciens croyoient, & le peuple croit encore, que ce sont ses yeux; mais ce ne sont que des bâtons avec lesquels il tâte pour se conduire, étant aveugle; il les présente aussi lorsqu'il entend du bruit, pour essayer s'il touchera l'objet qui frappe l'air auprès de lui. Ce n'est que depuis peu que l'on a découvert que quand on coupoit ces cornes, elles pouvoient repousser. Il y a des limaces rouges, grises, & noires; les plus grosses sont rouges, & se traînent dans des caves & le long des murs des puits: on trouve ordinairement les noires dans les bois, & les grises dans les champs. En général elles aiment le limon & la bourbe, & y vivent des petits animaux & insectes qu'elles y rencontrent: d'où vient leur nom; car limace & limaçon, vient de *limus*, en latin *limon*. Elles s'étendent quelquefois sur les plantes potageres; mais c'est pour y manger les insectes, plutôt que les plantes mêmes. Elles ont les deux sexes, & engendrent également; leurs œufs sont bleus & ovales. Les limaces, ainsi que les limaçons de

terre, passent pour être rafraîchissantes, humectantes, & pectorales. Il y a des Provinces en France & en Allemagne où l'on en mange beaucoup, sur-tout en Carême, parce que c'est un mets maigre : on les nourrit même quelquefois dans des petits carrés de jardin, remplis exprès de plantes qui leur conviennent, tels que le houblon & la vigne. On les lave, on les fait cuire dans plusieurs eaux, dans lesquelles ils dégorgent de l'humeur la plus visqueuse : enfin, on les assaisonne avec des épices, du sel, du poivre, du vin, de l'huile, & des plantes aromatiques ; avec tout cela ils ne sont pas encore ni trop bons, ni trop sains à manger, si ce n'est pour les phtisiques & les personnes exténuées ; les bouillons de limaçon sont très-bons pour épaissir les humeurs trop exaltées : on en fait aussi une eau qu'on mêle avec du petit lait, & une gelée ; on écrase le limaçon avec sa coquille, on y mêle un peu de cochléaria, & on la rend ainsi anti-scorbutique. La poudre de limaçon se prend aussi contre la dyssenterie ; on l'applique en cataplasme sur les loupes, pour les fondre. L'eau simple de limaçon est bonne pour effacer les taches de rousseur, & même pour guérir les dartres. Ce n'est là qu'une partie de l'utilité dont

ſont en médecine les limaces & les limaçons. Le limaçon à coquille ſe tient tout-à-fait renfermé dans la ſienne, & en ſort ſelon qu'il veut, ou à moitié, ou tout-à-fait, en portant ſa coquille ſur ſon dos ; il y reſte totalement enfermé ſans manger pendant quelques mois de l'hiver, ſoit qu'il s'enfonce dans la terre, ou reſte collé contre quelques pierres ou murailles. Nous appelons auſſi en France le limaçon à coquilles *eſcargot* ; ce nom vient de deux mots Grecs *eskara* & *ago*, qui veulent dire *porter*, & *maiſon ;* d'ailleurs le nom grec & latin de la coquille de l'eſcargot eſt *cochlea.* Les coquilles des eſcargots de terre ſont communément d'une vilaine couleur griſe ; mais celles des limaçons aquatiques, ſoit de mer, ſoit d'eau douce, ſont plus belles, & quelquefois parées des plus brillantes couleurs, d'ailleurs elles ont toutes à peu près la même forme. Il nous en vient de très-belles de l'Amérique, mais elles n'étoient pas connues au ſeizieme ſiecle. Les limaçons d'eau douce ne ſont pas ſi bons que ceux de terre, ils ſont amphibies ; & ceux de mer, & ſur-tout les limaces marines, ſont même mauvais & dangereux. Il y a une groſſe limace rouge, que l'on appelle lievre de mer, qui eſt un vrai poiſon ſi l'on en mange, & même veni-

meux au toucher; elle ne sert qu'à faire un dépilatoire, en la broyant avec de l'huile.

Mouche est le nom d'un genre d'insecte, dont il y a une grande quantité d'especes différentes. Rien n'est si commun que les mouches; cependant elles étoient bien peu connues avant la découverte du microscope, qui a mis les Naturalistes en goût de suivre la Nature à la piste, & de connoître ses procédés, jusque sur les plus petits objets. Les Anciens ne trouvoient pas que les mouches fussent dignes de leur attention; nous ne pensons pas de même; les Philosophes les plus sérieux de notre temps, se sont occupés à les classer, à les distinguer, & à les suivre pendant tout le cours de leur vie. Ils ont enfin reconnu qu'il y a une marche uniforme, à laquelle tous ces animaux sont assujettis, depuis leur premiere naissance jusqu'à leur derniere mort; c'est-à-dire, depuis qu'ils sont dans l'état d'œuf, jusqu'à ce qu'ils périssent dans l'état de mouche. Ils ont, pour ainsi dire, dans cet intervalle, deux autres vies; celle qu'ils passent sous la forme de vers, & le temps pendant lequel ils sont chrysalides. C'est-là l'histoire générale & uniforme de toutes les mouches, sur quelque substance ani-

male ou végétale qu'elles vivent. Les Anciens étoient bien loin de ſavoir cela; au ſeizieme ſiecle on étoit encore dans l'erreur. Ils n'imaginoient pas que les vers & les mouches eussent rien de commun : de là il réſultoit qu'ils étoient très-étonnés de voir tout d'un coup des vers courir ſur un cadavre ou une plante, où ils ne croyoient pas que la graine en eût été ſemée, & de voir des mouches ſe promener tout d'un coup dans l'air, ſans qu'ils ſe doutaſſent d'où elles provenoient; tout cela faute de s'être apperçu que de très-petites mouches dépoſent leurs œufs dans des ſubſtances encore tendres & aiſées à pénétrer, qu'elles les y laiſſent couver pendant des temps quelquefois aſſez longs, après quoi il en ſort de petits vers, qui toujours, après avoir vécu aux dépens de la ſubſtance à laquelle ils ſe ſont attachés, paſſent quelque temps dans l'inaction en état de chryſalide, & forment enfin des mouches. Les *moucherons* étoient encore moins connus autrefois que les mouches; le microſcope nous en a fait connoître une infinité; tous ſubiſſent les mêmes métamorphoſes : mais ce n'eſt ſeulement pas ſur la terre qu'il faut les chercher en

état de ver, c'eſt encore dans l'eau. De ce genre, ſont les mouches éphémeres, qui étoient connues d'Ariſtote, qui les cite pour conſoler les hommes de la briéveté de leur vie; elles ne vivent que quelques heures, ou tout au plus un jour, & voltigent pendant ce temps ſur le bord ou les eaux de quelques rivieres; elles s'accouplent en l'air, jettent leurs œufs dans l'eau, & meurent quelque temps après. Ces œufs font des vers aquatiques, qui deviennent des chryſalides qui ſe ſoutiennent ſur l'eau; & enfin, des mouches qui s'envolent. C'eſt en vain que l'on s'étonne de reconnoître cette marche dans la Nature; il eſt bien prouvé qu'elle exiſte, & ce n'eſt qu'en paſſant d'étonnement en étonnement que l'on s'en aſſure. Je ne citerai qu'un petit nombre d'exemples, pour en donner la preuve.

Il y a des *mouches* que l'on appelle *ſtercoraires*. Les perſonnes qui ſavent le latin comprendront aiſément que la ſubſtance ſur laquelle ces mouches vivent, & dont elles ſe nourriſſent, eſt très-malpropre: cependant elles ſubiſſent, dans un court eſpace de temps, toutes les tranſformations des autres mouches. Lorſ-

qu'elles sont arrivées dans ce dernier état, elles sont assez belles ; & qui ne connoîtroit pas leur façon de vivre, les regarderoit avec complaisance. Les mouches bleues de la viande éprouvent aussi promptement toutes leurs révolutions ; elles augmentent la putréfaction de la viande, en s'y attachant en grand nombre. On trouve en Italie des mouches luisantes & phosphoriques, qui, pendant la nuit, brillent & éclairent en voltigeant, à peu près comme le ver luisant, avec la différence que celui-ci reste à la même place. On soupçonne même que les mouches luisantes viennent des vers luisans. Il y a des mouches qui s'insinuent dans le nez des moutons, & vont déposer leurs œufs jusque dans la tête de ces pauvres bêtes, qui sont fort tourmentées par les vers que produisent ces œufs. D'autres mouches de l'espece des *taons*, piquent les chevaux & les bêtes à cornes, & enfoncent dans leur peau les œufs qu'elles veulent déposer. [illegible] œuf produit un gros bouton, ou une tubérosité ; l'animal se dévéloppe dans cette espece de nid, il devient ver, puis chrysalide, & enfin mouche. C'est à peu près de la même maniere que les moucherons déposent leurs œufs sur les plantes & les arbres, & pro-

duiſent les galles dont j'ai parlé il n'y a qu'un moment, dans leſquelles ils deviennent vers & en ſortent mouches. L'inſecte que l'on appelle le *perce-oreille*, qui eſt un petit ver brun, longuet, ſemillant, & qu'on prétend qui entre quelquefois dans les oreilles des hommes qui dorment dans les jardins & dans les vergers, naît des œufs de certaines mouches dépoſés ſur des feuilles de choux, & de différentes plantes; enfin, il devient nymphe & mouche à deux ailes: les Anciens croyoient que quand il entroit dans les oreilles d'un homme, il le tourmentoit au point de le faire devenir fou. Les vers que nous voyons dans le fromage, finiſſent auſſi par être mouches; mais ces mouches ne reſtent pas long-temps dans cet état, elles pondent des œufs qui produiſent de nouveaux vers.

Les *couſins* ſont de l'eſpece des moucherons; ils naiſſent dans l'eau croupie, comme les éphémeres, & ne vivent guere plus long-temps. Ils ont ſur eux le triſte avantage de nous faire quelques bleſſures en mourant; peut-être eſt-ce dans l'intention de dépoſer leurs œufs dans notre chair, & juſque dans notre ſang.

Les Phyſiciens modernes ont fait une

étude si profonde de la Nature, qu'ils ont éclairci tout ce qui concerne les insectes, même les plus vils, tels que la *punaise*, le *pou*, la *puce*, & même le *puceron*, qu'à peine nos Anciens daignoient nommer; nous savons cependant que les Latins, appeloient la punaise *cimex*, les Grecs *coris*. Nous connoissons à présent quarante-trois especes de punaises, dont quarante sont volantes; mais celle du lit, qui est la plus incommode pour nous, n'a point d'ailes. Nous connoissons malheureusement sa vilaine figure, qui est celle d'une grosse lentille rouge; il y en a de mâles & de femelles; on les distingue au microscope. On reconnoît les œufs de la femelle, qui les dépose dans quelque coin, où ils couvent jusqu'au temps des chaleurs, qu'ils éclósent un peu plus tôt ou un peu plus tard, suivant la température de l'air où ils se trouvent. Les vieux meubles, les vieilles cloisons, & les vieux livres, sont favorables à leur propagation. L'on sait qu'elles aiment particuliérement à sucer le sang des hommes; mais quand l'occasion de s'en rassasier leur manque, elles se jettent sur ce qu'elles trouvent, & se mangent même les unes les autres. Les punaises sont puantes, & le nom que nous leur don-

nons en François, vient de cette puanteur. Quelque odieuses que soient ces bêtes, la médecine y a quelquefois eu recours pour guérir de grands maux : on les réduit en poudre, & on les introduit dans l'uretre ou dans l'anus, pour les rétentions d'urine. Mais on s'est plus occupé de faire périr les punaises, que de les rendre utiles : on a essayé contre elles de bien des remedes ; peu réussissent. Ætius, Médecin Grec, & Avicene Prince des Médecins Grecs, se sont donné la peine d'en chercher ; mais ils ont eu un médiocre succès. Les meilleurs sont des fumigations qui aillent chercher les œufs jusque dans les petits recoins où ils peuvent être cachés : si on n'attaque que les punaises qui ont déjà leur croissance, on ne fait que diminuer le mal sans le déraciner.

Les autres especes de *punaises*, qui sont celles *de bois*, sont de couleurs & de formes différentes, presque toutes ailées ; mais ce à quoi on les reconnoît, & on les distingue principalement des autres insectes, c'est qu'elles sont puantes, sur-tout quand on les écrase.

Le *pou humain* est un insecte qui ne vit qu'avec les gens mal-propres. On

le croit hermaphrodite, & fécondant lui-même ses œufs, ce qui contribue à son étonnante population : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est ovipare, & que les petits n'éprouvent point d'autres transformation que celle de changer souvent de peau, à mesure qu'ils grandissent; mais ils ne deviennent jamais mouches. Leur figure est connue; car s'il n'y a personne dans la bonne compagnie qui en ait conservé long-temps, au moins y a-t-il peu de personnes qui n'en aient vu. Indépendamment du pou domestique, & de celui qui s'attache à l'homme, il y en a un grand nombre d'autres pour différens animaux, comme il y a des vers, des pucerons & des mouches aussi pour toutes sortes d'animaux & de plantes. Le pou humain ne s'attache jamais qu'à l'homme vivant, & abandonne non seulement le cadavre, mais même celui qui est bien malade : il cherche la chaleur douce & l'humidité : d'ailleurs une espece d'instinct l'engage à se cacher; c'est ce qui fait qu'il cherche à déposer ses œufs, qu'on appelle *lentes* ou *lentilles*, dans les cheveux & dans la barbe, & plus volontiers dans les endroits du corps qui sont habillés que dans ceux qui sont nuds, quoi-

qu'il ne mange ni les étoffes ni le linge. On compte douze especes de poux, y compris ceux de bois. Entre ceux qui s'attachent à l'homme, il y en a d'un genre qui est fâcheux, abject, & que l'on peut dire infame : il s'appelle le *morpion*. Nos Naturalistes modernes examinent, à l'aide du microscope, la construction & les manœuvres de ces vilains animaux, non seulement sans répugnance, mais avec une sorte d'admiration. Les Anciens, & même les Auteurs du seizieme siecle, ne connoissoient pas le prix de ces détails : cependant il y a long-temps que l'on fait usage des poux en médecine ; & c'est un remede qui étoit bien connu au seizieme siecle, que de faire avaler cinq à six poux dans un jaune d'œuf à ceux qui sont attaqués de la jaunisse ou de certaines fievres. Les Anciens n'étoient point embarrassés sur la génération des poux, parce qu'ils étoient dans l'opinion qu'ils naissoient naturellement de la crasse & de la sueur des hommes. Nos Philosophes modernes, qui ne croient plus aux productions spontanées, sont déroutés sur cet article ; car enfin, d'où peuvent venir les premiers poux qui paroissent sur un homme malpropre, ou quelquefois sur un enfant,

quoique tout ce qui l'entoure soit propre? On ne voit pas qu'ils y aient été apportés par aucune mouche. Les plantes n'ont point de poux pareils aux nôtres : ainsi ils ne peuvent venir que de l'intérieur de nos corps : ils ne sortent pas des alimens dont nous faisons notre nourriture, puisque les plantes & les chairs que nous mangeons sont cuites, & qu'ils ne nourrissent point d'insectes de cette espece. Mais encore une fois, dans le siecle dont j'extrais les Ouvrages, on n'agitoit point toutes ces questions : on alléguoit avec raison comme une grande preuve de la génération spontanée des poux, l'affreuse & cruelle maladie que l'on appelle *pédiculaire*, dont il est souvent fait mention dans nos Histoires, & à laquelle on ne peut pas penser sans frémir d'horreur & de dégoût. On cherchoit des remedes à cette terrible maladie ; & les anciens Médecins qui ont écrit en latin, en ont indiqué ; mais il est à craindre qu'ils ne soient pas sûrs. Les Negres & les Hottentots mangent leurs poux, même avec plaisir : aussi meurent-ils souvent de la maladie pédiculaire. Les chiens, les chats, & les autres animaux qui ne transpirent point, n'ont pas de poux ; mais les

bœufs & les chevaux qui suent, en ont; les oiseaux en ont beaucoup, qui sont proportionnés à leur grandeur; ceux des petits oiseaux s'appellent *mites*; les serins meurent quelquefois de la maladie pédiculaire, étant dévorés par ces animaux. Les poissons en ont aussi : jusques aux polypes mêmes en ont; & les grands insectes sont dévorés par de petits poux. La baleine a son pou, qui est une très-grosse bête en comparaison des autres poux. C'est improprement qu'on appelle *poux de bois* certaines fourmis blanches qui sont ailées, & qui par conséquent sont du genre des mouches. Il ne peut pas y avoir de poux volans.

Les *puces* forment un genre d'insectes assez étendu : elles n'ont point d'ailes, & on ne leur en reconnoît pas même au microscope : cependant leur origine embarrasse moins les Naturalistes que celle des poux; car, comme elles sautent & s'écartent en peu de temps du point d'où elles sont parties, elles peuvent porter leurs œufs loin du lieu de leur naissance. Elles sont d'une figure hideuse & terrible lorsqu'on les regarde dans le microscope. Ce sont des bêtes couvertes d'écailles avec des aiguillons pointus d'épines, hérissés de

crochets, de dents aiguës, & de suçoirs pour pomper le sang humain : elles sont ovipares, pondent volontiers leurs œufs dans les endroits chauds, tels que les fourrures des chiens & des chats, & les habillemens des hommes, & s'attachent de préférence à dévorer la peau délicate des enfans & des Dames. Leurs œufs éclosent en grand nombre dans ces jolis nids, & les petites puces se multiplient avec une merveilleuse facilité. Les puces sont difficiles à détruire tant que l'été & l'automne durent ; mais elles périssent la plupart lorsque les grands froids arrivent. Il y en a d'aquatiques, d'eau douce, & de mer. Les singes les cherchent & les mangent ; mais un animal bien plus multiplié que la puce, c'est le *puceron*. Ces bestioles composent une classe beaucoup plus étendue ; elles sont tantôt ovipares, tantôt vivipares ; les unes deviennent mouches, les autres ne le deviennent pas : presque toutes sont quasi imperceptibles. Le microscope nous a fait encore connoître un grand nombre d'animaux dont nous ne nous doutions pas : tels sont les cirons, les petites teignes, & les mites. Les premiers, tout petits qu'ils sont, nous déchirent en pénétrant entre notre peau & notre chair. Il y en a des dernieres

qui ont un diametre si petit, que six cents ne font pas la longueur d'un pouce.

La *sangsue* est un animal aquatique, ou, pour mieux dire, amphibie, du genre des vers, long comme le petit doigt, brun, rayé de blanc & de noir, vivipare comme les anguilles, & que l'on trouve dans les marais. Elle a la bouche ronde, mais armée de trois dents, & d'ailleurs disposées de maniere qu'après avoir percé la peau avec ses dents, elle suce le sang qui en sort. Lorsqu'elle mord dans l'eau, on ne le sent presque point; & les gens qui sortent des marais où elles sont en grand nombre, retirent leurs jambes toutes chargées de ces bêtes, sans s'être apperçu qu'elles les aient mordus. Hors de l'eau leurs morsures sont plus douloureuses; &, dans tous les cas, elles ne quittent prise que lorsqu'elles sont gorgées de sang. Cependant, quand elles n'ont point de sang à sucer, elles se nourrissent de ce qu'elles trouvent dans la vase. D'ailleurs elles vivent long-temps sans manger; elles ont, comme les vers de terre, la propriété de vivre quoique coupées en plusieurs morceaux, & même, à ce qu'on dit, transversalement. Lorsqu'elles sont coupées, les différens morceaux remuent

long-temps : cependant il ne leur renaît pas de nouvelles têtes & de nouvelles bouches ; & il n'y a que la partie supérieure qui vive ; l'inférieure meurt. Toutes les sangsues sont hermaphrodites. Le sel est un poison pour elles : on s'en sert pour détacher celles qui s'attachent au corps humain ; on en jette sur elles : dès qu'elles le sentent, elles se démenent, se détachent d'elles-mêmes, & meurent. Le poivre & le vinaigre font le même effet. Il est important de les faire quitter ainsi leur proie ; car si on les arrachoit de force, elles laisseroient leurs dents dans la plaie, ce qui occasionneroit des tumeurs & des abcès fort dangereux. Il y a des sangsues d'eau douce, & des sangsues de mer : on juge bien que ces dernieres ne craignent pas le sel. Themison est le premier des Médecins Grecs qui ait parlé des sangsues, & qui ait conseillé de les appliquer pour se défaire de la trop grande quantité de sang, & du mauvais sang. Il étoit Sectateur d'Hippocrate ; mais vivoit long-temps après lui. Cependant Gallien, encore postérieur à Themison, n'en parle pas : ce remede étoit très à la mode au seizieme siecle. Il y a deux cas dans lesquels on

applique les sangsues, soit pour faire fluer les hémorroïdes, soit pour guérir des migraines cruelles & invétérées; c'est auprès de l'anus qu'on les place : on les retire lorsque l'on croit qu'elles ont fait une assez grande saignée.

On connoît des *sauterelles* de plusieurs especes. Ces insectes ont une particularité unique; c'est qu'ils ruminent comme les animaux ruminans, & que pour cet effet, ils ont plusieurs estomacs, vivant d'ailleurs comme eux d'herbes & de grains. Le genre des sauterelles est partagé en deux classes principales, les grandes & les petites. Les unes & les autres ont une figure qui leur est particuliere, un corps alongé, une tête singuliere, & de grandes cuisses & jambes. Elles sont très-voraces, & ont des dents très-aiguës & tranchantes. La sauterelle est toujours d'une couleur verte; elle est légere, & saute aisément d'un lieu à un autre. Les cigales ont de grandes ressemblances avec les sauterelles, & en sont même une espece. Il vient quelquefois en Languedoc & en Provence, par nuées, des sauterelles d'Espagne, que l'on appelle dans ces pays-là *langostes*; elles se jettent sur les bleds en herbe, les coupent, & détruisent

sauterelles de *sautereau*. Il y a dans les déserts de l'Egypte & de l'Arabie de très-grandes sauterelles qui ont la chair très-blanche, & qui sont bonnes à manger. Lorsqu'on lit dans le Nouveau Testament que Saint Jean-Baptiste ne vivoit que de sauterelles, il paroît fort à plaindre; cependant il ne l'étoit pas tant: ceux qui ont voyagé dans le Levant, savent que ces sauterelles ne sont point un mauvais manger, soit qu'on les fasse rôtir, bouillir ou frire, ou qu'on les marine dans du sel & du vinaigre. On en sert sur les meilleures tables, en Egypte, en Ethiopie & en Arabie: on ne fait que leur ôter la tête, les pattes & les ailes, & les dépouiller de leur premiere peau. Aristophane nous certifie que l'on en vendoit dans les marchés d'Athenes. Celles de nos climats seroient un méchant mets; mais elles ont quelques propriétés en médecine: on les pulvérise. Dioscoride les recommande pour les rétentions d'urine: on les ordonne aussi quelquefois pour les vapeurs des Dames.

Scarabée est le nom d'un genre d'insectes assez étendu, dont le corps est défendu par une espece de cuirasse, & dont les ailes transparentes & légeres

ſont couvertes d'étuis d'une matiere un peu plus dure & plus opaque ; la plupart ont des cornes & des dents à ſcie. J'ai déjà parlé du hanneton, qui eſt une eſpece de ſcarabée. Les autres principaux de cette claſſe s'appellent en François *cerf-volant* ou *grand eſcarbot cornu*, l'*eſcarbot ſans cornes*, & le *bouzier* ou *fouille-merde*. Je vais dire un mot de chacun. Il y en a beaucoup d'autres, entre leſquels on peut remarquer le *gribouri*, qui détruit les bleds, le *ſcarabée*, qui vient du ver luiſant, &, ſi l'on veut, le *grillon*. J'ai déjà parlé de celui-ci.

Le *cerf-volant* eſt le plus grand ſcarabée de notre pays ; il y en a qui ont juſqu'à ſix doigts de longueur. Leur tête eſt armée de deux cornes piquantes, déchirantes, & très-fortes, vu la taille de l'animal ; elles ne lui ſervent point pour manger, mais pour ſe défendre contre les autres inſectes qui voudroient le dévorer ; car d'ailleurs ils n'ont qu'une très-petite bouche ou langue, qui leur ſert à prendre leur nourriture, qui eſt très-légere, puiſqu'elle ne conſiſte que dans l'humidité qui coule en été des chênes, & de quelques autres arbres ou plantes.

Les Anciens s'imaginoient que ce ſcarabée naiſſoit ſpontanément du bois de chêne pourri & vermoulu. Rien n'eſt plus faux : il y a des cerfs-volans mâles & femelles ; ils dépoſent leurs œufs au pied des vieux chênes, ou dans les trous de ceux qui ſont pourris, & ces œufs eſſuient là les transformations ordinaires à toutes les mouches.

On fait avec le cerf-volant une poudre, & on en tire une huile qui a de grandes propriétés en médecine, étant bien adminiſtrée. On s'en ſert pour l'hydropiſie & la néphrétique. La poudre produit les mêmes effets que celles des mouches cantarides, mais avec moins de violence.

Il y a un ſcarabée qui ne differe du cerf-volant qu'en ce qu'il n'a pas deux cornes, mais une ſeulement : on l'appelle le *rhinocéros*.

Le *bouzier*, ou *fouille-merde*, a mérité ce vilain nom, parce qu'il paroît fort avide des excrémens de l'homme & des quadrupedes. Les Anciens s'imaginoient qu'il naiſſoit de cette matiere ; mais on s'eſt aſſuré depuis qu'elle ne lui ſert que de nid. Il en forme des boulettes, au milieu deſquelles il dépoſe ſes

œufs ; il les transporte dans quelques trous où il les croit en sûreté, & les y laisse. C'est là que s'operent les transformations ordinaires à ces insectes & à tant d'autres ; leurs œufs produisent un ver qui s'y nourrit très-bien, s'y repose tranquillement en état de chrysalide, & en sort enfin fouille-merde. La seule odeur des roses fait mourir ces insectes ; ce qui est assez convenable, vu leurs sales inclinations. L'huile de fouille-merde est la meilleure de toutes celles des scarabées ; elle est résolutive, adoucissante & fortifiante.

L'*escarbot* sans cornes a les mêmes propriétés médicinales que les précédens. Passons à un autre insecte aussi hideux, & plus dangereux que les scarabées.

Le *scorpion* n'est pas du genre des scarabées, puisqu'il n'a point d'ailes, mais plutôt de celui des écrevisses de terre ; il est long de cinq à six pouces, jaune ou noir : on en trouve beaucoup dans les pays chauds, & presque jamais dans nos Provinces Septentrionales. Les Anciens se sont beaucoup occupés des scorpions, de la nature de ces animaux, & de leur poison. Ils n'ont pas su d'abord qu'ils étoient vivipares ; mais ils se sont

imaginé qu'ils naiſſoient naturellement au pied de la plante nommée *baſilic*, ou des cendres & débris des écreviſſes, mêlés avec de la terre. Dès le temps de Pline on étoit un peu plus éclairé ; l'on admettoit au moins deux manieres de les produire ; celle que je viens dire, & le procédé ordinaire ; mais on s'imaginoit qu'ils faiſoient toujours leurs petits au nombre de onze, ce qui eſt faux. Ces inſectes habitent les lieux humides & frais ; ils ſe cachent dans des trous de murailles & dans la terre ; ils y vivent d'inſectes ; ils ne mordent & piquent les hommes & les animaux, que lorſqu'on les touche, & qu'ils craignent qu'on ne veuille les écraſer. Leur piqûre eſt dangereuſe ; & plus le climat & la ſaiſon ſont chauds, plus elle l'eſt. Ce qui la produit eſt un aiguillon long, recourbé & pointu, placé au bout de ſa queue, avec lequel il pouſſe une goutte de liqueur blanche & virulente, dont le réſervoir eſt au bout de cette même queue. Ariſtote, Pline & Elien ont fait une infinité de contes ſur les effets de ce poiſon, & ſur ſes remedes. Il eſt certain que le meilleur eſt l'huile de ſcorpion même. Quand cette huile n'auroit pas cet avantage, elle eſt

bonne à beaucoup d'autres usages médicinaux : aussi en transporte-t-on dans nos pays, où le scorpion ne se trouve pas. Elle se compose en faisant mourir des scorpions vivans dans l'huile d'amande amere, chauffée au bain-marie. On fait de cette huile un liniment qu'on applique sur les reins pour les douleurs néphrétiques, sur la vessie pour la suppression d'urine, & sur la plaie lorsqu'on a été piqué par l'animal. On la mêle aussi dans les pilules & dans les potions. Il est très-vrai que le scorpion se pique lui-même lorsqu'il croit ne pouvoir échapper à la mort. Les scorpions se dévorent entre eux, & mangent leurs petits. Pline assure qu'il y a des scorpions volans.

Les *serpens* sont la premiere & la plus grande espece des reptiles, qui ne doivent se partager qu'en deux classes principales, les serpens & les vers. On peut subdiviser les serpens en ovipares & vivipares, en venimeux, ou nuisibles & sans venin, en écailleux, & en serpens ayant la peau unie. Ils ont de commun avec presque tous les vers, de s'agiter, de vivre assez long-temps après qu'ils ont été coupés en plusieurs morceaux, & de changer plusieurs fois de peau pendant le cours de

leur vie. Les Anciens avoient autant ou plus de fausses opinions sur les serpens, que sur tous les autres objets de l'Histoire Naturelle : nous ne rapporterons que quelques-unes des plus singulieres de ces erreurs, & nous désabuserons en peu de mots ceux de nos Lecteurs qui pourroient s'abuser à cet égard, comme on faisoit encore au seizieme siecle. Les Anciens étoient persuadés qu'il y avoit des serpens ailés, qui voloient en l'air comme les oiseaux. Pour nous, nous doutons fort de l'existence de ces animaux ; nous les connoissons cependant sous le nom de dragons volans ; nous les voyons tous les jours peints & dorés dans les tableaux & les gravures, sur-tout sur les meubles de la Chine & des Indes, & ils brillent sur nos théatres d'Opéra ; mais nous les regardons comme de pures chimeres. Quelques relations modernes disent pourtant qu'il en existe en Afrique & en Amérique ; peut-être que la force avec laquelle quelques-uns des grands serpens s'élancent, a fait croire qu'ils voloient. Les Anciens croyoient qu'il y avoit des serpens *amphisbenes*, c'est-à-dire à deux têtes, qui pouvoient être aisément séparés, de sorte qu'en les coupant en deux,

on faiſoit deux ſerpens ordinaires, dont l'un alloit d'un côté, & l'autre de l'autre: la propriété qu'ont les ſerpens, comme tous les vers, de vivre encore quelque temps après avoir été coupés, a ſans doute donné lieu à cette fable. Les ſerpens qui ont des pattes, quelque grands qu'ils ſoient, ſortent de la claſſe des reptiles, & doivent rentrer dans celle des lézards; on les appelle *dragons*. Les ſerpens marins & ceux d'eau douce ſont proprement des anguilles. Convenons cependant que les découvertes faites, depuis le ſeizieme ſiecle, en Aſie, en Afrique, & en Amérique, nous ont miſes à portée de nous aſſurer que bien des faits concernant les ſerpens étrangers, que l'on lit dans les Ouvrages d'Ariſtote, d'Elien, & de Pline, ſont vrais, quoiqu'au premier coup-d'œil on ſoit tenté de les croire fabuleux.

Jetons un léger coup-d'œil ſur trois ou quatre de ces monſtres, après quoi nous finirons l'article des ſerpens, par dire un mot des eſpeces qui rampent en Europe & ſous nos yeux. On trouve dans les déſerts de la Libye, de grands ſerpens verts, nommés *acontias*, d'un mot Grec, qui veut dire *dard* ou *javelot*, parce qu'ils s'élancent avec la rapidité d'un trait ſur

les hommes & les animaux qui les approchent. On dit qu'ils s'élevent de trente pieds de haut ; & lorſqu'ils ſont perchés ſur un arbre, ils ſautent beaucoup plus loin ſur les proies qu'ils découvrent ; leur morſure ou piqûre eſt plus dangereuſe que celle de la vipere, & procure une prompte mort. J'ai vu la peau d'un de ces animaux, qui avoit trois pieds de long. On trouve dans l'Iſle de Ceylan, que les Anciens appeloient *Taprobane*, un ſerpent de vingt pieds de long, & de la groſſeur d'un homme ; ſa peau eſt magnifiquement bigarrée. Il avale d'aſſez gros animaux en entier, & même du bétail plus gros que lui. Comme il les prend par la tête, il commence par manger cette partie, enſuite il ſuce petit à petit le reſte de l'animal, qui entre enfin tout entier dans ſon corps. Le fameux *ſerpent à ſonnettes* a été connu du moins en même temps que l'Amérique ; ſon poiſon eſt très-dangereux ; mais, par bonheur, il avertit de ſon approche, parce qu'il a à la queue deux écailles en forme de grelot, qui, lorſqu'il rampe, ſonnent comme deux petites clochettes, de ſorte qu'on l'entend venir de loin, & l'on eſt à portée de s'en garantir ; il paſſe l'hiver enſeveli dans la

terre ou dans les creux des rochers, & reste engourdi pendant plusieurs mois: on prend ce temps pour le chercher & le tuer, & prévenir les désordres qu'il pourroit causer l'été suivant. L'histoire du *basilic*, serpent qui porte une couronne sur la tête, qui tue l'homme en le regardant, & que l'homme tue s'il le regarde le premier, est certainement une fable. Il n'est peut-être pas plus vrai qu'il y a des serpens qui font mourir des oiseaux perchés sur des arbres, ou d'autres petits animaux qu'ils ne peuvent atteindre, en sifflant devant eux, & ouvrant la gueule en les regardant fixement. Ces pauvres animaux tremblent, se laissent tomber de peur, & le serpent les dévore. Il y a en Afrique de très-grands serpens qui ne sont point venimeux, mais doux, familiers, &, pour ainsi dire, domestiques; les Negres les attirent dans leurs cases: ces animaux ne leur font aucun mal; mais dévorent tous les insectes qui les incommodent. Les Negres font même des plus beaux de ces serpens, leurs Fétiches, c'est-à-dire, qu'ils les honorent comme les protecteurs de leurs maisons & de leur Village. Pline fait mention de nations entieres qui ne vivoient que de serpens, de saute-

chées ; elles se réunissent quelquefois en paquets dans les creux des rochers ; elles maigrissent alors, quittent ces retraites, se promenent, & engraissent au printemps. On trouve beaucoup de viperes dans le Dauphiné & dans le Poitou : on les prend avec des pinces, & on les jette toutes vivantes dans des tonneaux à moitié pleins de son ; ce qui suffit pour les empêcher de mourir. On les transporte ainsi à Paris & ailleurs. Il est nécessaire de les conserver vivantes, pour en faire des bouillons, ou les faire manger rôties aux personnes dont les humeurs sont altérées, & le sang appauvri. On compose encore bien d'autres remedes avec la chair de vipere ; c'est un des principaux ingrédiens de la thériaque.

Il ne me reste plus à parler que des *vers*, derniere classe des reptiles, mais infiniment nombreuse. La découverte du microscope nous a encore mis à portée de nous instruire sur cet objet, à la connoissance duquel les Naturalistes s'étoient déjà fort exercés. Nos Modernes, qui veulent tout classer méthodiquement, ont partagé ces vers en beaucoup d'especes différentes : nous nous contenterons de jeter un coup-d'œil rapide sur quelques-unes des

plus ſingulieres dans les deux claſſes principales ; ſavoir, les vers qui reſtent vers toute leur vie, & ceux qui deviennent mouches. Il y en a de l'une & de l'autre eſpece dans les eaux : ceux qui ſe transforment en mouches paſſent de l'élément de l'eau dans celui de l'air ; d'autres ſont amphibies, & nagent & rampent alternativement. Tout le monde ſait qu'il naît des vers dans les corps putréfiés ; les Anciens croyoient qu'ils y naiſſoient naturellement & d'eux-mêmes ; les obſervations modernes ont détruit cette erreur. Il vient auſſi des vers dans les corps vivans ; il y en a de différentes eſpeces dans celui de l'homme. Les principales ſont les *vers lombril*, qui ſe trouvent quelquefois par paquets ou dans des poches, dans les inteſtins des enfans ; il y a des ſymptomes qui les indiquent, mais l'on n'eſt bien aſſuré de leur exiſtence que lorſqu'il en ſort quelques-uns ; alors on les attaque par les amers, qui les font évacuer par les ſelles ou par le vomiſſement. Au reſte, toutes les différentes parties du corps humain y ſont ſujettes. Il y en a juſque dans le cerveau ; mais cela eſt très-rare, & leur exiſtence cauſe

des manies furieuſes dans les oreilles, dans le nez, au fond des avéoles des dents, dans les reins, dans la veſſie : ſuivant certain ſyſtême, il s'en trouve dans les boutons de la petite vérole, dans les bubons de la peſte, &c. Ces derniers, à ce que penſent quelques Auteurs, ſont du genre de ceux qui ſe changent en mouches, & portent la contagion au dehors. Certains petits vers ronds, courts & menus, ſe placent dans le plus gros de nos inteſtins, qu'on appelle le *rectum*. Ils font beaucoup ſouffrir ; on les nomme *aſcarides :* les chevaux y ſont fort ſujets. La peau de ceux dont le ſang eſt en mauvais état nourrit, dit-on, quelquefois de petits vers entre cuir & chair ; mais le plus fâcheux des vers qui réſident dans le corps humain, eſt le *tenia* ou *ver ſolitaire*, qui eſt long, plat, blanc & velu, s'étend dans le canal inteſtinal ſe prolonge juſqu'à l'anus, & ſe fait ſentir dans l'eſtomac, où il cauſe de grandes douleurs ; il eſt difficile à déloger, d'autant plus que, comme tous les vers, il vit juſqu'à ce qu'on ait extirpé ſa tête, qui eſt plate ainſi que ſon corps : on n'en peut venir à bout qu'en donnant à l'eſtomac des ſe-

touſſes très-violentes : mais ce n'eſt pas ici le lieu de parler de ce ver, qui étoit fort mal connu au ſeizieme ſiecle.

Entre tous les autres vers, le plus intéreſſant eſt certainement le *ver à ſoie* : les Anciens n'en avoient qu'une idée aſſez imparfaite, & ils ne croyoient pas qu'il pût aiſément être élevé dans leurs climats ; la ſoie leur venoit du pays qu'ils appeloient des *Seres*, c'eſt-à-dire de la Chine & de la Tartarie. Ce n'eſt que fort tard qu'elle a paſſé de la Perſe en Grece, & de là en Sicile ; enfin les Princes Normands & les premiers Généraux des Croiſades en ont porté la culture en Italie, d'où elle s'eſt répandue dans nos Provinces Méridionales vers la fin du quinzieme ſiecle. Ce fut alors qu'on reconnut qu'il étoit poſſible de faire croître des mûriers blancs, & d'élever des vers à ſoie en France. Cette culture fut abandonnée pendant le temps des guerres civiles, fut repriſe ſous Henri IV, & a été fort encouragée pendant le regne de Louis XIV. Aujourd'hui elle eſt devenue preſque générale. Quoiquelle fût déjà très-connue au ſeizieme ſiecle, on n'écrivit rien alors ſur cette matiere ; mais il y a eu depuis tant de Livres qui en ont parlé, & qui ſont entrés dans les plus grands dé-

tails ſur les transformations & le régime des vers à ſoie, que je me crois diſpenſé de m'étendre davantage ſur ce ſujet.

Le ver qui ronge la vigne s'appelle communément *ver coquin*; c'eſt une vraie chenille; il devient papillon. Celui des noiſettes eſt dans le même cas. Ce ver a un aiguillon qu'il inſinue dans la noiſette tandis que l'enveloppe en eſt encore tendre; il y dépoſe ſon œuf, qui produit le ver qu'on trouve avec étonnement au milieu de la noiſette, couverte d'un bois dur. Les vers des olives ſont dans le même cas.

On ne connoiſſoit guere au ſeizieme ſiecle les vers rongeurs des digues & des vaiſſeaux, qu'on appelle *tarieres* ou *tares*; ce ſont de vraies teignes ou vers à tuyaux ou enveloppes: on juge bien qu'ils ſont amphibies. Ce n'eſt que de nos jours qu'on a étudié leur nature, & qu'on a cherché à prévenir leur ravage.

Les *vers du vinaigre* ne ſe connoiſſent bien que depuis la découverte du microſcope : ce ſont de petits ſerpens d'une grande vivacité, & fort beaux; ils ſe transforment en mouches comme tous les vers aquatiques.

Enfin, *le ver de terre* eſt infiniment curieux

curieux dans son espece, & réunit bien des avantages : la mouche qu'il produit & qui en sort, pond jusqu'à deux cents œufs, & les enfouit dans la terre, d'où ils ne ressortent en état de ver que lorsqu'on la remue; ce qui n'est pas la proie des oiseaux devient mouches hermaphrodites. La médecine fait un grand usage de ces vers; la poudre en est apéritive, sudorifique, & diurétique. On la recommande contre la paralysie & le rachitis, & même contre la jaunisse & la fievre tierce; le ver de terre écrasé & mis en cataplasme, est sur-tout un remede souverain pour faire aboutir le panaris.

Voici tout ce que j'ai à dire sur les insectes, d'après les Naturalistes qui ont été traduits. Je vais m'occuper des oiseaux, & je m'étendrois assurément sur une partie de l'Histoire Naturelle aussi intéressante, si les Auteurs, d'après lesquels je vais parler, étoient plus nombreux; mais nous en avons très-peu, puisque de tous les Anciens qui ont écrit sur les oiseaux, nous n'en avons eu aucun de traduit que Pline avant 1600, & que nous n'avons eu au seizieme siecle que le seul Belon qui ait fait un Livre exprès sur les oiseaux. Je ne peux tirer ce que je pourrois dire sur Des Oiseaux.

cette matiere, que de quelques vieux Livres généraux sur la Physique & l'Histoire Naturelle, qui sont très-peu instructifs : d'ailleurs, dans le siecle où nous vivons, nous n'avons assurément pas besoin d'aller chercher la connoissance des oiseaux dans des Livres imprimés il y a plus de deux cents ans. Nous en possédons de modernes qui ne nous laissent rien à désirer à cet égard, & qui se font lire avec le plaisir que doivent inspirer des Ouvrages également intéressans quant au fond, & agréable pour le style. Je n'hésite pas à mettre à la tête de ceux-là l'Histoire des oiseaux, par l'illustre M. de Buffon : ainsi je vais me contenter de tirer, tant de Pline que de Belon, quelques traits remarquables sur les différentes especes d'oiseaux dont ils ont parlé ; ce seront la plupart du temps des erreurs & des fables, mais j'en avertirai à mesure, & je n'en rapporterai que les plus singulieres. J'aurai soin d'avertir quand elles auront été reconnues fausses, & réfutées par les gens les plus éclairés & les plus instruits. Je dois cependant dire à la louange de Belon, que ce n'étoit point un homme méprisable ; il étoit Médecin de la Faculté de Paris, mais né au Mans. Il voyagea beaucoup dans la Grece, dans

la Terre Sainte, en Arabie, & en Egypte; il fit imprimer la relation de ses voyages, & les observations qu'il avoit faites pendant ses courses. Il traduisit du Grec l'Histoire des plantes par Dioscoride, & composa deux volumes, l'un sur les poissons, & l'autre sur les oiseaux. Le Roi Henri II lui avoit donné le titre de son Médecin, & lui faisoit une pension. Il fut assassiné en 1564, à l'entrée du bois de Boulogne, près Paris. Dans le siecle où il vivoit, on savoit si peu ce que c'étoit que méthode, que celle qu'il a voulu mettre dans son Livre est plus capable d'embrouiller la matiere que de l'éclaircir. Pline en a mis encore moins : ainsi je vais tirer, pour ainsi dire, au hasard, des Ouvrages de Pline & des siens, ce que je croirai digne d'être présenté à mes Lecteurs.

Belon étoit encore dans la fausse opinion qu'il y a des générations spontanées, c'est-à-dire, nombre d'animaux & d'oiseaux qui n'ont ni pere ni mere, ne pondent eux-mêmes aucuns œufs, mais sont produits par la pourriture de certains corps. Il croyoit aussi qu'il y avoit des oiseaux femelles, dont les œufs se fécondoient par la seule action du vent, sans qu'elles eussent besoin d'avoir recours

aux mâles de leur espece. On étoit si mal instruit en Physique, de son temps, qu'il ne faut pas s'étonner si ces observations ne sont pas toujours justes ; il manquoit de bien des moyens que nous avons pour assurer les nôtres. D'ailleurs on trouve répandu dans ses Livres, de bonnes remarques médicinales : par exemple, que la maniere la plus saine de manger les œufs de poule, c'est celle que les François appellent *à la coque ;* que les œufs frais ainsi mangés sont très-utiles pour conserver la vie des vieillards. Il cite pour exemple le Pape Paul III, qui prolongea sa vie jusqu'à une extrême vieillesse, par l'habitude qu'il prit d'avaler tous les matins deux œufs frais. Il soutient qu'il n'est pas vrai, comme on le croit communément, que les œufs de poules soient échauffans ; il soutient le contraire, mais qu'ils sont confortatifs & nourrissans ; il convient qu'à la vérité, quand ils sont durs, ils sont pesans & indigestes ; mais que la meilleure maniere de les manger est de les faire cuire à moitié. Il remarque au reste, que de son temps les François ouvroient les œufs à la coque par le petit bout, &, qu'après avoir avalé le jaune & le blanc, ils conservoient le reste

de la coque entier; que les Allemands, au contraire, par une ſorte de ſuperſtition, les ouvroient par le côté, &, après les avoir mangés, briſoient la coque. Belon compare l'anatomie du corps des oiſeaux avec celle de l'homme; il les a fait graver vis-à-vis l'un de l'autre: on y rencontre bien plus de reſſemblance qu'on ne s'y attendroit: il trouve de la reſſemblance entre les oiſeaux de paſſage aux Bohémiens, qui couroient la France de ſon temps, mais qui conſervoient le langage de leur pays, & l'eſpoir de retour dans leur patrie; il croyoit, d'après Pline & Ariſtote, que lorſque les oiſeaux avoient beaucoup d'œufs ou de petits, ils tuoient ou caſſoient le dernier, ſentant bien qu'ils n'en pouvoient pas nourrir un ſi grand nombre: il eſt perſuadé, d'après les mêmes autorités, que l'autruche digere le fer; & qu'il y a des oiſeaux qui digerent des cailloux fort durs, ce qui n'eſt pas vrai; ils les avalent, mais ne les digerent pas, quelle que ſoit la chaleur de leur goſier: enfin le Docteur Belon, avant que de paſſer à la deſcription des oiſeaux, dit que Pline & Ariſtote font mention d'un grand nombre que nous ne connoiſſons pas. Il com-

mence sa description détaillée des oiseaux, par ceux de proie, &, avant tout, par le *vautour*. Il remarque que cet animal vient d'Egypte, mais qu'il n'y est que passager. Il s'appelle *vautour*, parce que son vol est lourd & tardif; il a la tête, le col & l'estomac garnis d'un simple duvet au lieu de plumes; mais ce duvet est recherché, parce qu'il est doux, fin, & très-chaud. Le grand vautour d'Aristote, ayant les ailes étendues, a jusqu'à six pieds d'envergure, c'est-à-dire, du bout d'une aile à l'autre : on l'appelle vulgairement *griffon*; il est très-vorace, tombe sur les bestiaux, bœufs & moutons, & aime sur-tout la charogne & les cadavres humains. Pline prétend qu'il les guette même avant qu'ils soient expirés. Il y en a de deux especes, des petits & des grands; les premiers sont les plus communs, & même les seuls dans notre pays. Il y a une espece de vautour que l'on appelle *Jean le blanc*, qui fait de grands ravages dans les basse-cours. C'est un oiseau plein de bravoure : on fait des manchons avec sa peau & ses plumes.

Il passe aux *aigles*, & en distingue, avec Aristote & Pline, six especes, dont

la premiere eſt l'*aigle royal* ou doré. C'eſt à celui-là qu'il faut attribuer toutes les louanges que l'on donne à toute la claſſe des aigles, dans leſquels on reconnoît non ſeulement de la force & de l'audace, mais même de la nobleſſe, de la générosité, & de la magnanimité. Les aigles font toujours leurs nids dans le creux de quelques rochers ſur les hautes montagnes, d'où ils peuvent s'élancer dans la plaine, & fondre ſur le gibier, qu'ils enlevent & portent à leurs petits; ils tapiſſent ces nids avec les peaux des animaux qu'ils ont mangés, & qui ſont le plus propres à tenir les petits aiglons chauds, tels que les lievres & les lapins. Belon prétend que les vieux aigles meurent toujours de faim, parce que leur bec ſe rabat, & devient plus crochu à meſure qu'ils avancent en âge, de ſorte qu'à la longue ils ne peuvent plus manger. La ſeconde eſpece d'aigles eſt l'*aigle noir*. La troiſieme, l'*aigle de mer*, ou *orfrai*, en Latin *oſſifraga*. Cet oiſeau de proie, qui eſt très-fort, briſe les os des oiſeaux aquatiques & des gros poiſſons qu'il attaque. Les autres s'appellent en François le *gerfaut*, la *buſe* ou le *buſard*, &, ſelon Belon, le *goiran* ou la *bonderée*, aigle qui en veut

particuliérement aux serpens. On prétend que les aigles ne boivent jamais, que le sang des animaux qu'ils mangent leur suffit.

Ce n'est que depuis le second Consulat de Marius, par conséquent assez tard, que les Romains ont commencé à prendre des aigles pour leurs enseignes. La buse, que nous avons comptée, d'après Belon, parmi les especes d'aigles, passe pour le plus bête de tous les oiseaux de proie; il attend, pour ainsi dire, que le gibier lui tombe sous la patte : aussi en manque-t-il souvent, & est-il réduit à manger des rats. C'est delà qu'il est passé en proverbe d'appeler un homme sans intelligence, une *buse*.

Après les aigles, Belon parle de divers autres oiseaux de proie, dont les principaux sont les *faucons*. Il y en a un grand nombre d'especes, qui sont susceptibles d'être élevés pour une sorte de chasse autrefois fort à la mode, mais aujourd'hui très négligée. On avoit érigé en art les loix de cette espece de chasse, & la façon d'élever & d'instruire les oiseaux qui y servoient. Nous avions, dès le seizieme siecle, plusieurs Livres écrits exprès sur cette matiere. Belon ne l'a considérée qu'en

Naturaliste, aussi bien qu'Aristote & Pline, en ne parlant des faucons que sous ce point de vue. Le *sacre* est le premier d'entre eux; c'est un grand & bel animal, mais il est difficile à apprivoiser. Suivant Belon, le *sacre* d'Egypte est le même oiseau que l'*ibis*, qui étoit si respecté chez les Egyptiens, qu'on lui rendoit dans ce pays-là les honneurs divins. C'est à cause de cela que les Latins l'ont appelé *faucon sacré*, d'où nous avons fait le mot de *sacre*.

L'*autour* de la grande espece est un très-beau faucon: on n'en voit qu'en Asie. Nous connoissons des demi-autours & des *tiercelets* d'*autours*, ou autours de la petite espece. Il y a de même des demi-faucons & des tiercelets de faucons. Belon prétend que le faucon est ainsi nommé, parce que son bec & ses ongles sont tranchans comme des faulx. Les autres especes de faucons sont le *lanier*, le *hobereau*, & l'*émérillon*, qui est la plus petite espece de faucons.

Les oiseaux de proie les plus communs en France sont l'*épervier*; le mâle s'appelle *émouchet*, & la femelle *épervier*. Il en veut particuliérement aux petits oiseaux, sur lesquels il fond du haut des

airs avec beaucoup d'adresse & de rapidité. La Noblesse Françoise chassoit autrefois beaucoup à l'épervier. Les Egyptiens avoient un grand respect pour cet oiseau. Il y a un petit oiseau de proie nommé la *cresserele*, qui ne vit que de reptiles & d'insectes, & qui, par-là, est par conséquent cher aux pigeons, auxquels il ne fait point de mal, mais nettoie le colombier des bêtes qui peuvent les incommoder. On prétend même qu'il va jusqu'à les défendre contre les éperviers.

La *pigrieche* est encore un petit oiseau de proie, que dans quelques pays on appelle *fauconnet* ou *petit faucon*. Il y en a de blanches & de grises ; & quoiqu'elle ne soit pas plus grosse que la pie, elle ne laisse pas que de déchirer & de manger les rats & les mulots. Elle crie d'un ton fort haut & fort aigre ; elle a d'ailleurs la physionomie méchante : c'est ce qui fait qu'on lui compare les femmes acariâtres.

Le *milan* est un grand oiseau de proie. Il y en a de deux especes, le *milan royal*, & le *milan noir*. La race des milans, & celle des sacres sont ennemies mortelles ; ils n'ont pas les mêmes inclinations ; le

ſacre s'attache à détruire le gibier, & le milan la volaille. C'eſt le milan que nos Ancêtres appeloient autrefois *eſcoufle*. Il eſt ſouvent queſtion de cet oiſeau de proie dans nos vieux Romanciers. Ariſtote & Pline avoient pris garde que le milan ne touchoit point aux viandes des ſacrifices, & cela leur paroiſſoit admirable; mais, après tout, c'eſt qu'ils n'aiment pas la viande rôtie, & encore moins la chair des groſſes bêtes que l'on ſacrifioit ordinairement. Les milans craignent le froid, & ſe cachent tout l'hiver. Pline prétend qu'ils ſont ſujets à la goutte.

Belon met le *coucou* au nombre des oiſeaux de proie : cependant il ne reſſemble qu'à l'épervier, encore n'eſt-ce que par la couleur. Il n'a point le bec crochu, néanmoins il eſt vorace; il mange des inſectes, des œufs d'oiſeaux, & les petits mêmes, quand il peut les attraper. On ſait que le coucou femelle eſt dans l'habitude de placer ſon œuf dans le nid de quelque autre oiſeau, car il n'en pond jamais qu'un. Le véritable propriétaire du nid le couve quelquefois ſans le connoître; & il eſt bien puni de ſa négligence, car le jeune coucou mange les petits qui ſont nés dans le même nid que

lui. Le coucou eſt peut-être un oiſeau de paſſage, du moins ne le voit-on que pendant les mois d'été, & on ne ſait pas ce qu'il devient pendant le reſte de l'année. Le nom de coucou vient de ſon chant, qui eſt fort monotone, & ſemble toujours répéter le même ſon, *cou cou.* Les Anciens trouvoient cet oiſeau bon à manger étant jeune. Il me ſemble que c'eſt un mets tout-à-fait paſſé de mode.

Après avoir parlé des oiſeaux de proie, Belon parle des oiſeaux de nuit. Le plus grand de tous s'appelle le *duc;* il a la tête, ou, pour mieux dire, le viſage plat, avec de gros yeux qui brillent pendant la nuit, & qui ne lui ſervent de rien pendant le jour. C'eſt un véritable oiſeau de proie, car il a d'ailleurs le bec terrible & crochu, & les griffes du vautour. Il ſe retire le jour dans les rochers & dans les bois, quelquefois dans les maſures abſolument abandonnées; mais il va la nuit ſe percher ſur les toits des fermes, & fond, ſans faire aucun bruit, ſur les bêtes de baſſe-cour pendant qu'elles dorment; il ſe jette également dans les champs ſur les corneilles, & en prend toujours quelques-unes. Il y a des ducs de moyenne

grandeur; & il n'eſt pas ſans exemple qu'on ait dreſſé ceux-là comme les faucons, & qu'on ſe ſoit donné avec eux le plaiſir d'une chaſſe au vol la nuit.

Le *hibou* n'eſt que la petite eſpece du duc. Les Anciens le donnoient pour ſymbole ou attribut à Minerve. On diſtingue le *hibou cornu*, de ceux qui ne le ſont pas; mais ces deux cornes ne ſont que deux houppes qui ſont placées ſur ſa tête au deſſus de ſes oreilles. Il eſt fort chargé de plumes, qui, dans les jeunes hiboux, ne ſont que du duvet. Il chaſſe comme le duc, & a un cri qui reſſemble aſſez à celui des chats.

Le *chat-huant*, eſpece de hibou qui n'a pas la tête ſi plate, s'établit communément dans les voûtes d'égliſe & dans les clochers. Il cherche à attraper les rats & les ſouris, & en prend beaucoup. A leur défaut, il mange tous les inſectes qu'il rencontre, même les petits oiſeaux.

La *chouette* eſt encore une eſpece de hibou; la plus petite s'appelle *hulotte*; elle mange beaucoup de lapreaux & de levrauts, qu'elle prend pendant leur ſommeil. A leur défaut, elle ſe nourrit de lézards, de grenouilles, & de toutes ſortes

d'insectes. En Amérique on éleve de petites chouettes apprivoisées, pour purger les maisons de rats, de souris & d'insectes, comme on éleve les chats en Europe. Tout le monde sait quel est le préjugé qui attache un pronostic de malheurs cruels & prochains au cri des chouettes. C'est à cause de cela que l'on appelle le hibou blanc *effraye*; d'autres donnent ce nom à un autre oiseau de nuit, qui est fort singulier pour sa figure, & sur lequel on a fait beaucoup de contes; on l'appelle le *crapaud volant*, ou le *tette-chevre*. Il a la tête & la bouche énormes à proportion de son corps; c'est ce qui lui fait donner le nom de crapaud volant. On prétend qu'il fond la nuit sur les chevres, se glisse sous leur ventre, & les tette : de là vient son autre nom. On dit qu'il couve ses petits avec ses yeux, & ne se couche point dessus comme les autres oiseaux.

Enfin, la *chauve-souris* est du nombre des oiseaux de nuit. Pline & Aristote en parlent, mais ne l'ont pas parfaitement connue. Cet animal a toutes sortes de singularités dans sa construction : aussi y a-t-il des Naturalistes qui le range parmi les quadrupedes, & d'autres parmi les

oiseaux. Il n'a point de plumes, mais du poil, & quelquefois de longues oreilles, & jusques à quatre, presque point de nez, de très-petits yeux, une bouche énorme garnie de dents; deux petites pattes de derriere, & devant des ailes, ou plutôt des pattes ailées, & jointes par une membrane qui s'étend & peut les soutenir en l'air. Les chauve-souris ont des ongles avec lesquels elles s'accrochent. Les femelles sont vivipares, & ont des mamelles pour allaiter leurs petits; elles n'en ont jamais que deux à la fois. Elles se cachent, restent endormies dans quelque trou pendant tout l'hiver, & ne sortent que durant l'été à la chute du jour. Elles mangent des insectes, mais elles aiment sur-tout la graisse; c'est ce qui fait qu'elles voltigent autour des chandelles, & non, comme on a prétendu, parce que la lumiere les attiroit. Il y a en Afrique & en Amérique des chauve-souris fort extraordinaires, qui n'étoient pas encore connues au seizieme siecle.

Le troisieme Livre de Belon est consacré aux oiseaux aquatiques, qui ont les doigts des pieds joints par des membranes, & par conséquent propres à nager. Le premier dont il parle, est le *cygne*; Pline a

cru que cet oiseau, si renommé par sa beauté & sa blancheur, étoit oiseau de passage : cependant nous ne voyons pas que ceux de nos climats nous abandonnent pendant aucun temps de l'année ; d'ailleurs ils sont bien lourds pour se transporter au loin : du moins Pline a-t-il révoqué en doute la fable, que le cygne chante mélodieusement quand il est prêt à mourir, ainsi que le croyoit Aristote. Nous n'entendons jamais faire aux cygnes que des cris disgracieux & désagréables. Ils vivent d'insectes qu'ils trouvent dans le sable & la vase des rivieres, lorsqu'ils ne rencontrent pas d'autre pâture : les cygnes domestiques se nourrissent volontiers du grain & même du pain qu'on leur jette. On croit que cet oiseau vit très-long-temps, & l'on prétend qu'il y a des exemples de cygnes qui ont vécu plusieurs siecles. La chair en est dure & de mauvais goût : on mange quelquefois les petits ; leur duvet est fort recherché, & leurs plumes sont les meilleures pour écrire.

Le *pélican* est de la grosseur du cygne, mais il est moins blanc. Ce qu'il a de particulier, c'est un sac ou une poche, qui est placé sous sa gorge, & qui lui sert

comme

comme de réservoir de nourriture ; il avale des poissons entiers, & les y dépose ; ensuite il les retire de cette espece de magasin, pour les faire passer dans son véritable estomac, & les y digere tout à son aise. Pline appelle le pélican *onocrotale*, qui veut dire *âne qui brait*, parce qu'il a l'air lourd & pesant ; cependant il vole ou saute sur des arbres, s'y perche, & fond de là sur le poisson. Ce qu'on a dit de cet oiseau, qu'il s'ouvroit le ventre pour nourrir ses petits, est une vraie fable. Les Egyptiens l'ont cru, parce qu'ils le voyoient dégorger dans le bec de ses petits, les poissons dont il avoit rempli sa poche. Il y a une espece de pélican qu'on nomme *palé*, qui, au défaut de poisson, se remplit de coquilles qu'il avale tout entieres, & quand il est à terre, il les rejette, les ouvre, & se nourrit du poisson qui est dedans. Il y a des pélicans étrangers à l'Europe, fort différens des nôtres, qui ont des becs d'une grandeur énorme. Pline & Belon en avoient entendu parler.

Les *oies* sont des oiseaux aquatiques, qui se distinguent en sauvages, domestiques ou privées ; elles volent ordinairement en troupe, sont moins blanches & moins grosses que les cygnes, & ont le cou

moins long ; il y en a de brunes & de cendrées : quand elles sont vieilles, elles ont le bec d'un rouge moins vif que celui des cygnes ; les oisillons ont le bec & les pattes jaunes. Les mâles des oies s'appellent en François *jars*. Cet oiseau passe pour fort bête, & se laisse mener, comme le dindon, par-tout où on veut le conduire ; mais il faut que les oies privées trouvent de l'eau chaque jour, au lieu que les dindons ne causent pas cet embarras. Les oies paissent l'herbe, & recherchent la fraîche, & celle qui borde les rivieres & les ruisseaux. Tout le monde sait qu'elles sont très-bonnes à manger, sur-tout lorsqu'elles sont engraissées ; aussi, avant que les dindons fussent communs en France, y élevoit-on une grande quantité d'oies : à présent leur nourriture est négligée dans la plupart de nos Provinces. Il s'en trouve néanmoins beaucoup encore dans la Gascogne, le Béarn, &c. où l'on fait un commerce de leur graisse, & sur-tout de leurs cuisses : c'est avec cette graisse, que se fait la garbure, ou soupe aux choux verts, qui est le meilleur ragoût de la cuisine Gasconne ; il étoit déja connu du temps de Belon. On engraisse les oies avec de l'orge. Il y a des personnes qui mangent

les œufs de cet oiseau. Le sang, la graisse, & même la fiente d'oie, sont de quelque usage dans la Médecine. Les grandes plumes d'oie nous sont utiles pour l'écriture, & l'on fait avec les petites, des oreillers, & des matelas que nous appelons lits de plumes. Les Anciens ne connoissoient pas ces meubles de commodité. L'oie sauvage a communément les plumes plus belles que la domestique; sa chair est d'un meilleur goût; mais l'oie qui vit sur les bords de la mer & s'y baigne, est moins bonne à manger. Cependant Belon fait mention d'une oie maritime, qu'il appelle *nonette* : on en trouve quelques-unes dans notre Province de Bretagne, & les habitans l'y nomment *bernacle*; la chair en est estimée. On permet d'en manger en Carême, quoiqu'on défende les oies & les canards, parce qu'on lui croit le sang plus froid, & qu'elle est plus souvent dans l'eau qu'à terre.

Belon ne s'étend pas sur les *canards*, quoiqu'il y ait beaucoup à dire sur cet oiseau : on le distingue aussi en domestique & en sauvage. Le premier est d'une grande ressource dans les campagnes, parce qu'il est fort aisé à nourrir. Tout le

monde le connoît sous le nom de *barboteux*, & sa chair est moins estimée que celle du canard sauvage : on mange ses œufs comme ceux des poules. Le canard sauvage est un oiseau de passage, qui vient du Septentrion. Ces oiseaux volent en troupes, se répandent sur les bords des rivieres, des lacs, des étangs, & même le long des rivages de la mer; ils viennent pondre dans nos climats; les petits grandissent, & s'envolent ensuite; mais il en reste toujours quelques-uns. Ce sont de ces canards sauvages dont il y a beaucoup d'especes, entre autres, la *sarcelle*, qui est rousse, & dont la chair est fort recherchée; le *caniard* ou *grisard*, qui est gris, & dont la chair est mauvaise, se trouve sur les bords de l'Océan; le canard à duvet, ou l'*éder*, qui vient d'Islande, & dont les plumes, ou plutôt le duvet, nous fournit ce que nous nommons *édredon*; la *canne d'Egypte*, de *Barbarie*, ou de *Guinée*, qui commençoit à être connue en France du temps de Belon; la *canne d'Inde*, que nous avons aussi naturalisée dans nos climats depuis environ un siecle, ainsi que plusieurs autres especes de canards de la Chine & de l'Amérique, que l'on ne

connoissoit point encore au seizieme siecle. Le *morillon* & la *mouette* sont aussi des especes de canards. Les Anciens croyoient que le sang de canard étoit de la plus grande efficacité contre les poisons : on prétend que Mithridate en mêloit dans tous ses alimens, & que c'est ce qui le préservoit contre toutes sortes de poisons. Le foie & la graisse du canard ont des qualités médicinales ; sa chair passe en général pour être indigeste ; celle du *caneton* l'est moins.

Le *cormoran* est, si l'on peut parler ainsi, un oiseau de proie aquatique. Il est de la grosseur d'une oie ; sa poitrine & son ventre sont cendrés, & son dos est noir. Son nom indique qu'on le regarde comme un corbeau de mer. Belon dit que l'on chasse cet oiseau sur les lagunes de Venise. A la Chine au contraire on ne chasse point les cormorans, mais on les fait chasser pour le profit de leurs possesseurs, & on les dresse de la même façon que nous dressons les faucons pour la chasse au vol.

Il y a des *plongeons* de plusieurs especes, de mer, & d'eau douce. Ces oiseaux marchent difficilement sur la terre, & ne volent presque point. Leur chair n'est

pas bonne, & on ne les mange que dans les cas de néceſſité.

La *poule d'eau* reſſemble beaucoup à celle de terre; il y en a de la grande & de la petite eſpece; la premiere eſt un oiſeau de paſſage; la ſeconde eſt meilleure à manger: on trouve celle-ci communément ſur les bords de nos petites rivieres. En général la poule de mer eſt une mauvaiſe nourriture.

Le quatrieme Livre de Belon traite des oiſeaux aquatiques, qui ont les pieds fendus. Il commence par les *grues*: c'eſt un oiſeau de paſſage, qui quitte, à l'entrée de l'hiver, les pays du Nord, & le vient paſſer chez nous, où les froids ſont moins vifs. On diſtingue le mâle de la femelle, parce que le premier a la tête rouge; d'ailleurs toutes les grues ont les jambes & le col très-longs, le bec vert & aſſez grand; elles ne font par an jamais que deux petits, un mâle & une femelle: ſi on les laiſſe partir dans la ſaiſon où l'inſtinct les porte à changer de climat, elles s'envolent; mais ſi on les retient, elles s'accoutument à paſſer leur vie dans nos campagnes. Il eſt certain que les grues, ainſi que les cicognes dont nous allons parler, ſe raſſemblent par troupes, &

s'envolent pour retourner dans le pays d'où elles sont venues. Ces troupes se forment en triangle, & en partant jettent des cris aigus. Lorsque les grues se reposent à terre, elles se tiennent tantôt sur un pied, & tantôt sur l'autre, sont fort vigilantes & difficiles à surprendre. Le reste de ce qu'Aristote, Pline, & les autres Anciens, ont écrit sur le compte de ces oiseaux, est fabuleux, sur-tout leur fameux combat contre les Pygmées. Elles sont aisées à apprivoiser; & Pline prétend que lorsqu'elles le sont, elles sautent & dansent pour amuser leur Maître: à l'intention près, il est vrai qu'elles prennent des attitudes très-ridicules; & du temps de ces Auteurs, on regardoit les grues comme un fort bon manger: nous ne pensons pas de même aujourd'hui; mais on sait que du moins, si l'on veut manger la chair de la grue, il faut la laisser long-temps se mortifier après avoir tué l'animal.

Le *héron* est un animal aquatique, du même genre que la grue & la cigogne; il est également monté haut; il a les cuisses seches, les pieds verdâtres, & les plumes tantôt d'un vert sombre, tantôt cendrées ou blanches, & quelquefois noires. Il n'a

pas le cou si long que la grue, & il vit de même d'insectes, de petits serpens, & de grenouilles. Il fait son nid au haut des arbres, pond des œufs verdâtres, qu'il couve pendant environ trois semaines. Les héroneaux sont bons à manger : on en trouve en Basse-Bretagne ; il y en a aussi en Angleterre, & dans quelques autres pays. On prétend qu'ils vivent plus d'un siecle. Il y a une espece de héron que l'on estime beaucoup, à cause d'une aigrette de plumes noires qu'il a sur la tête, & que l'on vend fort cher dans le Levant ; les Sultanes s'en font des parures ; il y a de nos Dames Françoises qui en font le même usage. Une autre espece de héron, qui vit sur les bords de la mer, s'appelle *crabier*, parce qu'il pêche des crabes, en écrase la coquille avec son bec, & s'en nourrit. Depuis le seizieme siecle, nous en connoissons de plusieurs especes, d'Afrique & d'Amérique, dont quelques-unes sont remarquables.

Le *butor* est un gros vilain héron, maussade & mal-adroit, qui a donné son nom à une espece de gens que l'on regarde comme ineptes, lourdauts, & paresseux. On prétend que son mugissement ressemble à celui du taureau.

Le *flamand*, autrement dit *flambant*, étoit appelé par les Grecs & par les Latins *phenicoptere*, parce que ses plumes sont couleur de rose; au reste il a les jambes & le cou comme le héron. Depuis le seizieme siecle, on en a trouvé dans l'Amérique, du plus beau couleur de feu: on fait de ses plumes des manchons, & des garnitures de robes de Dames. Il s'apprivoise aisément, mais ne peut boire que de l'eau salée. Les Romains faisoient cas du phenicoptere, & le servoient sur leurs tables, mais en très-petites parties; car ils n'en mangoient & n'en estimoient que la langue; de sorte qu'il falloit tuer beaucoup de ces oiseaux, pour en faire un plat d'une grandeur raisonnable.

La *cigogne* est plus grande que le héron; il y en a de blanches & de noires, d'ailleurs elle ressemble assez à la grue. C'est un oiseau de passage, qui se rend pendant l'hiver dans les pays chauds, & qui arrive vers le mois de Mars dans nos climats. Elle fait son nid au haut des grands arbres, au faîte des châteaux, & même sur le haut des cheminées. Les Paysans Flamands sont dans l'opinion qu'elles portent bonheur à leur maison, & qu'il seroit dangereux de les expulser; d'ailleurs elles

vivent d'insectes, & rendent en cela service aux gens dont elles fréquentent les possessions. Les Anciens mangeoient de la chair de cigogne; mais elle est regardée aujourd'hui comme immangeable. Elle se nourrit particuliérement de serpens & de vers, qui souvent sortent par son derriere aussi entiers qu'ils sont entrés par son bec. Les cigognes, comme la plupart des autres oiseaux de passage, font leurs petits dans nos climats, & partent avec eux quand ils sont grandis. C'est en Egypte qu'elles passent ordinairement au moment que le Nil se retire & laisse les terres à sec; c'est alors qu'elles trouvent une ample provision de serpens & d'insectes. Les cigognes n'ont ni langue ni voix; tout le bruit qu'elles font vient du frappement de la partie supérieure de leur bec sur l'inférieure. Quelques Auteurs prétendent que la cigogne est le véritable ibis des Egyptiens. C'est elle, dit-on, qui nous a appris l'usage des clysteres, parce qu'elle fourre son long bec rempli d'eau dans son fondement, pour se procurer des évacuations. La chair de cigogne macérée dans de l'huile, fournit un remede fortifiant & animant contre la paralysie.

Le *courlis* ou *corlieu* s'appelle ainsi;

parce qu'il ſemble prononcer ce mot en criant. Son bec eſt long d'un demi-pied, & voûté en faucille. Il habite les marais, court avec vîteſſe, vole en troupe, & ſe nourrit de vermiſſeaux. Cet oiſeau ſe mange; mais ſa chair n'eſt pas trop bonne, elle a un goût de ſauvageon.

Le *pluvier* eſt un oiſeau aquatique, dont il y a pluſieurs eſpeces; la plus belle & la meilleure s'appelle *pluvier vert & doré.* On en trouve beaucoup en France ſur les lacs, les étangs & les rivieres peu fréquentés. Il eſt à peu près gros comme le pigeon, fort vif, & ſe nourrit d'inſectes. Sa chair eſt délicate, d'un bon goût, & ſe ſert ſur les meilleures tables. Il y en a une eſpece qu'on nomme *chevalier*; il a les jambes beaucoup plus hautes que les autres: il y en a de rouges & de noirs; le rouge a le bec & les pattes de cette couleur, mais d'ailleurs le corps gris ou verdâtre; le noir a le bec & les plumes noires, mais les pattes jaunes. Le chevalier rouge eſt auſſi bon à manger qu'aucun des autres pluviers.

Le *vanneau* eſt un oiſeau de riviere très-bon à manger, & très-beau de plumage, ayant une belle huppe de pluſieurs plumes ſur la tête: c'eſt de là que lui vient ſon nom,

qui veut dire proprement *paon aquatique*. Il fait ses œufs à terre ; on les trouve aussi très-bons à manger. Il marche & vole très-légérement. On en trouve en France, & encore plus en Hollande ; il vit d'insectes. Les Médecins prétendent que le bouillon de vanneau est très-bon pour purifier le sang.

Les *râles* sont des oiseaux aquatiques, dont il y a deux espèces estimées par les gourmands ; l'une est le râle noir, que l'on appelle communément *roi* ou *mere des cailles*. Ce titre qu'on lui donne, est fondé sur un passage d'Aristote, qui dit que quand les cailles passent dans notre pays, elles ont toujours à leur tête un râle noir. L'autre râle s'appelle *râle roux* ou *de genêt*, parce qu'il mange beaucoup de graines de cette espèce : il est encore meilleur à manger que le râle noir, & il est moins aquatique.

Le *martin-pêcheur* est le même oiseau que les Anciens appeloient *alcyon* ; du moins nous n'en connoissons point d'autres à qui l'on puisse appliquer ce que Pline & les autres Naturalistes Grecs & Latins disoient de l'alcyon ; c'est qu'il fait son nid sur les eaux de la mer. Si ce n'est point sur les eaux que celui-ci les fait,

c'eſt du moins ſur les bords. On en diſtingue de deux eſpeces; l'un eſt le *martinet*, dont les couleurs ſont très-variées, & très-agréables; l'autre eſt la *rouſſerole*, ou le petit alcyon, qui chante & ſemble prononcer des mots Grecs : auſſi l'appelle-t-on quelquefois *roſſignol de riviere*, parce qu'il ſe trouve beaucoup plus ſouvent ſur l'eau douce que ſur la mer.

La *bécaſſe*, la *bécaſſine*, & le *bécaſſon*, ſont trois eſpeces d'oiſeaux de paſſage, qui viennent pendant l'automne en France, & retournent pendant l'été ſur les montagnes de Suiſſe & des Pyrénées. Ces oiſeaux ſe reconnoiſſent ſur-tout à leur long bec; ils arrivent & s'en retournent toujours par les brouillards : ils volent aſſez lourdement; mais la bécaſſe trotte à terre, avec une aſſez grande vîteſſe. La bécaſſine & le bécaſſon aiment ſur-tout les lieux marécageux & les rivieres, & y vivent d'inſectes. La bécaſſe vit un peu plus à terre : elle eſt très-bonne à manger; mais la bécaſſine & le bécaſſon ſont encore plus eſtimés. Le bécaſſon eſt connu dans certains pays ſous le nom de *cul-blanc*.

Belon ne parle point de la *macreuſe*, qui eſt pourtant un oiſeau aquatique, &

une eſpece de canard noir, peſant, qui s'éleve peu au deſſus de l'eau, & marche peu à terre; ſes plumes ſont noires, ſales & ébouriffées; elle vit de petits coquillages & d'inſectes qu'elle cherche dans la vaſe & dans le ſable. On eſt convaincu que la macreuſe a le ſang froid, & on permet d'en manger en carême. Les Anciens étoient perſuadés que la macreuſe naiſſoit d'elle-même de bois & de feuilles pourris, & on prétend qu'en Ecoſſe il y a des arbres dont les fruits & les feuilles, en tombant dans l'eau, produiſent des macreuſes. Cette extravagante opinion étoit encore fort accréditée au ſeizieme ſiecle; cependant Belon a la ſageſſe de n'en pas parler.

Belon traite, dans ſon cinquieme Livre, des oiſeaux de la campagne & des bois; & en premier lieu, de l'*autruche*, animal que nous ne voyons en France que dans les ménageries. D'ailleurs cet animal habite l'Afrique, & y eſt même aſſez rare; il eſt de la hauteur d'un homme à cheval, mais ſes jambes & ſon cou font une grande partie de ſa hauteur. En tout il a une figure très-étrange & fort ridicule; il eſt en oiſeau ce que le chameau eſt en quadrupede. Nous ne recherchons à préſent

les autruches que pour leurs plumes ; mais c'étoit un mérite que les Anciens ne leur connoissoient pas. Ce qu'ils savoient très-bien, c'est que l'autruche est extrêmement gourmande, qu'elle avale tout ce qu'on lui présente, herbe, pain, cuir, bois, même des pierres & du fer ; mais il n'est pas vrai qu'elle digere ces dernieres matieres, elle les conserve quelque temps dans son estomac, & enfin les rend par le derriere. L'autruche pond douze ou quinze œufs d'une grosseur énorme, dont la coque est si épaisse, qu'on les taille & qu'on les coupe pour en faire des vases & toutes sortes d'ustensiles. Ces coques entieres, percées par les deux bouts, & vidées, font l'ornement ordinaire des mosquées des Turcs. La mere autruche les dépose dans le sable ; échauffés par les rayons du soleil, ils s'y tiennent chauds pendant tout le jour, mais la nuit elle les couve elle-même. Les Grands Seigneurs d'Afrique & d'Arabie vont à la chasse des autruches, &, en les poursuivant à cheval, ils ont bien de la peine à les atteindre. La chair de l'autruche est dure & de mauvais goût ; mais les œufs sont, dit-on, assez bons à manger. Les anciens Romains faisoient un grand cas de la cervelle d'autruche ;

& nous lisons que l'Empereur Heliogabale fit un jour venir d'Afrique six cents autruches, & les fit tuer pour avoir un grand plat de leurs cervelles. La graisse d'autruche a des vertus médicinales : on en compose un liniment ou emplâtre, qui guérit les maux de rate, appaise les douleurs néphrétiques, & raffermit les nerfs.

Le *paon*. Tout le monde connoît la beauté du paon ; mais elle ne réside que dans ses plumes, & sur-tout dans celles de sa queue, avec laquelle il fait la roue; car d'ailleurs sa personne n'a aucun agrément, & ses pieds sont hideux ; encore n'y a-t-il que le mâle qui ait ces belles plumes, celles de la femelle n'ont rien de brillant. Ils se nourrissent des mêmes alimens que les poules, & aiment surtout l'orge. Aristote prétend qu'ils mangent des serpens, mais ce n'est sûrement qu'en cas de nécessité. Le paon mâle fait la roue avec sa queue ; & avant que les coqs d'Inde fussent si communs, il passoit pour le seul animal qui eût cette habitude. Le cri du paon est aussi désagréable que ses pieds sont laids. C'est même ce vilain cri qui a dégoûté les grands Seigneurs d'élever des paons dans leurs cours & dans leurs jardins, comme cela

cela étoit très en usage autrefois. Il faut d'ailleurs prendre garde à eux pour qu'ils ne gâtent pas les jardins-fleuristes & cultivés. Ils aiment à se percher sur les murailles & les toits des maisons. Quand ils y sont, il leur est aisé de sauter dans les jardins, & ils y font beaucoup de ravage, ne fût-ce qu'en passant par-dessus les plates-bandes, & béquetant les plantes & les arbustes. Il y a des paons tout blancs, & ceux-là nous viennent principalement du Nord, & sont nés au milieu de la neige dans les pays froids. Aristote prétend que les œufs des paons femelles se fécondent par la seule présence du mâle, qui se montre à sa femelle dans tout son éclat, lui faisant admirer la beauté de sa queue, quand il fait la roue, sans l'approcher davantage. Cette opinion est ridicule; & il y a long-temps que les Naturalistes observateurs savent le contraire. Les paons femelles pondent six ou douze œufs; elles sont obligées de les cacher au lieu de les couver, parce que le mâle a la mauvaise habitude de les casser; c'est ce qui fait que dans les pays où on éleve des paonneaux, on donne les œufs à couver à des poules; & l'on accoutume les petits paons à la

nourriture ordinaire des poules, quand ils ſont devenus forts; mais quand ils ſont très-jeunes, ils ſont délicats, & il faut leur donner des boulettes de farine, d'orge, du lait, & du fromage mou. Le paon eſt originaire des Indes. Alexandre, ayant fait la conquête d'une partie de cette contrée, trouva ces oiſeaux ſi beaux, qu'il en ramena avec lui à Babylone, où il mourut. De là ils devinrent communs dans la Perſe & dans la Médie, & c'eſt de ces Royaumes que les Romains les tirerent. Pline nous apprend que Marcus Aufidius Burco fut le premier Romain qui imagina de les engraiſſer; & Hortenſius l'Orateur, qui fut Conſul, le premier qui en fit ſervir dans les feſtins. Depuis ce moment, leur chair parut ſi délicieuſe, qu'elle paſſa pour un mets vraiment royal. Les Empereurs & tous les Rois de l'Europe s'en régaloient autrefois dans les grandes occaſions. Nous voyons dans nos anciens Romanciers & nos vieux Hiſtoriens, qu'on ſervoit un plat de cette eſpece dans les banquets qui précédoient ou ſuivoient les tournois & les réceptions des jeunes Princes & Guerriers dans l'Ordre de Chevalerie. La façon dont ce plat s'accommodoit, conſiſ-

toit d'abord à dépouiller proprement l'oiseau de sa peau & de ses plumes : on en faisoit ensuite cuire la chair avec les meilleures épices connues dans ce temps-là, telles que le girofle & la cannelle ; on recouvroit ensuite le paon de sa peau & de ses plumes, on replaçoit sa tête & ses ailes, on lui doroit le bec & les pattes, & on le servoit sur la table. Nos Auteurs ajoutent qu'on le présentoit ainsi plusieurs fois sans l'entamer, & que la chair s'en conservoit saine & sans corruption. Peut-être étoit-ce l'effet des épices avec lesquelles il étoit accommodé ; mais d'ailleurs il est certain que la chair de paon se conserve plus long-temps qu'une autre, parce qu'elle est très-seche de sa nature. A présent nous ne faisons pas grand cas de la chair du vieux paon ; mais les paonneaux semblent encore un manger fort délicat. Les œufs de paon sont aussi très-bons. Les anciens Médecins faisoient grand usage de la fiente de paon, & de sa chair, de sa plume & de ses œufs, contre différentes maladies. La fiente de cet oiseau, infusée dans du vin rouge, est un puissant remede contre les vertiges, & même contre l'épilepsie ; elle guérit en faisant suer : on fait de sa chair

des bouillons qu'on recommande dans la pleuréſie & les coliques néphrétiques. On prétend que ſes œufs guériſſent la goutte vague.

L'*outarde* eſt une eſpece de poule ſauvage, qui a une grande reſſemblance avec la poule d'Inde; mais elle eſt originaire de nos climats : on en trouve beaucoup dans quelques Provinces de France, & en Angleterre. Ariſtote en parle ſous le nom d'*otis ;* il dit qu'elle eſt commune en Scythie, qu'elle y pond, ne couve point ſes œufs, mais les cache dans des peaux de lievres & de renards qu'elle tue pour cet effet. Enſuite elle dépoſe ce nid au pied d'un arbre, au haut duquel elle ſe perche. Tout cela n'eſt pas vrai, du moins quant à nos outardes; leurs œufs ſont très-bons à manger; elles les couvent comme les poules, & nourriſſent leurs petits d'inſectes & de grains; les meres mangent des animaux plus forts, tels que les ſouris, les mulots, &c. quand elles peuvent les attraper. Elles ſont trop peſantes, & ont trop de peine à voler, pour pouvoir ſe percher ſur les arbres; mais elles marchent aſſez vîte. Comme elles vont pour l'ordinaire en troupeaux, on les chaſſe à cheval, & elles ne ſont pas difficiles à attraper. Le mâle fait

la roue avec sa queue, comme le dindon. Il y a une espece d'outarde plus petite que l'autre, que l'on appelle, je ne sais trop pourquoi, *canne pétiere*, dont la chair est bien plus délicate que celle de la véritable outarde. Quant à celle-ci, on ne mange guere la vieille outarde qu'en pâte; mais les outardeaux sont aussi tendres & aussi bons que les dindonneaux. La graisse d'outarde sert en Médecine, & est un bon liniment pour fortifier les nerfs.

Le *coq* & la *poule* sont assurément un des genres d'oiseaux le plus intéressant; mais ils sont si connus, que je ne ferai à leur sujet que quelques remarques singulieres & curieuses. C'est le seul des oiseaux de jour qui chante la nuit, & c'est toujours à certaines heures régulieres, depuis environ minuit jusques à la pointe du jour. Pline fait sérieusement le conte d'un coq qui parla à Rome, sous le Consulat de Lepidus & de Catulus, seize ans avant celui de Cicéron. On prétend que le nom coq vient de *cocus*, qui est la graine de l'écarlate, parce que les coqs ont la crête rouge; d'ailleurs coq en ancien Celtique, vouloit dire rouge; mais on sait que les Latins appeloient le coq *gallus* & la poule *gallina*. Si

l'on veut distinguer les coqs & les poules par leurs plumages, il y en a une infinité d'especes différentes, mais autrement différenciées; elles ne sont pas aussi nombreuses. Les coqs & les poules du pays de Caux en Normandie, de Bruges en Flandres, & de Padoue en Italie, sont du double plus gros que les coqs & poules ordinaires. Les coqs d'Angleterre sont plus haut montés que les nôtres. Dans d'autres pays il y en a de nains, qui ont les jambes très-courtes, & quelquefois velues; on les appelle *coqs & poules bottés*. Enfin les coqs de Perse s'appellent vulgairement *culs nuds*, parce qu'ils n'ont point de queue. Les coqs sont si ardens auprès des poules, que, quoiqu'ils vivent, suivant Aristote, jusqu'à vingt ans, & qu'ils aient acquis toutes leurs forces à un an, ils ne peuvent pas servir plus de trois ans au poulailler, après quoi ils ne sont plus bons qu'à faire du bouillon & de la gélée de vieux coq, qui sont d'excellens restaurans. Quand on veut les engraisser de bonne heure, on leur fait, à l'âge de trois mois, une opération que l'on appelle *chaponner*, & ils s'appellent *chapons* : on en fait une semblable aux poules, au même âge; &,

quand elles sont ainsi engraissées, on les nomme *poulardes*. Les chapons deviennent foibles & pusillanimes; mais les vrais coqs sont toujours forts, fiers, & braves. Il y a long-temps que l'on est dans l'usage de les faire combattre les uns contre les autres. Les Grecs & les Romains ont connu cet amusement, à vrai dire, assez barbare. Les Anglois en font encore aujourd'hui grand cas. Les poules noires passent pour celles qui font les meilleurs œufs. Les premiers œufs des jeunes poules sont toujours petits, les coques en sont minces & foibles. Elles pondent d'abord rarement; mais ensuite elles en font tous les jours, jusqu'à ce qu'elles deviennent trop grasses. Il y a de petits œufs que l'on appelle *œufs de coqs*; ils sont sans jaunes & inféconds: ce sont des especes de petits monstres dans la Nature. Il n'est point vrai que ce soient les coqs qui les pondent, & les Anciens avoient sur ces œufs des opinions bien extraordinaires; c'est que si on mettoit couver ces œufs dans du fumier, il en sortoit des serpens ailés, petits dragons ou basilics. Ces prétendus œufs de coqs s'appeloient, il y a deux ou trois cents ans, à Paris, *cocatrix*: c'est de ce nom ridicule & chimérique,

qu'a tiré son nom une rue de Paris, qui s'appelle encore la rue *Cocatrix*, parce qu'il y avoit une maison dans cette rue, qui portoit pour enseigne un œuf d'où sortoit un serpent. Tout le monde sait que les Egyptiens font éclore des poulets dans des fours, en y déposant des œufs de poules, & les y laissant pendant quelque temps à un feu doux & modéré. De nos jours on a voulu introduire cet usage en France; mais au seizieme siecle on se contentoit de savoir quel étoit, à cet égard, l'usage des Egyptiens, sans songer à les imiter. L'opinion où étoient les Anciens, que le lion avoit peur du coq, est encore une fable.

La chair du coq est d'un grand usage en Médecine; les bouillons qu'on en fait, passent pour être restaurans; & on peut les rendre médicinaux, en remplissant le corps du coq de plantes salutaires, suivant les différentes maladies. L'usage de la chair des poules & poulardes, chapons & poulets, passe pour être très-sain : cependant les anciens Médecins prétendoient qu'elle donnoit la goutte. Si les bouillons & la gelée de coq sont confortatifs, les bouillons de poule & l'eau de poulet sont très-rafraîchissans. Les

bons Médecins ordonnent à leurs malades les œufs à la coque, sur-tout s'ils sont frais; mais les œufs durs sont généralement indigestes. On tire des coquilles d'œufs une huile qui est un très-bon remede contre la brûlure & quelques autres maux.

Le *coq d'Inde* étoit déjà connu du temps de Belon, qui soutenoit qu'il l'avoit été des Anciens, & que c'est le *méléagris*, ou le *gibber*, oiseau d'Asie & d'Afrique, qui avoit été apporté à Rome, & dont Pline & Columelle font mention. Cependant tout le monde ne convient pas de cela. Les uns pensent que le méléagris est la poule de Guinée; d'autres la pintade. Le dindon a quelque chose de très remarquable; ce sont les vilaines excroissances de chair rouge qu'il a au dessus & au dessous de sa tête; ce qui lui donne une physionomie bête & ridicule, qu'il soutient très-bien d'ailleurs par sa contenance & son caractere. Ses plumes n'ont rien de beau, ni de remarquable, elles sont communément noires. Le dindon fait la roue comme le paon, quoiqu'il n'ait pas d'aussi belles plumes à montrer; d'où quelques Fabulistes & Moralistes ont conclu que la vanité n'est pas toujours en proportion

du mérite. Les dindons ne volent pas bien haut, & ne peuvent pas s'écarter beaucoup, ce qui fait qu'il n'eſt pas bien difficile de les garder & de les conduire; ils marchent fort bien, quoique de mauvaiſe grace; & on en fait paſſer aiſément des colonies aſſez nombreuſes, d'une Province dans une autre. Les poules d'Inde font deux pontes par an, chacune de quinze ou vingt œufs; elles les couvent pendant une vingtaine de jours. Les dindonneaux ne ſont point difficiles à élever, ni les dindons à ſoigner & à nourrir; & ce n'eſt que de notre ſiecle que l'on a adopté de nouvelles méthodes pour les rendre meilleurs & plus forts. Ils ne craignent point le froid, quoiqu'ils ſoient originaires de pays chauds. On connoît le mérite de leur chair, que nous préférons à celle de l'oie, depuis que les dindons ſont communs chez nous. Les dindonneaux ſont un manger fort délicat; leurs œufs ne ſont pas mauvais.

La *pintade*, ainſi nommée par les Eſpagnols, à cauſe de la beauté de ſon plumage, qui ſemble peint en bleu & en noir, n'eſt pas ſi commune en France que le dindon. Elle eſt beaucoup plus difficile à élever, d'ailleurs elle a un cri fort déſagréable.

Ce que nous appelons *coq de bruyere*, & que Belon appelle *coq de bois*, est rare en France, comme le dit Belon : on en trouve cependant dans les Alpes & en Allemagne. Il est gros comme un paon, a les jambes velues, les plumes noires. Ce coq a la chair dure & mauvaise à manger, parce qu'il se nourrit souvent de pommes de pin. Cependant on s'empresse de chasser ce coq en Allemagne, par une seule considération ; c'est qu'il est très-difficile de le tuer dans les bois qu'il habite pendant l'hiver. Quoiqu'il soit pesant, il vole très-légérement, & a l'ouïe très-fine, de sorte qu'il entend approcher les Chasseurs de loin, hors le moment où il est occupé de ses amours & absorbé dans ses idées galantes. Il faut prendre, pour l'approcher & le tirer, le temps où il chante pour appeler sa femelle. Les Souverains d'Allemagne se plaisent à cette chasse : on appelle, je ne sais pourquoi, en Allemagne, les coqs de bruyere, *coqs de Limoge*, car on n'en voit point en Limousin. Ces coqs de bruyere sont rares, parce que leurs petits sont souvent dévorés par les oiseaux de proie & les autres bêtes ; les peres & meres courent eux-mêmes ce risque pendant l'été, parce qu'ils muent

durant cette saison, & ne peuvent voler jusqu'à ce que leurs plumes soient revenues.

Le *faisan* est, comme l'indique son nom, originaire du Phase, fleuve qui arrose la Colchide : c'est de là que ces oiseaux avoient été apportés à Rome, où ils étoient déjà estimés des Romains, pour la beauté de leur plumage & la bonté de leur chair. Le coq est beaucoup plus beau que la poule ; celle-ci n'a point de queue. Les faisans étoient encore rares en France du temps de Belon, & on n'en trouvoit que quelques-uns par hasard, le plus grand nombre des œufs & des petits étant dévoré dans les bois & dans les campagnes par les renards & les oiseaux de proie ; ce qui doit arriver, puisque la femelle fait son nid à terre, au pied de quelque buisson, & qu'elle néglige assez sa couvée : mais depuis plus d'un siecle, les Princes & les Seigneurs s'étant piqués d'honneur de faire élever des faisans, on a établi des faisanderies, où on en a tous les soins possibles. On sait que la chair de faisans est excellente à manger lorsqu'elle est gardée ; les faisandeaux sont délicieux, ainsi que les œufs ; mais on ménage ces derniers, par la difficulté de multiplier l'espece : on fait

même couver les œufs par des poules ordinaires, quand les faisanes en ont trop.

Le *francolin* a de grandes ressemblances avec le faisan, aussi bien qu'avec la perdrix. Il tient le milieu entre ces deux especes d'oiseaux. La *gélinote* est une petite espece du francolin; elle passe dans nos pays pour un excellent gibier. On en trouve en Lorraine, dans la forêt des Ardennes, & dans une partie des montagnes du Dauphiné; la chair en est meilleure que celle de la perdrix, & plus blanche quand elle est cuite. Ces oiseaux ne se multiplient pas beaucoup, parce qu'ils ne font par ponte que deux œufs; de l'un vient un mâle, & de l'autre une femelle. Les gélinotes & les francolins sont très-communs dans les pays du Nord; cependant il s'en faut bien qu'ils y soient aussi bons que chez nous. Il faut observer que le mot de *géline* étoit l'ancien nom François que l'on donnoit autrefois en général à toutes les poules; par conséquent gélinote ne veut dire que poule de bois.

Les *pluviers*, tout-à-fait terrestres, doivent être encore rangés dans la même classe que les oiseaux dont je viens de parler.

Passons aux perdrix. La *perdrix* est un

genre d'oiſeau qui a quelque étendue; les Grecs & les Latins l'appeloient auſſi perdrix; Ariſtote prétend que c'eſt une eſpece de poule. On en diſtingue cinq eſpeces principales, dont deux griſes, deux rouges, & une blanche. Les petites perdrix griſes s'appellent, dans certaines Provinces de France, *roquettes*; les groſſes perdrix rouges, que l'on trouve en Provence, en Dauphiné & en Suiſſe, s'appellent *bartavelles*; les perdrix blanches qui ſe trouvent dans les Alpes, ſont velues juſques au bout des pattes. Les anciens Auteurs conviennent que les mœurs des perdrix griſes mâles ſont fort dépravées. Non ſeulement les mâles caſſent les œufs des femelles pour être avec elles en plus grande liberté, mais, contre l'uſage de tous les autres oiſeaux, les femelles abandonnent leurs œufs & leur couvée pour chercher les mâles, & les mâles ſe cherchent les uns les autres. Les perdrix font leurs œufs dans les ſillons; elles ne les ſoignent guere, mais défendent aſſez bien leur couvée quand elle eſt écloſe, car elles ſont naturellement braves. Il eſt rare que les perdrix ſe perchent; cela arrive cependant quelquefois aux rouges, mais jamais aux griſes. La chair de la

perdrix passe en général pour être très-bonne ; celle des perdreaux est encore meilleure ; leurs œufs sont très-bons, mais on n'en mange guere. Si la chair des vieilles perdrix est dure, leur bouillon n'en est que meilleur ; il en est de même des perdrix blanches qui n'ont point de fumet, mais qui sont excellentes au pot. On prétend qu'elles vivent seize à vingt ans, mais on ne les laisse pas arriver à cet âge-là.

Les *cailles* sont un oiseau de passage que les Grecs & les Latins appeloient *cothurnix*. Elles nous viennent de l'Orient, de l'Afrique, ou même de Grece, par le vent du Midi, qui leur est bon. Elles s'en retournent par le vent du Nord ; elles restent en Grece pendant toute l'année ; mais chez nous, à moins qu'on ne les retienne en cage, elles ne demeurent pas dans nos climats ; elles sont même si disposées à s'envoler, que, quoiqu'elles aient été retenues pendant plusieurs années, dès qu'elles peuvent s'échapper, elles s'envolent du côté du Midi ; mais il en périt beaucoup à l'aller & au retour, sur - tout quand elles volent au dessus des mers. Elles viennent ordinairement dans nos climats pendant que les bleds sont verts ; & c'est au milieu de ces

bleds qu'on les prend. La caille femelle pond quinze à ſeize œufs ; elle les met tout ſimplement à terre, où ils écloſent, ſauf accident. Les cailles mâles ſont naturellement braves : on les fait quelquefois combattre entre eux, comme les coqs. La chair des jeunes cailles & cailleteaux eſt bonne ; mais celle des vieilles cailles eſt dure, & quelquefois mal-ſaine, lorſqu'elles ſe ſont nourries de mauvais grains & de mauvaiſes plantes. De là les Anciens ont eu une opinion fort ſinguliere ; c'eſt que les cailles étoient venimeuſes : ils croyoient qu'elles venoient en Afrique, de la conjonction des crapauds avec les perdrix ou autres oiſeaux. Cette opinion extravagante n'étoit pas encore tout-à-fait détruite au ſeizieme ſiecle.

L'*alouette* eſt encore un oiſeau de paſſage, communément petite & fort jolie. Le chant du mâle eſt agréable ; ſon vol eſt aſſez léger ; elle s'éleve aſſez haut, en tournant & décrivant une ligne ſpirale ; les alouettes multiplient prodigieuſement, & viennent en foule dans nos climats, quand les bleds ſont en herbes ; mais elles mangent plus d'inſectes que de grains. Il y a une douzaine d'eſpeces d'alouettes. Celle que l'on connoît le plus à Paris, eſt la *mauviette*, dont on

on mange en grande quantité dans cette Ville ; l'*alouette de buisson*, l'*alouette de pré*, l'*alouette hupée*, & le *cochevis*, qui est une alouette aquatique. La chair en général en est saine, & elle ne fait mal que quand on en mange les petits os, qui picotent le gosier & l'estomac. La *bergeronnette*, le *hochequeue*, & la *lavandiere*, sont des especes d'alouettes.

Dans le sixieme Livre, Belon parle du *corbeau*, & dit que de son temps l'on appeloit communément en France cet oiseau *colas*, parce qu'il paroît prononcer ce mot avec facilité. Aristote & Pline font, avec raison, un grand éloge de l'intelligence des corbeaux, qui d'ailleurs sont des oiseaux voraces ; ils disent que de leur temps il y avoit un préjugé vulgaire qu'ils s'accouploient & faisoient leurs petits par la bouche, mais que cette opinion est fausse. Bien des Naturalistes mettent le corbeau au nombre des oiseaux de proie. Il a un bec fort, gros & pointu, qui est ordinairement très-noir, ainsi que ses plumes ; ses ongles sont très-crochus, son croassement est désagréable & effrayant ; il vit très-long-temps, dévore tout ce qu'il trouve, & aime sur-tout la charogne ; enfin il est hardi & brave, & fait

ſon nid ſur les arbres les plus élevés des plus épaiſſes forêts, & au haut des vieilles tours.

La *corneille* n'eſt qu'une petite eſpece du corbeau; elle a communément les pieds & les jambes noirs, ainſi que tout le reſte du corps, mais quelquefois elle les a rouges; elle n'eſt pas ſi vorace que le corbeau, & peut très-aiſément s'apprivoiſer. On a cru long temps qu'il étoit impoſſible d'avoir des corbeaux & des corneilles blancs; mais il eſt certain qu'il y en a. Le bouillon de corbeau n'eſt ni mauvais ni mal-ſain, mais il eſt noir comme de l'encre.

Les *pies* approchent du genre des corbeaux; leurs plumes ſont noires, à l'exception de celles de la poitrine & des côtés qui ſont blanches. Les pies en liberté font leurs nids au haut des arbres, & les entourent d'épines. Etant miſes en cage, elles s'apprivoiſent, & apprennent aiſément à parler; elles mangent toutes ſortes de grains, des vers de terre, & même de la viande quand on leur en donne. L'habitude qu'elles ont de conſerver pour une autre occaſion, & de cacher ce qu'elles ne peuvent manger ſur le champ, eſt cauſe qu'elles paſſent pour être

voleuſes. Les Payſans appellent les petits de la pie, des *piaux*. On cherche ordinairement à les dénicher, à cauſe du tort qu'ils font aux campagnes. La pie ſe nomme en Latin *pica ;* & le *geai*, qui en eſt une eſpece, mais dont le plumage eſt beaucoup plus beau, s'appelle dans la même langue *garrulus*, comme qui diroit le cauſeur, le jaſeur : auſſi apprend-il auſſi aiſément que la pie à parler. La *huppe*, & le *loriot* ſont encore des eſpeces.

Le *perroquet*, que nos anciens François appeloient *pape-gai* ou *pape-gault*, n'étoit pas abſolument inconnu aux Anciens ; ils n'ignoroient pas même que ces oiſeaux avoient le talent de parler ; mais ils n'en connoiſſoient qu'une ſeule eſpece ; c'étoit le perroquet vert, à collier rouge ; il leur venoit d'Afrique. Belon parle d'un de ceux d'Amérique ; c'eſt le perroquet tout vert à longue queue ; mais depuis la fin du ſeizieme ſiecle, l'on nous en a apporté un grand nombre d'autres de ces deux parties du Monde. On en compte à préſent plus de cent eſpeces diviſées en trois claſſes ; grands, moyens & petits. Entre les premiers, le plus beau eſt le *haras ;* c'eſt un ſuperbe oiſeau. Les perroquets ſont les corbeaux, les cor-

neilles & les pigeons ramiers de l'Amérique ; ils y font leurs nids sur les arbres : on va à leur chasse, & on en tue pour les manger. Pour nous, nous ne les conservons que pour leur langage & leur plumage. Ils vivent très-long-temps : cependant il ne peuvent jamais être fort communs en Europe, parce qu'ils n'y font point de petits. Il y a quelques exemples cependant que les femelles y aient pondu des œufs, mais jamais qu'il y soit né aucun perroquet.

Belon fait mention de plusieurs especes de *piverts*. Ce qu'elles ont de commun entre elles, c'est une langue piquante avec laquelle les piverts pénetrent dans la substance des arbres, & même, à ce que prétend Belon, dans les murailles ; ils en tirent de petits insectes dont ils se nourrissent. Entre les piverts que nous indique Belon, il y en a qu'il appelle *culrouge ;* d'autres *hochepot ;* le plus petit de tous *grimperau ;* il y en a de noirs, de verts, & de bruns. Pline fait des contes absurdes sur le pivert ; mais ils ne m'ont pas paru assez intéressans pour être répétés.

L'espece si nombreuse des *pigeons* mérite de l'attention. En général, ces oiseaux

ſont beaux & doux. Les pigeons domeſtiques ſont aſſez connus. C'eſt aux pigeons tout-à-fait blancs auxquels les Anciens donnoient le nom de *colombe*; ils les citoient comme des modeles de pureté, de tendreſſe, & de fidélité conjugale. En général, toutes les eſpeces de pigeons ſont fort amoureuſes; ces oiſeaux ſe becquetent pour ſe careſſer. Les Anciens les conſacroient à Vénus; ils avoient reconnu l'inſtinct qu'ils ont en effet, de retrouver toujours le chemin de leur colombier, pour s'y rendre, à quelque diſtance qu'on les en éloigne. C'eſt ce qui fait qu'on s'eſt ſouvent ſervi de pigeons pour meſſagers; en les éloignant de leur colombier, & leur mettant une lettre ſous les ailes, on eſt ſûr qu'ils la rapportent à l'endroit d'où ils ſont partis. La *tourterelle* eſt l'eſpece de pigeon qui pouſſe le plus loin la tendreſſe & la conſtance, puiſqu'on prétend qu'elle meurt dès qu'elle a perdu ſa compagne. On a long-temps regardé ce que je viens de dire, comme une vérité certaine; mais des obſervations modernes ont convaincu du contraire. Au reſte, le tourtereau & la tourterelle ſont encore meilleurs à manger que les pigeons ordinaires; ils

ſont de paſſage pour certains pays. Suivant Belon, c'eſt en Egypte où ils ſe retirent; mais il y a des pays où on en trouve toute l'année; leurs cris ſont plaintifs & gémiſſans. Les *pigeons ramiers* ne vivent point dans les colombiers & dans les murailles, comme les pigeons domeſtiques; ils ſe perchent ſur les arbres; ils ſont plus gros que les pigeons ordinaires; ils ſont auſſi bons à manger: ils ne ſont point de paſſage; mais, ſuivant les ſaiſons, ils habitent la plaine ou les montagnes. Pline prétend qu'ils vivent juſqu'à trente à quarante ans, & qu'on connoît leur vieilleſſe à la longueur de leurs ongles. Il y a une eſpece de *pigeons* que l'on appelle *pattus*, parce qu'ils ont les pattes plus groſſes que les autres, velues, ou chargées de duvet noir ou blanc, & quelquefois d'aſſez longues plumes.

Si les pigeons mangent quelques grains dans les campagnes, & font ainſi quelque tort aux biens de la terre, d'un autre côté ils la font profiter, parce que leur fiente eſt un engrais ſouvent capable de la fertiliſer, mais quelquefois trop chaud. Les pigeons aiment à ſe baigner, & ſe roulent quelquefois dans la pouſſiere, pour ſe débarraſſer d'une eſpece de puce

ou de mite qui les dévore. L'on ſait que le pigeon récemment tué, fendu en deux, & appliqué ſur la tête ou ſous la plante des pieds, a quelquefois fait de grands effets dans la fievre maligne & dans l'apoplexie : c'étoit un remede très-connu des anciens Médecins, & encore très-uſité au ſeizieme ſiecle. Dans ce même temps on faiſoit auſſi un grand uſage de la fiente de pigeons, dont on compoſoit des bols qu'on employoit dans pluſieurs maladies.

Suivant Belon, il y a pluſieurs eſpeces de *merles ;* il diſtingue le merle noir du merle bleu, du merle de Bréſil, qui eſt rouge, & du merle au collier, qui eſt vert, avec le bec rouge. Belon compte auſſi parmi les merles, le merle blanc ; & il ne paroît pas douter qu'il n'y en ait de cette couleur, quoique dès le temps des Romains on les ait déjà regardés comme un phénomene rare. En général, les merles ordinaires ne ſont bien noirs que quand ils ſont jeunes & ont pris toute leur croiſſance. Quand ils ſont vieux, ils blanchiſſent. Le merle ne fait que gazouiller pendant l'hiver, & chante beaucoup pendant l'été : en géné-

ral, il apprend à parler avec une grande facilité.

L'*étourneau*, ou *sansonnet*, est d'une espece fort approchante de celle du merle; son plumage est noir, tacheté de gris & de blanc; il se nourrit comme les merles: mais les sansonnets mangent plus d'insectes, ils se tiennent souvent à terre dans les prés & dans les endroits aqueux, ils s'y rendent par troupe, & font leurs nids indifféremment dans des trous de murailles, ou sur des arbres; ils parlent aussi bien & aussi aisément que les merles: on peut même leur faire chanter des airs en les leur sifflant. On mange l'étourneau comme le merle; & ils ne sont pas mauvais, sur-tout dans certaine saison, quand ils se sont nourris de bonnes graines: mais la *grive* est le meilleur des oiseaux de ce genre. Belon distingue jusqu'à quatre especes de *grives*. Celle qui est la plus commune en France, fait son nid dans les haies; elle se nourrit quelquefois d'insectes, mais plus souvent, & sur-tout en automne, de raisins; & c'est alors qu'elle est excellente à manger, sur-tout la petite grive, que l'on appelle autrement *mauvis* ou *mauviettes*, nom qui lui est commun avec une espece

d'alouettes que l'on mange à Paris. On confond aisément au coup-d'œil ces deux especes de petits oiseaux, lorsqu'ils sont rôtis; mais les gourmands savent bien distinguer les mauviettes grives d'avec les mauviettes alouettes. Les grives de Guienne & du pays de Médoc sont plus grandes, & s'appellent *tourdes:* on en fait aussi grand cas. Le chant de la grive est joli, & plus varié que celui de la plupart des autres oiseaux. Les *becafigues*, que l'on trouve en abondance en Provence, & qui sont bons à manger, sont aussi une espece de grives. Les *ortolans* ne sont que des petites grives bien engraissées, que l'on trouve communément en Gascogne & au pied des Pyrenées.

C'est à la fin de son sixieme Livre que Belon se croit obligé de parler du *phénix*, dont tout le monde sait l'histoire, ou plutôt la fable. C'est non seulement d'après Hérodote & Pline, mais aussi d'après Agrigola, Cardan & Postel, que Belon dit, sans cependant l'assurer, que cet oiseau singulier & unique existe, & qu'on en a vu à Rome sous l'Empire de Claude. Solin a dit la même chose. Si l'*oiseau de Paradis* étoit tel que l'on

le croyoit du temps de Belon, & conforme à la gravure qu'il en a donnée dans son Livre, ce seroit une espece de phénix aussi fabuleux que l'autre; car il prétend qu'il n'a point de pattes, & vole toujours en l'air sans jamais s'arrêter; mais on a reconnu qu'à la vérité cet oiseau existoit, mais cachoit ses pattes lorsqu'il voloit; qu'elles étoient très-courtes, mais suffisantes pour qu'il pût se percher ou se poser à terre. L'oiseau de Paradis s'appelle, suivant Belon, en Grec, *manucordion.* On en voyoit au seizieme siecle de desséchés dans les cabinets; ils étoient factices, ou du moins on leur avoit coupé les pattes. Ceux qu'on voit aujourd'hui dans la précieuse & nombreuse collection du Cabinet du Roi, en sont.

Le premier article du dernier Livre de Belon, est le *rossignol*; il dit que les François l'appellent ainsi, parce que ses plumes sont rousses; que les Romains l'appeloient *lucinia*, parce qu'il habite les bois. Il y a une petite espece de rossignols que Belon appelle *roussettes.* Tout le monde sait quelle admiration le chant du rossignol causoit aux Anciens; nous lui

rendons la même justice. On sait aussi que les rossignols ne chantent qu'au printemps, & quand ils sont amoureux. Les rossignols blancs sont aussi rares que les merles blancs : cependant Pline dit qu'on en avoit donné un à l'Impératrice Agrippine, mere de Néron. Les rossignols sont difficiles à élever en cage. On ne sait pas comment ils font pour vivre en hiver dans les bois ; car il faut prendre de grandes précautions pour garantir du froid ceux que l'on éleve dans les maisons. On les nourrit d'abord avec de la farine de millet, mêlée de jaunes d'œufs, dont on fait une pâte ; devenus plus grands, on leur fait manger de petits morceaux de cœur de bœufs ou de mouton cru, & des vers de farine qu'ils aiment beaucoup. Les rossignols sont assez bons à manger : on évite de les tuer tant qu'on peut ; mais quand cela arrive, on prend le parti de s'en régaler.

La *fauvette* a assez de rapport avec le rossignol ; Belon en compte un grand nombre d'especes, dont une s'appelle le *roitelet*. Les fauvettes à têtes noires sont les plus estimées. La fauvette fréquente volontiers les bords des rivieres, & fait son nid

au pied des buissons, & le long des grands chemins ; son chant est très-agréable, mais moins que celui du rossignol : on a autant de peine à élever les petites fauvettes, & sur-tout les petits roitelets, que les petits rossignols.

Le *rouge-gorge* est un petit oiseau que les Grecs & les Latins ont connu, & dont Pline fait mention. On en trouve dans la forêt des Ardennes, auprès de Metz, & en Lorraine. Il chante très-bien, presque à l'égal du rossignol, & d'ailleurs est très-bon à manger; c'est principalement de ce côté-là qu'on le considere : on sert de ces oiseaux sur les meilleures tables des pays où on les trouve, & on en envoie à Paris. Au reste, la gorge de cet oiseau n'est pas exactement rouge, mais orangée.

Le *chardonneret* est un petit oiseau fort joli, dont le plumage est brun, communément mêlé de jaune ; il a toujours quelques plumes rouges à la tête. Son chant est agréable, & s'accorde si bien avec celui de la fauvette & de la linotte, que quand ils se trouvent dans un même lieu, & qu'ils chantent ensemble, ils forment un concert. Ils font leurs nids sur les buissons; on les prend ordinairement au filet. Le nom de chardonneret leur vient de ce qu'ils ai-

ment beaucoup la graine de chardons; quand ils ſont en cage, on les nourrit de chenevis. Cet oiſeau eſt bon à manger; on dit même qu'il eſt très-ſain.

Le *ſerin* n'eſt point originaire de notre pays, mais de l'Afrique & des pays plus chauds. Les Anciens le connoiſſoient ſous le nom d'*achantis*. Nous l'avons appelé *ſerin*, à cauſe de la douceur de ſon chant, qui l'a fait comparer aux ſirenes. Depuis quelques ſiecles il nous en eſt venu des Iſles Canaries une eſpece beaucoup plus jolie que celle que l'on connoiſſoit du temps de Belon; ils ſont tout jaunes, fort doux & fort dociles. Ils chantent bien, apprennent à ſiffler toutes ſortes d'airs, & à parler: on les éleve en cage, & on les y fait couver. Selon toute apparence, ils ne pourroient pas vivre dans la campagne, & ne ſupporteroient pas le froid de l'hiver; auſſi, ſi quelqu'un de ces oiſeaux s'échappe d'une cage ou d'une maiſon, il cherche bientôt à y rentrer, & eſt bien content ſi on veut le recevoir & lui rendre le domicile qu'il a perdu. Le *tarin* a beaucoup de reſſemblance avec le ſerin, excepté qu'il a le ventre vert, & ne chante pas auſſi bien. Il n'eſt pas inutile de remarquer que c'eſt une regle générale parmi tous

les oiſeaux chantans, qu'il n'y a que les mâles qui aient ce talent naturel.

La *linotte* aime à manger la graine de lin ; c'eſt de là que lui vient ſon nom ; elle a à peu près tous les avantages des petits oiſeaux chanteurs dont je viens de parler.

Le *bouvreuil*, ou, comme l'appelle Belon, la *pivoine*, les poſſede auſſi ; il eſt plus gros, & plus beau, ayant tout le ventre rouge, le dos noir, & des plumes bleues aux ailes. Quand il eſt en liberté, il mange les fleurs des pommiers & des poiriers, & leur fait ainſi aſſez de tort ; ce qui eſt cauſe que l'on en tue beaucoup en Normandie.

Le *moineau*, tout petit qu'il eſt, fait aſſez de dégât dans la campagne, parce qu'il ſe multiplie en ſi grande quantité, qu'on en voit ſur toutes les murailles, & qu'ils inondent quelquefois les plaines. Mais auſſi de cette quantité de moineaux qui naiſſent au printemps, il en exiſte bien peu à la fin de l'année. Les autres animaux, les inondations & les gelées en font périr une grande partie, ſans que les chaſſeurs s'en mêlent ; ils ne ſont bons qu'à détruire. Cependant il en reſte toujours aſſez pour en faire naître d'autres au printemps ſuivant. C'eſt à cauſe de cela que Pline

croyoit qu'ils ne vivoient qu'un an. Il y en a un assez grand nombre d'especes. La plus commune est le *passereau*, que le peuple de Paris appelle *pierrot*; il a le corps brun, le ventre blanc, & la gorge noire; il vole très-légérement, mais il ne marche pas, il ne fait que sautiller. Il y a des moineaux bleus & des jaunes, que Belon appelle *friquets*; des *verdiers*, qui sont variés de vert & de jaune. Les *mésanges* sont une espece de moineaux; elles sont ordinairement vertes ou jaunes. Il y en a que l'on appelle *nonnettes*, parce qu'ils ont la tête noire & blanche. A la différence des moineaux qui ne mangent que du grain, les *mésanges* vivent d'insectes; elles courent le long des arbres pour les attraper, & ne mangent des graines que par hasard. Elles vivent plus long-temps que le moineau; leur chant est assez doux, mais monotone.

Le *pinson* a un ramage encore plus agréable; il chante plus en hiver que dans tout autre temps: nous l'appelons *pinson*, parce qu'il a le bec dur & qu'il mord très-fortement. Les Italiens l'appellent *fringuella*, Pline *fringilla*; son plumage est varié d'assez belles couleurs; il y en a une espece très-belle & très-grosse, que l'on appelle *pinson royal*. On prétend que les

pinſons ſont des oiſeaux de paſſage, parce qu'on n'en trouve guere dans les campagnes pendant l'été; mais ils ne voyagent pas bien loin; ils ſe tiennent dans les bois pendant l'été, pour avoir plus frais, & ne viennent dans les plaines que pendant l'hiver.

Il ne me reſte plus à parler que des *hirondelles* : on en diſtingue de pluſieurs eſpeces; la grande & la petite hirondelle, proprement dites; l'hirondelle de mer, ou, pour mieux dire, de rivage, & le *martinet*. La grande hirondelle eſt toute noire; la petite, qui eſt la plus commune, a le ventre blanc, auſſi bien que celle de rivage; le martinet eſt varié de pluſieurs couleurs. Tout le monde ſait que les hirondelles ſont des oiſeaux de paſſage; mais il y a long-temps que l'on eſt embarraſſé de ſavoir de quel pays elles viennent faire leurs nids au deſſus de nos maiſons : ce qu'il y a de ſûr, eſt qu'elles arrivent tous les ans en grande troupe vers le printemps, & repartent en automne. Elles ſe nourriſſent d'inſectes & de reptiles. Le ſentiment de Belon eſt qu'elles viennent du fond du Nord. Cependant nous avons des preuves modernes, qu'il y en a qui arrivent en Afrique peu de temps après être parties de l'Europe. Mais

comme

comme grand nombre de Voyageurs rapportent qu'on en trouve de gelées dans les cavernes du Nord, il eſt probable qu'il en vient & qu'il en va d'un côté & d'un autre. Si les hirondelles ne ſont pas trop bonnes à manger, elles ſont au moins utiles en médecine. On fait de la poudre de petites hirondelles écraſées dans leurs nids; en la mêlant avec d'autres drogues, elle eſt bonne pour l'épilepſie. Le nid ſeul eſt employé très-utilement en cataplaſme, contre l'eſquinancie; enfin la fiente, qui eſt très chaude, a auſſi ſes propriétés.

N'en diſons pas davantage ſur un oiſeau d'ailleurs aſſez connu. Nous terminons ici les notions que nous voulons donner de ce que les Auteurs du ſeizieme ſiecle ſavoient ſur cette partie de l'Hiſtoire Naturelle.

Je ne me ſuis que médiocrement étendu ſur les oiſeaux, parce que cet objet a été parfaitement approfondi par l'illuſtre Monſieur de Buffon; je ſerai encore plus court ſur celui des quadrupedes, non ſeulement par la même raiſon, mais auſſi parce qu'aucun Auteur du ſeizieme ſiecle n'a écrit en François ſur cet objet en particulier. Ce n'eſt que dans la Traduction de Pline, de Dupinet, & dans quelques

Livres généraux de Physique, d'Histoire Naturelle, & de matiere médicale, tels que le Propriétaire des choses, & le Jardin de santé, que je peux trouver des renseignemens sur les connoissances, ou plutôt sur les erreurs des Anciens, relativement aux quadrupedes : car, comme je l'ai déjà dit par rapport aux oiseaux, j'ai plutôt à remarquer ici des opinions singulieres, & à faire connoître des préjugés, qu'à présenter des notions justes & raisonnables. Je vais prendre pour guide Pline dans ses Livres VIII^e. XXVIII^e. & XXXIX^e., & j'offrirai les articles comme il les expose lui-même, c'est-à-dire, sans ordre & sans méthode, car il n'en suivoit aucun, à l'imitation de son Maître Aristote.

Des Quadrupedes.

Pline commence l'Histoire, des quadrupedes par *l'éléphant*. Il dit avec raison que c'est le plus grand & le plus intelligent de tous. Il va jusqu'à croire que cet animal entend la langue des gens du pays où il vit. Cela est un peu fort ; mais s'il est vrai qu'avec de l'attention & de l'esprit, on possede la langue universelle, on peut dire que l'éléphant entend l'Indien dans l'Inde, & qu'il entendroit aussi bien le François en France. Autre opinion difficile à adopter. Pline croit que les

éléphans ont une religion, & qu'ils adorent le ſoleil & la lune; qu'ils ſaluent reſpectueuſement les Princes, & leur offrent des couronnes : enfin il prétend qu'il y a de petits éléphans que l'on emploie au labourage, tandis que les plus grands portent des hommes, & même des eſpeces de tours qui en renferment pluſieurs. Cette derniere circonſtance eſt conforme aux relations de tous les temps; mais nos Voyageurs modernes ne nous parlent plus des éléphans laboureurs.

Les Indiens aſſurent que Bacchus, premier conquérant de leur pays, fut auſſi le premier qui attela des éléphans à ſon char; le grand Pompée en fit ſervir à ſon triomphe dans Rome. Depuis, ces animaux y ont ſouvent fait admirer leur adreſſe & leur intelligence. On en a vu dans le Cirque imiter les combats des Gladiateurs, danſer la pyrrhique, marcher ſur la corde, bien plus, répéter leurs leçons pendant la nuit, afin de prévenir le châtiment qu'ils encouroient s'ils y manquoient en public. Mucien, homme Conſulaire & grave, avoit vu un éléphant copier une inſcription Grecque. Des Voyageurs rapportent qu'il y en a qui ont caſſé eux-mêmes leurs défenſes ou

arbres, & quelquefois les mangent en entier. Leur peau est épaisse & rude ; cependant il la froncent & la rident quand ils veulent. Ils se servent quelquefois de ce moyen pour se défaire des mouches qui les importunent ; il les laissent s'établir sur leur peau unie, la froncent tout d'un coup, & un grand nombre de mouches se trouvent écrasées dans les plis. On trouve des éléphans dans toute l'Afrique ; mais les plus beaux & les plus grands naissent en Asie dans l'Inde. Les anciens Naturalistes croyoient que l'éléphant avoit deux ennemis, dont l'un est des plus petits, & l'autre des plus grands dans l'ordre des animaux. Le petit est le *rat*, l'éléphant ne peut pas le souffrir ; le grand est, quoi qu'en dise Pline, un animal fantastique ; c'est le *dragon*, qui a la forme du serpent, monté sur quatre pattes, & avec de grandes ailes. Il prétend qu'on en trouve dans les montagnes d'Ethiopie ; c'est un conte ; mais il est sûr, comme il l'ajoute, que l'Afrique nourrit d'énormes serpens. Attilius Regulus, Général de l'armée Romaine en Afrique, pendant la premiere guerre Punique, trouva un de ces monstres retiré dans une taniere, où on

eut toutes les peines du monde à l'attaquer & à le tuer. Il fallut, suivant Pline, faire un siége en forme de la retraite de ce monstre, & l'attaquer comme une forteresse, dont il composoit seul toute la garnison. Sous l'Empire de Claude, on trouva au Mont Vatican (lieu où est situé aujourd'hui Saint Pierre de Rome), une de ces grandes bêtes, qui avoit avalé un enfant, qu'on lui trouva tout entier dans le corps. Il ne faut point supposer à l'éléphant des ennemis ridicules ni fantastiques, il en a un très-réel; c'est le *rhinocéros*, que nous connoissons bien mieux depuis quelques années, qu'on ne faisoit au seizieme siecle.

Telles sont les remarques moitié véritables & moitié fabuleuses que Pline fait dans son huitieme Livre sur les éléphans: il ne parle point des éléphans blancs; apparemment qu'on n'en avoit jamais vu à Rome de cette couleur.

Passons avec lui des Indes & de l'Afrique, dans les contrées Septentrionales. Il dit que l'on trouve dans la Scythie des *bœufs sauvages*, tels que les *bisons* & les *ures*, que l'on confond mal-à-propos avec les *bubales*, c'est-à-dire les *buffles*. Effectivement on trouve encore dans les forêts

de la Lithuanie & de la Russie un bœuf sauvage, que l'on appelle *aurox*, que l'on prétend être le même que le *bison* ou le *bonasus* d'Aristote, ou l'*urus* de Pline. Il est plus fort que nos taureaux ou bœufs ordinaires, & même que les buffles; il a le poil beaucoup plus long, &, ainsi que le dit Pline, une espece de criniere comme le lion, & une bosse sur le dos. La différence du bison à l'aurox n'est que dans la taille, le bison est plus petit. Le *buffle*, avec lequel Pline ne veut pas qu'on confonde les bêtes dont je viens de parler, est originaire d'Afrique, mais est naturalisé dans une bonne partie de l'Italie. On s'en sert comme du bœuf, pour labourer la terre; il est plus fort que celui-ci, n'étant point coupé, & il n'est pas si méchant que le taureau: cependant il a quelquefois des caprices & des fantaisies dangereuses, & est brutal. Sa taille est massive, sa physionomie effrayante, & cependant stupide, son mugissement épouvantable; il n'a rien de noble ni d'agréable dans sa personne. Sa couleur est d'un gris-de-fer foncé; son poil est court, & fort comme celui du sanglier; il n'en a point sur la poitrine ni sur la croupe, mais un gros toupet de poil entre les deux

cornes au dessus des yeux, qui lui donne l'air très-sauvage. Cependant ces animaux sont assez dociles; ils paissent par troupeaux, & on va les prendre dans les champs, quand on veut les atteler à la charrue ou au chariot, car ils tirent très-bien, & deux buffles ont plus de force que quatre chevaux. Quand on les attaque & qu'on les blesse, ils se défendent non seulement avec les cornes, mais encore avec les pieds; ils terrassent leurs ennemis, les brisent & les écrasent. Quelquefois, pour les conduire, on leur passe un anneau par le nez, & on les bride ainsi : de là est venue l'expression proverbiale, *mener quelqu'un par le nez comme un buffle*. Quoique leur peau soit fort dure, elle est aisée à travailler & à passer : on en fait des culottes, des vestes, des ceinturons, des bandoulieres, & en général tous les ouvrages de buffleteries, qui sont d'un grand usage pour la cavalerie, & qui résistent aux coups de sabre & quelquefois même aux balles.

Dans le Chapitre suivant, Pline parle, sous le nom d'*alcé*, de *l'élan*, animal sauvage très-vigoureux & méchant, qui naît dans les mêmes pays que l'*aurox*; il tient du bœuf, de l'âne, & du cerf. Les anciens Naturalistes pensent qu'il est origi-

nairement de race bâtarde ou croisée. Il a la tête fort grosse, les yeux étincelans, la levre supérieure très-grosse & pendante en avant, les oreilles semblables à celles de l'âne : le bois du mâle est large, très-dur, & tranchant ; il en change tous les ans, comme le cerf. Son poil est jaunâtre, mêlé de gris ; il a jusqu'à trois pouces de long ; il est dur & élastique, & fait une excellente bourre. Ses jambes seches, maigres & musculeuses, sont extrêmement fortes ; il court très-vîte sur les rochers & sur la glace, sans jamais tomber, lance des pierres contre ceux qui le poursuivent, & leur brise les os, s'il peut les atteindre & les frapper de son pied ; il se nourrit de feuilles, d'écorce d'arbres, & de mousses. La chasse de l'*élan* est belle, mais très-dangereuse ; car si le chasseur manque cet animal, celui-ci revient sur lui, le foule aux pieds, & le déchire avec son bois. D'ailleurs il a la peau très-dure, & court fort vîte ; ainsi il n'est pas aisé de le tuer, même au fusil ; sa peau préparée sert aux mêmes usages que celle du buffle, & lui est supérieure. Nos anciens Médecins avoient une opinion qui étoit encore en vigueur au seizieme siecle ; c'est que la corne du pied de l'*élan* étoit un remede souverain

contre l'épilepsie. Ce préjugé étoit fondé sur ce qu'on croyoit que cet animal même étoit sujet à cette maladie, mais qu'il faisoit cesser ses accès en mettant son pied gauche dans son oreille. Une opinion aussi ridicule ne peut se soutenir dans un siecle éclairé comme le nôtre; cependant on se sert encore de la raclure de la corne des pieds de l'*élan*, & on la fait boire en infusion aux épileptiques. Ce qui est vrai, c'est que le bois de l'*élan* & la corne de ses pieds ont la même propriété que la corne de cerf, & même dans un degré plus fort, puisqu'ils contiennent plus de sels volatils.

Il ne paroît pas que Pline, Aristote ni Ælien aient connu la *rêne*, espece de cerf si utile & si chere aux Lapons: mais nos Naturalistes du seizieme siecle la connoissoient, tant bien que mal, sous le nom de *rangier;* mais l'on ne peut pas, d'après ces Auteurs, en parler exactement.

Pline dit qu'il y a dans toute la Germanie, & jusque dans les Gaules, des chevaux & des ânes sauvages, des boeufs sauvages ou aurox, & des alcés ou élans. Cela étoit vrai du temps que Pline écrivoit, & l'a été tant que la Germanie &

les Gaules ont été couvertes d'épaisses forêts marécageuses, comme l'est encore la Lithuanie; mais ces animaux ont été détruits, ou se sont retirés à mesure que les pays que nous habitons ont été peuplés & cultivés.

Pline s'étend sur le *lion*, qui est assurément bien digne de son attention ; mais ce qu'il nous en apprend, ou est connu de tout le monde, ou n'est pas fort juste, quoique tiré en partie d'Aristote. Ils prétendent que la lionne ne fait dans sa vie que cinq fois des petits : à sa premiere portée, elle en a cinq, diminue d'un à chaque portée suivante, & n'en a qu'un seul à sa derniere. Pline croit encore que les lionceaux, comme les oursins, ne sont, à leur naissance, que des masses de chair informes, que la mere débrouille en la léchant. On a reconnu que cette opinion étoit fausse, même pour les ours. Les lions ont de grandes ressemblances avec les chiens, tant dans leur figure que dans leurs coutumes. Ceux que les hommes ont le plus à craindre, sont les vieux lions ; ils tâchent de surprendre les gens à pied ou endormis, parce que dans cet état ils ne peuvent leur échapper. Les jeunes poursuivent les cerfs & les che-

vaux, & les attrapent quelquefois à la course. Scipion avoit vu en Afrique deux vieux lions que l'on avoit attrapés, crucifiés, & exposés sur le grand chemin, pour servir d'exemple aux autres, & les empêcher de manger les hommes sans permission; car on sait qu'on abandonnoit quelquefois les criminels aux bêtes féroces. Le lion a souvent donné des preuves de clémence & de générosité, & en donne tous les jours de courage & de force. Cependant Pline adopte la ridicule opinion qu'il a peur du chant du coq & de sa crête, & qu'il craint même le bruit que font les chariots en roulant. Il croit aussi que le lion a toujours la fievre, mais qu'il n'en est pas plus malade pour cela. La principale maladie à laquelle il est sujet, est la mélancolie; mais, dit-on, il y a un moyen sûr de s'en guérir; c'est de faire venir devant lui un singe qui fait des grimaces; le lion croit qu'on se moque de lui, il se met en colere; communément il mange le singe, & il est guéri. Les lions vivent ordinairement vingt-cinq ans; ils n'ont que quatorze très-fortes dents à chaque mâchoire. Le lion aime à lécher, comme le chien; mais il est dangereux de re-

cevoir de lui ces careſſes, car, comme il a la langue fort dure, il écorche la peau, en fait ſortir du ſang ; & alors le trouvant très-bon, il dévore la main qu'il léchoit auparavant. Au reſte, le lion mange quelquefois horriblement en un jour ; il dévore des animaux entiers, mais enſuite il peut reſter aiſément pluſieurs jours ſans manger, & ſe donne le temps de digérer tout ce qu'il a pris de nourriture : ainſi on doit le regarder comme le modele des bons eſtomacs. Les anciens Médecins ordonnoient contre l'épilepſie, & pour d'autres maladies, la poudre de cœur de lion, ſon ſang deſſéché & mis en poudre, & même ſa graiſſe.

Sylla fut le premier qui donna aux Romains, dans le Cirque, un combat de cent lions, tous à crinieres, c'eſt-à-dire, tous mâles : Pompée en donna un de ſix cents ; & Céſar un de quatre cents. Marc-Antoine le Triumvir fut le premier qui ſe fit traîner dans un char par des lions ; il traverſa ainſi Rome, accompagné de la Courtiſanne Citheride ſa maîtreſſe : les Augures en conclurent que Rome alloit être aſſujettie, puiſque les animaux les plus nobles & les plus braves étoient ainſi ſoumis au joug.

Des lions, Pline passe aux *pantheres*; il en raconte aussi des actions de générosité. Les pantheres se distinguent des tigres, principalement par la variété des couleurs. Effectivement, la panthere, que quelques Auteurs confondent avec le *léopard*, ne doit pas l'être avec le tigre; mais il se trouve dans leur conformation d'autres différences. Il y a un troisieme animal du même genre, bigarré à peu près de même, & qu'on trouve aussi en Afrique, mais qui est plus petit & plus doux; il s'appelle *once*. En général, les peaux de ces animaux sont dures, mais leur poil est court, & plus ou moins rude: tous ont autant de ressemblance avec le chat, que le lion en a avec le chien. Les inclinations sont à peu près les mêmes: ils passent pour traîtres, surprennent leur proie, & se lancent dessus très-légérement; ils grimpent aux arbres, & déchirent plus qu'ils ne mordent; leurs griffes sont terribles. Le poil du léopard est jaune, avec des taches noires: celui de la panthere est un peu plus blanc, & celui de l'once est tout à fait gris-blanc, ayant aussi des taches noires. Le tigre est marqueté des mêmes couleurs, mais par bandes, ou par de plus grandes

taches. L'once peut aisément s'apprivoiser ; le léopard & la panthere se domptent, mais ne s'apprivoisent jamais. Le *tigre*, sur-tout celui qu'on appelle *royal*, est le second en force de tous les animaux carnassiers, & peut-être le premier en cruauté. Les Romains craignoient si fort ces animaux, qu'il fut défendu d'en transporter à Rome ; mais enfin Scaurus, étant Edile, fit paroître dans le Cirque cent cinquante pantheres, léopards ou tigres, & Pompée & Auguste plus de quatre cents de ces animaux.

Pline ne s'étend pas beaucoup sur le *chameau*, & ne distingue pas assez les deux especes, le chameau & le dormadaire : il se contente d'appeler le dromadaire qui a deux bosses, *chameau de la Bactriane* ; & le vrai chameau, *chameau d'Arabie*. Il convient de leur légéreté à marcher, qui surpasse celle du cheval, de leurs forces pour porter les lourds fardeaux, & de l'avantage qu'ils ont de pouvoir rester plusieurs jours sans boire. Il parle d'un animal qui tient beaucoup du chameau ; nous le connoissons aujourd'hui sous le nom de *giraffle*, ou de *caméléopard* ; sa figure est très-étrange ; son poil est rouge, moucheté de blanc : il y en a de blancs,

blancs, mouchetés de rouge ; il a un cou très-long, & une très-petite tête ; son corps, selon Pline, tient de la brebis. C'est un des monstres de l'Afrique ; mais on en trouve très-rarement ; il a en tout dix-huit pieds de haut. La chair de chameau est assez bonne à manger, sur-tout quand l'animal est jeune ; son lait est très-sain & meilleur que celui de jument ; mais les chameaux femelles n'en donnent pas beaucoup : cependant les Arabes en font des fromages. Pline croyoit que les chameaux avoient beaucoup d'antipathie pour les chevaux ; cela est faux. Les chameaux sont sobres & ruminans ; ils se nourrissent d'herbes, de grains, de paille, de fruits, & de noyaux de dattes. On sait que c'est avec le poil de chameau qu'on a fait les premiers camelots, & que ce poil a donné le nom à ces étoffes. On tire le meilleur sel ammoniac de la fiente & de l'urine du chameau.

Dans le dix-neuvieme Chapitre, Pline dit un mot d'un animal que les Gaulois appelloient *rufier*. Il a, dit-il, la tête d'un loup, & le corps moucheté comme une panthere ; c'est notre *loup cervier*, que quelques Naturalistes croient être le *lynx* des Anciens. Sous ce nom de lynx, on

a dit de lui qu'il avoit la vue si perçante, qu'il voyoit à travers les murailles. Cela n'est pas tout à fait exact; mais il voit très-bien & de très-loin les bêtes qu'il veut dévorer; elles sont en grand nombre, car ce sont tous les animaux plus foibles que lui. Par un instinct remarquable, il ne les mange pas tout entiers; il ne fait que leur briser la tête & leur enlever la cervelle, & abandonne le reste du cadavre. Il tient beaucoup du chat, par son adresse & son agilité; il n'appartient au loup que par sa férocité & son hurlement: d'ailleurs il ressemble à la panthere, par la variété de ses couleurs; mais il a le poil beaucoup plus long. Sa fourrure est belle & estimée.

Pline ne s'étend pas beaucoup sur le *rhinocéros*; il le désigne cependant à ne s'y pas tromper: il dit qu'on a été long-temps sans le connoître à Rome, qu'enfin on y en a vu plusieurs. Nous en pouvons dire autant de la France: on étoit près, au siecle dernier, d'en révoquer en doute l'existence; mais depuis trente ans nous le connoissons parfaitement; nous savons que cet animal est aussi lourd & aussi pesant que l'éléphant. Il a de grandes singularités dans

sa figure & dans sa peau ; la plus remarquable est la corne unique qu'il porte sur le nez. Depuis long-temps elle passe pour précieuse, parce qu'on prétend qu'elle éprouve tous les poisons, & rejette tous ceux que l'on veut renfermer dans les vases faits de cette corne. Au reste, elle conserve le vin qui n'est point empoisonné, & lui fait même contracter, à ce que l'on dit, une qualité médicinale, qui, sans lui donner un mauvais goût, le rend capable de purifier le sang & de résister à la corruption de l'air. Les Indiens & les Abyssins font avec la peau du rhinocéros, des boucliers impénétrables aux fleches, & même aux balles. Le rhinocéros a quelque affinité avec le cochon, comme le lion avec le chien, & le tigre avec le chat. Il aime les lieux marécageux, & s'enfonce volontiers dans la boue. Pour le faire vivre dans nos climats, il faut lui fournir les moyens de se baigner, & lui oindre la peau avec de l'huile.

Le vingt-unieme Chapitre contient la description d'une infinité d'animaux, la plupart fabuleux, parmi lesquels on en trouve qui ont, suivant Pline, la voix humaine. Il croit qu'il y a des sphinx,

des pégases ou chevaux ailés, des bœufs à trois cornes, des chevaux qui ont une grande corne au milieu du front, & que l'on appelle *licornes*, des basilics qui tuent l'homme de leur seul regard, &c.... Tout autant de fables absurdes.

La premiere fable que Pline débite sur les *loups*, est que leur seul regard fait mal aux hommes ; qu'il y a des pays où les hommes se transforment en loups : il fait à ce sujet plusieurs contes ; que le le poil de la queue du loup est un filtre excellent ; avec lequel on rend toutes les femmes amoureuses ; mais il faut l'arracher quand l'animal est vivant ; il n'a plus de vertu quand la bête est morte. Pline n'ajoute rien de raisonnable à ces folies : d'ailleurs nous savons que le loup est un animal carnassier très-dangereux : il mange des moutons tant qu'il en peut attraper, & se jette quelquefois sur les hommes, mais c'est lorsqu'il manque de pâture. On prétend qu'alors il est quelquefois réduit à manger de la terre. Le loup a cela de commun avec le renard, que, quand il est pris, il se laisse assommer sans pousser un seul cri. Il a de grandes ressemblances avec le chien ; mais il n'a point l'épine du dos flexible & mobile, & est obligé de

ſe tourner tout d'une piece, ce qui eſt cauſe qu'il eſt ſouvent pris. On le détruit tant que l'on peut, parce qu'il n'eſt propre qu'à faire du mal. Après ſa mort, il eſt de quelque utilité ; ſa fourrure ſert à faire des manchons. Les anciens Médecins faiſoient manger aux épileptiques, & même aux phtiſiques, le cœur & le foie du loup fricaſſés. Ses inteſtins pulvériſés ſont bons contre la néphrétique. On fait de ſa graiſſe un liniment contre les rhumatiſmes. On enchâſſe les dents de loup pour faire des hochets aux enfans, & elles ſervent d'outils à pluſieurs ouvriers.

En parlant des inventions dont les hommes ſont redevables aux animaux, Pline nous apprend que c'eſt l'*ibis*, eſpece de cigogne, dont on trouve de blanches & de noires en Egypte, ſur le bord du Nil, qui a inventé le clyſtere. Lorſque cet oiſeau eſt conſtipé, il remplit d'eau ſon grand bec, ſe le fourre dans l'anus, y dégorge cette eau, qui, en en ſortant enſuite, entraîne les matieres dont l'animal veut ſe débarraſſer. De même le *cerf* nous a appris que le dictame étoit bon, tant pour guérir les bleſſures, que pour ſe préſerver du venin des araignées ; l'hi-

rondelle, que la chelidoine est un excellent remede pour la vue. Différens animaux, en mangeant de la rue lorsqu'ils se croient empoisonnés, nous prouvent que c'est un antidote. Le sanglier se guérit de ses maladies en mangeant du lierre; les pigeons, les ramiers, les geais, les merles se purgent avec des feuilles de laurier; les colombes, les tourterelles, les poulets avec de la pariétaire; les chiens avec du chien-dent; l'ours en avalant toute une fourmilliere.

Pline nous fait ensuite l'histoire d'un assez grand nombre de Villes & de Nations entieres, qui, selon lui, ont été entiérement détruites par des animaux. Une Ville d'Espagne le fut par des lapins, qui creuserent leurs terriers sous les murailles & les maisons, & formerent une espece de Ville souterraine, qui fit écrouler l'autre; une en Thessalie par des taupes. Les habitans d'une Ville des Gaules furent chassés par des grenouilles; ceux d'une Cité d'Afrique par des sauterelles. Les habitans de Giaros, l'une des Cyclades, furent obligés d'abandonner leur Isle aux rats. En Italie, la Ville d'Amicle fut ruinée par les serpens; une Nation entiere d'Ethiopiens par

les scorpions : enfin, une autre par les chenilles.

Pline, revenant aux animaux féroces, parle de l'*hyene*, dont il semble faire un animal très-différent du loup : cependant ces deux bêtes carnassieres ont de grandes ressemblances ; leur principale différence vient de ce que l'hyene n'a que quatre ongles à chaque patte ; c'est le seul animal quadrupede auquel on remarque cette singularité. Le poil de l'hyene est long comme celui du loup cervier, & tacheté à peu près de même. Pline prétend qu'il sait imiter la voix humaine ; qu'il retient le nom d'un Berger, & l'appelle pour le tirer de son enclos, se jeter sur lui & le manger ; qu'il en fait de même au chien, après quoi il a bon marché du troupeau ; qu'il aime les cadavres, & creuse la terre pour les déterrer. Cet article est exact, & les loups en font autant quand ils peuvent entrer dans les cimetieres. Il dit aussi que l'hyene a les yeux changeans ; qu'il est noctilope, c'est-à-dire, qu'il voit la nuit, mais que ses yeux sont fixes, & qu'ils ne tournent jamais dans leur orbite.

Il parle ensuite des *ânes sauvages*, que nous connoissons sous le nom de *zebres*.

Ce qu'ils ont de plus remarquable, c'eſt leur peau, qui eſt de la plus grande beauté, rayée de blanc, de jaune & de noir.

Ce n'eſt que dans le trente-deuxieme Chapitre du huitieme Livre, qu'il parle du *cerf*, noble & bel animal aſſez connu. Les contes que Pline fait ſur lui, les biches & les faons, ſont, qu'il y a une herbe avec laquelle les biches ſe purgent avant & après être accouchées. Nous la connoiſſons ſous le nom de la *liveche*. Il prétend que les cerfs prennent plaiſir à écouter le ſon de la flûte & le chant des Bergers; qu'ils traverſent les mers en troupe, & qu'on en a vu une colonie paſſer de l'Iſle de Chypre en Cilicie. Les cerfs blancs ſont fort rares & fort eſtimés: il fait un grand éloge de la chair & de la corne du cerf; il pourroit y ajouter celui de ſon bois & de ſon cuir. Sa chair eſt bonne à manger, & ſaine: cependant celle des vieux cerfs eſt dure; &, en général, il n'y a à préſent qu'une petite partie de cet animal dont les gens délicats veuillent manger. Nos anciens Médecins croyoient qu'elle préſervoit de la fievre, parce que le cerf n'a jamais cette maladie. On raconte qu'une grande Princeſſe

d'Allemagne vécut très-long-temps sans fievre & sans maladie, parce qu'elle avoit fait sa nourriture ordinaire de chair de cerf. Apparemment que cette Princesse étoit vive; car les anciens Médecins disent que la nourriture de chair de cerf ne vaut rien pour les gens naturellement mélancoliques. On mange les cornichons ou petites andouillettes naissantes des cornes du cerf: on rape la corne toute formée, & cette rapure est très-utile en médecine dans plusieurs occasions. Depuis quelque temps on la distille, on la mêle avec des plantes aromatiques, & on en fait de la gelée. Je ne crois pas que ces préparations aient été connues au seizieme siecle. Il y a un os que l'on trouve dans le cœur du cerf, auquel nos anciens Médecins attribuoient de grandes vertus. La graisse du cerf est émolliente, nervale, & résolutive; la moëlle de ses os l'est encore davantage, mais il faut qu'elle soit fraîche. Enfin, on tire aussi grand parti du cerf pour les Arts; sa peau est très-bonne étant préparée. Les Couteliers se servent aussi de sa corne la plus dure, pour faire des manches de couteaux.

Pline ne dit qu'un mot du *porc-épic*, qu'il prétend que l'on trouve dans l'Inde

& en Afrique. Il dort six mois sous terre, comme les marmottes; & pendant ce temps il ne prend aucune nourriture : c'est durant cette espece d'engourdissement que ses piquans tombent, & qu'il lui en revient d'autres. Pline nous dit qu'il les lance & les décoche comme une fleche contre ses ennemis. Cela n'est pas tout à fait vrai; mais sa peau étant flexible, il l'enfle & pousse ainsi ses dards sans s'en détacher. Pline distingue bien du porc-épic le *hérisson*, dont il parle peu après. Celui-ci, qui est plus petit, est commun en Europe : il dort aussi l'hiver; son corps est très-différent de celui du porc-épic, mais ses pointes sont du même genre. Les hérissons chassent, ou vont à la picorée la nuit dans la campagne; ils montent sur les arbres, en détachent les fruits, qu'ils laissent tomber à terre : ensuite ils redescendent, se roulent sur ces mêmes fruits qui s'attachent à leurs piquans, & ils les portent ainsi à leurs tanieres. Il n'est pas vrai, comme Pline le dit, qu'ils en fassent des magasins pour l'hiver. Cet animal a la facilité de se former absolument en boule lorsqu'on l'attrape, & de présenter ainsi de tous côtés ses piquans à ses ennemis.

Il y auroit beaucoup plus à dire sur les

ours, que Pline ne nous en apprend. Il étoit dans l'opinion, qui a duré long-temps, qu'ils naissoient informes; & qu'ils ne prenoient la figure d'animal, que lorsque leur mere les avoit bien léchés. Les ourses accouchent en hiver pendant que leurs mâles sont dans l'engourdissement, quoique celles-là restent plus long-temps que ceux-ci dans cet état; mais les mâles s'endorment plus tard, à ce que dit notre Auteur Latin. Les ourses se forment un lit ou espece de nid, pour mettre bas plus mollement leurs petits : ce nid est composé de branchages chargés de feuilles mortes, & elles recouvrent les petits ours de ces mêmes feuilles. Les oursons suivent leurs meres environ deux ans; elles en ont ordinairement deux ou trois par chaque portée : elles les allaitent étant accroupies en les tenant embrassés, & les défendent quand on les attaque en les couvrant ainsi de tout leur corps. On cherche à tuer les oursons, parce que leur chair est délicate & bonne, tandis que celle de l'ours ne peut être mangée que par nécessité; d'ailleurs sa graisse est mauvaise & huileuse; celle des pattes est pourtant plus délicate. Dans les pays où les ours sont communs, on sert ces pattes

aux étrangers comme les meilleurs morceaux; ce qui peut en dégoûter, c'est qu'elles ressemblent à des mains humaines. Pline convient de cette ressemblance, & ajoute même que leurs pattes de devant ressemblent à nos bras, & celles de derriere à nos jambes. Ils ont des coudes & des genoux. Les ours ont aussi à leurs pieds un talon, sur lequel ils s'appuient, ce qui les fait aisément marcher sur les pattes de derriere. Pline s'étonne de ce que les ours s'étant retirés dans leurs tanieres, & y ayant passé l'hiver sans manger, en ressortent aussi gras qu'ils y sont entrés ; mais indépendamment de ce que cette retraite n'est pas aussi longue que Pline le croyoit, pendant ce temps cet animal gronde toujours, leche ses pattes qui sont fort grasses, & se nourrit ainsi de sa propre substance. On étoit autrefois persuadé que l'ours croissoit pendant toute sa vie. Pline dit même, d'après Théophraste, qu'il augmente encore après sa mort, mais il faut entendre par-là que sa chair renfle. Ce qui est vrai, c'est que les ours, étant vieux, deviennent trop gras, & ont de la peine à marcher. Suivant Pline, leur médecine est fort singuliere ; ils se purgent en sortant de leur retraite avec une herbe qu'on appelle *aron*, & ils

vont se ruer sur les endroits des forêts où les mouches ont déposé leur miel, non seulement pour s'en rassasier, mais aussi pour se faire piquer par les mouches, ce qui leur sert de saignée & de médecine en même temps. Notre Auteur prétend que cet animal, d'ailleurs si fort & si adroit, malgré son air de stupidité, a la tête si foible, que souvent il est tué d'un seul coup porté violemment sur cette partie de son corps. L'an 600 de Rome, on vit combattre dans le Cirque cent ours de Numidie, contre autant de chasseurs. Les Espagnols prétendent que la cervelle d'ours communique une sorte de rage, ce qui doit être mis au nombre des contes; mais ce qui est très-vrai, c'est que la graisse d'ours appliquée en topique, est très-bonne contre les rhumatismes & contre la goutte. Celle que l'on emploie a communément la couleur verte; mais c'est souvent parce qu'elle est rance, & réduite presque en huile. La peau d'ours, quoiqu'elle ne soit pas rare, est certainement une des meilleures fourrures. Il paroît que Pline n'a pas connu la distinction des trois especes d'ours que nous connoissons; l'ours brun qui est plus commun; celui tout-à-fait noir, qui est le plus méchant & le plus

féroce, & qui cependant ne mange jamais de chair; & l'ours blanc, qu'on trouve sur les bords de la mer glaciale.

Suivant ce que Pline dit d'un petit animal, qu'il appelle *rat pontique* (du royaume du Pont), qui est blanc, & se cache dans des trous pendant l'hiver, il paroît que c'est de l'*hermine* dont il veut parler. Un autre animal qu'il appelle *rat des Alpes*, & qui passe l'hiver endormi dans des trous remplis d'herbes seches, est certainement la *marmotte*. Il conte que pour voiturer dans leur taniere le foin qui doit la tapisser, la femelle se couche sur son dos, chargée de foin entre les quatre pattes, & que le mâle l'y traîne. Le nom de *marmotte* qu'elles portent en François, vient de ce que, lorsqu'on leur donne du lait à boire, pour marquer leur contentement, elles font une espece de murmure, que dans le vieux François on rendoit par *marmotter*. Les Savoyards mangent les *marmottes*, & les trouvent très-bonnes; ils en mettent dans leur soupe, les salent, & les fument; il faut un bon estomac pour digérer la chair de ces animaux, qui, étant endormis une partie de l'année, ont le sang fort épais.

Pline en revient à ses contes, en nous

disant qu'il y a un petit animal qui attaque hardiment le lion, & que si celui-ci le mange ou le mord seulement, il est empoisonné. Le lion, par instinct, au lieu de mordre cet ennemi, l'écrase avec sa patte; mais la méchante petite bête, sachant que son urine suffit pour faire périr le lion, lui en lance en mourant, & lui donne ainsi la mort. Pline ne nous décrit point la figure de cet animal; il l'appelle *léontophonte*, qui ne veut dire que tueur de lion.

A propos d'urine; Pline dit que celle du lynx se pétrifie, & qu'il s'en forme une pierre précieuse; c'est un conte: il est plus juste sur ce qui regarde l'*écureuil*, dont la gentillesse, la légéreté, la docilité sont admirables. On connoît la beauté de sa queue, de laquelle il peut quelquefois se couvrir tout entier. Il ne s'engourdit point pendant l'hiver, mais se fait un petit abri ou nid au haut des arbres, sous lequel il se met à couvert des neiges & des frimas, après y avoir rassemblé la provision de glands, de noisettes, & autres graines pour sa subsistance. Il paroît que Pline n'a pas connu l'*écureuil volant*, si commun en Pologne, en Finlande & en Russie; il y en a aussi beaucoup en Améri-

que, & particuliérement dans le Canada.

Il y a beaucoup de contes à faire sur les *chiens*, aussi Pline ne les épargne-t-il pas à ses Lecteurs. Il nous raconte qu'un Roi des Garamantes avoit pour gardes deux cents chiens, par le secours desquels il rentra dans ses États, dont il avoit été chassé; que les chiens des Cimbres défendirent les chariots qui portoient les familles de ces Nomades, contre les Romains, qui ne purent les en chasser. Après avoir rapporté de la part des chiens plusieurs traits de fidélité, qui sont connus de tout le monde, il nous fait part d'un accident qu'éprouva une Reine de Bithynie, femme de Nicomede: elle aimoit beaucoup son mari, qui l'aimoit aussi très-tendrement. Le Roi avoit un chien Molosse, d'une fidélité & d'un attachement à toute épreuve. Un jour que la Reine badinoit avec le Roi, elle feignit de le battre; le chien, qui crut l'action sérieuse, sauta à la gorge de la Princesse, & l'étrangla. A propos de l'utilité des chiens de chasse, Pline remarque que les limiers & les chiens d'arrêt peuvent, quoiqu'aveugles, servir encore utilement, puisque c'est par l'odorat & non par la vue qu'ils découvrent le gibier.

Il

Il y a, ſelon Pline, dans les Indes une race de chiens qui viennent de tigres : les deux premieres générations ſont abſolument féroces ; la troiſieme devient plus docile, & eſt ſuſceptible de domeſticité. Il y a auſſi, dit-il, dans les Gaules des bêtes qui proviennent de chiennes & de loups.

Le même Auteur rapporte un fait fort curieux, s'il étoit vrai. Le voici : Un Roi d'Albanie avoit une race de chiens d'une grande force, & d'un courage extraordinaire ; Alexandre, en ayant entendu parler, fit prier ce Prince de lui en faire préſent d'un. Lorſque ce chien fut arrivé, pour éprouver ſes forces, il ordonna qu'on lâchât devant lui différens animaux, tels que des chiens, des daims, des cerfs, des ſangliers ; mais le chien mépriſa ces bêtes, & ne daigna pas les pourſuivre. Alexandre, indigné de la lâcheté de ce chien qu'on lui avoit ſi fort vanté, le fit tuer, & manda au Roi d'Albanie, que de pareils chiens ne méritoient pas un autre traitement. Le Roi répondit à Alexandre, qu'à tort il avoit fait mourir un ſi courageux animal, & il lui en envoya un autre, en lui conſeillant d'exercer ſa valeur contre un ennemi digne de lui. Alexandre fit lâcher

contre celui-ci un lion furieux : aussi-tôt le chien se redresse, saute sur le lion, le terrasse & l'étrangle : un éléphant paroît, &, malgré la force de ce nouvel ennemi, il fait si bien, en employant en même-temps l'adresse & la force, qu'il trouve moyen de le culbuter, & de lui donner la mort.

Les chiennes, dit Pline, portent deux fois par an, & sont soixante jours pleines. Les petits chiens naissent aveugles, & ne voient clair quelquefois qu'au bout de trois semaines; mais le premier né d'entre eux a les yeux ouverts après neuf jours, & les autres successivement, jusques à trois semaines, où les derniers voient clairs. Tout le monde sait que les chiens sont sujets à la rage. Pline se hasarde à indiquer des remedes contre la morsure des chiens enragés : il croit mal à propos que la rage n'est mortelle que lorsqu'on a été mordu dans la canicule, & que ce n'est qu'alors que l'horreur de l'eau prend aux mordus au bout de trente jours : il conseille pour remede, de les faire vivre d'ellébore ; il propose aussi la racine d'églantier ou rose sauvage : malheureusement ces remedes ont été reconnus pour insuffisans : il en faut chercher de plus

efficaces pour guérir la rage, qui prend en tout temps. La peau des chiens est très-utile étant préparée : on en fait des gands & des bas. Comme les chiens ne suent jamais, leur peau n'est jamais traversée ni par la sueur, ni par l'eau. Les chiens vivent quinze à dix-huit ans. Pline dit, comme ne le croyant pas, que l'on avoit entendu des chiens parler : il ajoute que, si cela est arrivé, c'est un prodige & un miracle de Dieu ; en quoi il se trompe certainement, car le fait est vrai ; mais ce prétendu prodige s'opere assez désagréablement pour l'animal, en touchant le cou du chien avec les doigts, & modifiant son cri de maniere qu'on croie lui entendre prononcer certains mots. On méprise à présent la chair de chien : il n'y a que les Negres & les Sauvages de l'Amérique qui en mangent ; mais les Grecs & les Romains n'ont pas toujours rebuté cet aliment. Hippocrate, en parlant des bonnes & mauvaises qualités des viandes dont on se nourrit, dit que celle de chien échauffe, desseche, & rend plus fort ; que celle de vieux chiens se digere difficilement, & que celle de petits chiens est légere, humectanre, & très-saine. Pline fait aussi l'éloge de cette nourriture. Plu-

ſieurs anciens Auteurs conſeillent aux goutteux de faire coucher des chiens avec eux, prétendant que ces animaux gagneront la goutte, & en débarraſſeront le goutteux; mais il n'y a que le premier point de vrai : les chiens qui couchent avec les goutteux, gagnent leur mal, mais les malades ne guériſſent pas pour cela. On a vu des chiens gagner de même différentes maladies, ſur-tout quand ils lechent les parties viciées. On cite l'exemple d'un chien qui gagna la petite vérole. On fait avec des petits chiens bouillis dans l'huile d'olive, des vers de terre & de la térébenthine, un baume excellent pour renforcer les nerfs & guérir les rhumatiſmes. En général, la graiſſe de chien eſt vulnéraire, conſolidante, & déterſive. On diſtribue chez les Apothicaires une drogue très-bonne en beaucoup d'occaſions; elle eſt connue ſous le nom d'*allum græcum*. Les gens délicats, qui ont beſoin d'y avoir recours, font bien de ne pas s'informer de quoi elle eſt compoſée; car c'eſt de la fiente de chien. On diſtingue les chiens en trois grandes claſſes: chiens à poil long, chiens à poil ras, chiens ſans poil; mais les derniers ſe réduiſent à une ſeule eſpece, qu'on appelle

chiens Turcs ; leur peau eſt ordinairement griſe, mouchetée de blanc, douce, & huileuſe : ce petit animal tremble toujours de froid. Les chiens à poil ras ſont le dogue d'Angleterre ; c'eſt celui que les Anciens appeloient *moloſſe ;* le doguin d'Allemagne, ou *mopſe*, le petit doguin, qui n'eſt pas plus gros que le poing, les grands & petits danois, les grands & petits lévriers, & les levrettes, le braque, le limier, les baſſets, & le chien couchant. Les principaux chiens à poil long ſont les grands & les petits épagneuls, parmi leſquels on compte les gredins, qui ſont tout noirs, & les pyrames, qui ſont marquetés de rouge, les grands barbets, & les bichons : tous ces chiens étoient connus au ſeizieme ſiecle. Les épagneuls ſont originaires d'Eſpagne, & les barbets de Barbarie ; mais ce n'eſt que du commencement de ce ſiecle que nous connoiſſons les chiens prétendus loups, qui nous ont été apportés du Nord. Dès le ſeizieme ſiecle, les chiens de Malte étoient renommés pour leur petiteſſe & leur gentilleſſe : cette eſpece eſt devenue à préſent de la plus grande rareté. Il y a à la Chine des chiens jaunes du plus beau citron du monde. On parle

du chien volant ; mais rien de moins sûr que son existence.

Pline parle des *chevaux*, conte l'histoire de Bucéphale, qui est connue de tout le monde, & il la fait suivre par un très-grand nombre d'anecdotes ou déjà connues, ou qui m'ont paru peu intéressantes. Il nous apprend que les chevaux entiers peuvent faire l'office d'étalon jusqu'à l'âge de trente-trois ans ; il en a même vu un qui a conservé ses forces jusqu'à quarante. Il termine ses anecdotes fabuleuses par assurer comme un fait constant, qu'en Lusitanie (Portugal), les cavales des environs du Tage conçoivent par le seul souffle du zéphyr, qui leur portent les soupirs amoureux de certains chevaux entiers qui sont bien loin de là. Ce trait seul suffiroit pour établir la réputation que Pline s'est si justement acquise d'être un grand narrateur de fables.

Pline rend assez de justice aux *ânes*, & convient de l'utilité dont ils sont au genre humain. D'ailleurs il nous avertit que ces animaux sont très-sensibles au froid, & qu'ils ne multiplient point dans les pays Septentrionaux. Les ânesses sont très-bonnes meres : notre Auteur prétend

qu'elles sont sujettes à rêver beaucoup pendant leur sommeil.

Passons aux *mulets*. Pline nous apprend qu'il y en a de deux especes ; les uns, qui viennent d'un âne & d'une jument, sont les vrais mulets. On mangeoit autrefois de la chair d'âne, & sur-tout de celle d'ânon : les Romains en faisoient un cas particulier, & l'on en servoit sur les meilleures tables. Les mulets qui viennent d'une ânesse & d'un étalon, s'appeloient en Latin *inhuli* ou *bardi*, en vieux François *bard*; d'où il nous est resté le mot *bardau*, qui désigne un petit mulet. Le *jumars* est la production d'un âne & d'une vache : on doute fort que cette espece de mulets existe. On faisoit autrefois usage dans la médecine de l'ongle du mulet brûlé, de son urine, & de sa fiente ; mais on a banni ces vilains remedes de la pratique moderne.

Le lait de jument est bon pour la poitrine ; mais le lait d'ânesse est encore meilleur pour cet usage. Les Dames Romaines s'en servoient comme de cosmétique ; elles s'en lavoient le visage, & même se baignoient dedans pour rendre leur peau plus douce.

Pline fait sur les *bœufs*, les *taureaux*,

les *vaches*, & les *veaux*, des remarques plus ridicules qu'importantes. Il a consacré un Chapitre entier à l'histoire du *bœuf Apis*, qui étoit adoré comme un dieu chez les Egyptiens; mais on trouve dans Hérodote, & dans Diodore de Sicile, toute l'histoire de cette divinité animale & mortelle, bien mieux expliquée qu'elle ne l'est par l'Auteur Romain. Apis étoit le dieu & le symbole de l'agriculture.

Il y a long-temps que l'on croit que les vaches noires donnent le meilleur lait; mais ce sont les vaches blanches qui en donnent le plus. Les bœufs & les vaches aiment beaucoup le vinaigre & le sel: lorsque ces animaux sont dégoûtés, on leur fait manger des herbes trempées dans du vinaigre & saupoudrées de sel. On a long-temps cru que le sang de taureau étoit un poison, mais on est revenu de cette opinion; il est sûr au contraire qu'il est utile dans la dyssenterie & les crachemens de sang.

Le *mouton* n'est guere moins utile à l'homme que le bœuf; mais les remarques que Pline fait sur ce sujet, sont assez puériles. A cette occasion il parle des différentes laines & étoffes que l'on connoissoit de son temps. Il dit que l'on estimoit

beaucoup en Italie la laine d'une eſpece de moutons que l'on appeloit à Rome *moutons Grecs*, quoique cette laine fût connue ailleurs ſous le nom de *laine italique*; c'eſt que le mouton dont il eſt queſtion vivoit dans la partie de l'Italie, que l'on appeloit la *Grande Grece*, & qui eſt aujourd'hui le Royaume de Naples & la Calabre. L'Apulie, à préſent la Pouille, fourniſſoit les meilleures de ces laines; mais celle des moutons qui paiſſoient le long du Pô, étoit la plus blanche. La plus parfaite de ces laines ſe vendoit la livre juſques à cent écus Romains; mais ces cent écus ne faiſoient que dix francs de notre monnoie. Du temps de Pline, l'uſage de tondre les brebis n'étoit pas généralement connu; il y avoit des pays où on leur arrachoit la laine; ils étoient ſans doute habités par des peuples bien barbares. Certains cantons particuliers étoient renommés pour les laines noires, brunes ou rouſſes. Dans d'autres Provinces, les laines étoient rudes & fortes; les étoffes qu'on en fabriquoit étoient moins fines, mais ſolides. Les moutons qui les portoient étoient moins ſoignés & plus forts, & de cette race de moutons ſauvages que nous appelons *mouflons*. Notre Auteur

prétend que cette laine grossiere, ou bourre, résiste au feu, moyennant quelques préparations. C'est dans les Gaules qu'a commencé l'usage de faire des matelas de bourre; les anciens Romains ne se servoient que de paillasse. Pline dit que son pere avoit vu commencer la mode des *gausapes*, espece d'habillement ou de surtout fait de grosse bourre.

Du temps de Varron, on montroit encore la quenouille & le fuseau de Tanaquil, femme du Roi Tarquin l'Ancien, chargés de la même laine que filoit cette Reine, & la robe qu'elle avoit tissue pour Servius Tullius son gendre. Ces especes de reliques étoient placées dans le Temple de la Fortune à Rome. Ce sont les Toscans qui inventerent les toges, les robes prétextes, & les trabées, noms que portoient les habillemens des Romains. Dès le temps d'Homere, on savoit faire des broderies & des dessins sur les étoffes, avec des laines de différentes couleurs. Attale, Roi de Pergame, fameux par sa magnificence, imagina le premier de faire entrer de l'or dans le tissu des étoffes. Les premieres tapisseries à figures ou dessins, ont été faites à Alexandrie; mais c'est dans les Gaules que l'on a imaginé d'abord de

faire des étoffes à mailles, c'eſt-à-dire tricotées. Du temps de Pline, on ſavoit teindre les laines en différentes couleurs; mais il a vu des brebis dont la laine étoit peinte ſur leur corps & de leur vivant.

Du temps de Pline, il y avoit en Eſpagne, & ſur-tout dans l'Iſle de Corſe, qui étoit habitée par une Colonie d'anciens Eſpagnols, des moutons qui avoient des queues d'une longueur & d'une groſſeur énormes. Il y en a encore de cette eſpece en Barbarie; d'autres ont une criniere ſemblable à celle du lion. On fait avec les boyaux de moutons ou de brebis, les meilleures cordes pour les inſtrumens de muſique. On ne prend guere de lait pur de brebis, mais on en fait des fromages, & on y mêle du lait de vache, ce qui les rend très-bons.

Ce que Pline nous apprend ſur les *chevres* dans ſon huitieme Livre, n'eſt pas bien intéreſſant. Les chevres qui donnent le plus de lait ſont celles qui n'ont point de cornes, & qu'on appelle *étêtées*; elles voient la nuit comme le jour: on ſait que les chevres ſont adroites, font des ſauts merveilleux dans les montagnes, & paſſent par des endroits où tout autre animal ne manqueroit pas de ſe tuer. La

chair de chevre se mange ; mais celle des vieilles est dure, & difficile à digérer ; celle des chevreaux, au contraire, est très-bonne & très-saine : en général, on ne mange guere que des chevrettes qui n'ont point encore connu le bouc, ou des chevreaux qui tettent encore. Le lait de chevre tient le milieu entre le lait de vache & le lait d'ânesse ; il est moins épais que le premier, & moins séreux que l'autre ; il est plutôt astringent que purgatif ; il est excellent pour rétablir les enfans en chartre, & rendre l'embonpoint à ceux qui l'ont perdu. Il faut nourrir les chevres convenablement aux maladies pour lesquelles on veut faire prendre leur lait. Le petit lait de chevre, au contraire, est plus apéritif & plus diurétique que le lait de vache. On doit le préférer pour la goutte & le scorbut. Le sang de *bouc* est très-sudorifique, résolutif, & propre pour la pleurésie ; mais on préfere au sang du bouc domestique celui du bouquetin, espece de petit bouc sauvage que l'on trouve communément dans les montagnes de Suisse & de Savoie, qu'on fait sécher & réduire en poudre, & qui est d'une grande activité. On fait usage de la fiente de bouc & de chevre : on la prend in-

térieurement pour résoudre la pierre, & on l'applique extérieurement comme détersif contre les dartres. L'urine de bouc bue toute chaude, est un spécifique contre l'hydropisie. C'est avec les peaux de boucs & de chevres qu'on fait les plus beaux maroquins rouges, & avec leurs poils que l'on travaille les camelots. Les plus estimés sont ceux d'Angora, Ville de la Turquie en Asie, parce que les chevres de ce canton ont le poil le plus long & le plus fin. On sait que les chats d'Angora ont les mêmes avantages que les chevres. Il est étonnant qu'ayant fait tant d'efforts pour nous procurer de la race des beaux chats d'Angora, nous n'en ayons pas fait quelques-uns pour naturaliser chez nous la race de ces belles chevres.

Il y a des gens qui aiment les *chats* à la folie; d'autres qui ont pour eux une antipathie décidée. Le Roi Henri III les haïssoit à un tel point, que, lorsqu'il en voyoit un, il changeoit de couleur, & étoit prêt à se trouver mal.

Il y a plus de choses à dire qu'on ne croiroit sur les *pourceaux*; aussi Pline s'étend-il sur cette matiere. Les truies sont très-précoces; à huit mois elles sont

en état d'être meres ; quelquefois elles le sont à quatre mois, & continuent ainsi jusqu'à l'âge de huit ans. Souvent leurs portées sont de vingt petits ; mais la preuve que les cochons sont destinés en partie à être mangés jeunes, c'est que les truies n'en peuvent allaiter que six ou huit : quand on ne les débarrasse pas de la trop grande quantité de petits qu'elles ont, en les donnant au Cuisinier, elles les mangent elles-mêmes. Au reste, les cochons vivent jusqu'à vingt ans. Le fameux gourmand Marcus Apicius trouvoit les foies de truies délicieux ; mais c'étoit sur-tout leurs tettines qui passoient chez les Romains pour le mets le plus délicat. Le *sanglier* n'est qu'un cochon sauvage ; il a le poil noir, du moins dans nos climats ; mais dans l'Inde cet animal est roux. Pline nous assure que les cochons ni les sangliers ne peuvent pas vivre en Arabie.

Il y a, selon Pline, des especes de chevres demi-sauvages, demi-domestiques ; tels sont le *chevreuil*, & la *gazelle* qui est un charmant petit animal, dont les yeux sont très-brillans, les cornes joliment tournées, les pieds menus, la taille leste, le poil & la peau d'une couleur agréa-

ble & variée ; le *bouquetin*, dont je parlois il n'y a qu'un moment, & le *chamois ;* tous ces animaux tiennent le milieu entre le cerf & la chevre ordinaire. Ils vivent dans les bois, sur les montagnes ; mais ne sont point féroces, & s'apprivoisent aisément. Revenons pour un moment sur les gazelles.

Il y en a de différentes especes, & dans différens pays, toujours jolies, & aussi aimables par la douceur de leur caractere que par leur figure. Les Auteurs de l'Histoire Naturelle de l'Afrique, qui ont écrit avant la fin du seizieme siecle, conviennent que l'on trouve dans les plaines de cette partie du Monde, des troupeaux entiers de gazelles, qui ne sont pas plus hautes que des lapins, & qui ont cependant tous les agrémens des grandes gazelles ; mais on juge bien qu'elles sont très-délicates. Malgré leur gentillesse, les Africains les tuent pour les manger ; les Européens en transportent avec assez de peine en Europe ; mais ce n'est qu'avec beaucoup de soins & d'attentions qu'on parvient à les y faire vivre : on en voit d'empaillées dans la plupart des cabinets. C'est une espece de *gazelle* qui produit le véritable *musc*, dont le nom est Arabe ;

il n'étoit pas connu des Grecs & des Latins, mais les Arabes l'avoient déjà mis en réputation avant le seizieme siecle. Il y a de ces gazelles musquées dans toutes les Indes; mais le meilleur musc vient du Tonquin. C'est une substance grumeleuse, grasse, & onctueuse, pareille à du sang caillé, & de couleur rougeâtre, que l'on trouve dans des poches, situées près du nombril de l'animal. On l'apporte d'Asie en Europe dans des vessies; l'odeur en est agréable, mais trop forte, si elle n'est adoucie & tempérée; elle se communique très-aisément, il n'en faut qu'un grain pour rendre musqués toutes les hardes ou les papiers renfermés dans un coffre ou une armoire. Cet admirable parfum paroît au reste insupportable à bien des personnes délicates, fait mal à la tête, cause des étourdissemens & des vapeurs aux Dames, & en guérit d'autres de la même incommodité. Dans les Indes le musc passe pour un remede souverain pour grand nombre de maladies, sur-tout celles du genre nerveux, qu'il guérit, l'apoplexie, l'épilepsie, même la folie. La maniere de le prendre est de piler un grain de musc avec environ deux ou trois fois autant de sucre blanc, & d'en faire ainsi

de

de petits bols ou pilules ; il en entre un peu dans la confection d'hyacinthe, & dans une poudre connue depuis long-temps sous le nom de *poudre réjouissante*. Indépendamment du vrai musc dont je viens de parler, qui se tire de la *gazelle*, il y en a un faux, que produit une espece de petit tigre ou chat sauvage, que l'on nomme *civette* ou *chat musqué*. On le rencontre communément en Guinée dans l'Afrique. Son musc se trouve dans un petit sac, placé sous la queue de l'animal ; la substance odorante qu'il contient n'est pas si forte, ni si parfaite que le musc. Il y a en Espagne des *genettes* ou *chats genettes*, qui sont des especes de civettes dont le musc est encore inférieur à celui dont nous venons de parler.

C'est encore une espece de *chevreuil* ou de *gazelle* des Indes, qui fournit le meilleur bézoard oriental. Ce bézoard n'est qu'une pierre animale, communément brune, & assez dure, qui se trouve dans l'estomac ou la vésicule du fiel de ces animaux. On prétend que c'est pour eux une véritable maladie, telle que le sont pour les hommes les pierres des reins ou de la vessie. Il y a deux ou trois cents ans qu'on attribuoit au bézoard oriental,

c'eſt-à-dire à celui qu'on trouve dans le corps des chevreuils des Indes, des vertus admirables. Ce ſont les Arabes qui ont les premiers mis cette drogue en réputation, les Grecs & les Romains ne la connoiſſoient pas. Il y a des chevres d'Amérique qui portent auſſi un bézoard, que l'on appelle *occidental*, pour le diſtinguer de l'oriental; il eſt moins eſtimé. Le mot *bézoard* veut dire en Perſan, contre-poiſon ou antidote. Ceux qui ont encore quelque confiance dans ce remede, qui avoit tant de réputation au ſeizieme ſiecle, le prennent en poudre, en mêlant quelques morceaux pilés ou rapés de bézoard avec quelque autre drogue; ils en font un bol, qui ſoulage du moins dans les maux d'eſtomac cauſés par des aigreurs.

Pline parle des *ſinges*; mais il eſt aſſez court ſur cet article, ſur lequel nous aurions aujourd'hui beaucoup plus de choſes à dire, parce que nous connoiſſons bien plus d'eſpeces de ſinges que les Anciens; il paroît que leurs connoiſſances ſe bornoient aux cynocéphales ou ſinges à tête de chien: on a depuis appelé cette eſpece *magots*. Les ſatyres ou ſinges de la plus grande eſpece ſont forts & dangereux, ſur-tout pour les femmes.

Un des derniers Chapitres du huitieme Livre de Pline roule sur les *lievres* & les *lapins*. L'on y lit, & cela est vrai, que dans les pays septentrionaux il y a des lievres qui sont blancs pendant l'hiver, & qui redeviennent roux pendant l'été. On sait que les lievres dorment les yeux ouverts, mais les lapins les ferment. On a fait tout ce qui a été possible pour filer le poil de lievre, on n'a pu en venir à bout, parce qu'il est trop court, dur, & cassant; il n'en est pas de même de celui du lapin, qui se file facilement. Les levrauts naissent les yeux ouverts; ils ne tettent leurs meres que pendant vingt jours, après quoi ils sont en état d'aller chercher leur nourriture eux-mêmes; la nuit est le bon temps des lievres, alors ils se divertissent, sautent & gambadent dans la campagne, parce qu'ils croient qu'on ne pense pas eux. Pline dit que les lapins ne sont qu'une espece de lievres qui, par succession de temps, a acquis des qualités bien différentes des autres, & même a conçu de l'antipathie pour eux. J'ai déjà eu occasion de dire à quel point les lapins se multiplioient; mais une remarque de nos vieux Naturalistes, c'est que ceux qui habitent un

clapier ou une garenne, conservent toujours le plus grand respect pour le premier lapin mâle dont ils descendent tous. Ce pere d'une si nombreuse famille conserve aussi toujours le droit de corriger tous les individus, & de les séparer lorsqu'ils se battent. L'on sait que les lapins s'appeloient anciennement *conils ;* c'est par délicatesse qu'on a changé leur nom : celui qu'ils portent aujourd'hui vient des clapiers dans lesquels on les nourrit ; c'est de là qu'on les a appellés d'abord clapins, & ensuite lapins. Pline nous assure que de son temps on mangeoit à Rome beaucoup de lapereaux, & qu'on en faisoit un cas particulier : on les faisoit cuire tout entiers sans les vider, & on les assaisonnoit avec des feuilles de laurier ; ce qui faisoit qu'on appeloit les ragoûts de lapereaux *lauris*, comme on appelle aujourd'hui les ragoûts de lievres *civets*. Sous l'Empire d'Auguste, les lapins firent de si grands désordres dans les Isles Baléares (Majorque & Minorque), que les habitans furent obligés de demander à cet Empereur de leur envoyer quelques légions pour les chasser. Dès le siecle de Pline on chassoit le lapin avec le furet, espece de rat des champs, ou

de mulot à nez pointu, qui se fourre dans les terriers, en chasse les lapins ou les étrangle, & suce leur sang. Du temps du même Auteur, il y avoit des gens qui croyoient tous les lievres hermaphrodites, & que chacun d'eux pouvoit se reproduire tout seul. Pline croit du moins à la superfétation de ces animaux. Cette opinion n'est pas mieux fondée que l'autre; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils multiplient beaucoup, & que les femelles ne portent pas long-temps. Ce que nous appelons mal à propos *cochons d'Inde*, est un lapin qui vient des Indes Orientales : aussi les appeloit-on au seizieme siecle *lapins de la Chine*.

Dans le Chapitre des *rats*, Pline paroît avoir grande foi aux présages que l'on tire de ces animaux. Les Augures Toscans & Romains y faisoient grande attention, & le cri d'une souris suffisoit pour interrompre le sacrifice le plus solennel. Ælien est de l'avis de Pline, & il en donne pour preuve, que, lorsqu'une maison est prête à tomber, les rats l'abandonnnent. La fiente des rats & des souris passoit autrefois pour un purgatif excellent & très-doux. On en donne encore quelquefois pour médecine aux petits enfans : on

jette deux ou trois petits crottins de souris dans du lait, & on le leur fait avaler.

Le *loir* est estimable par la tendresse qu'il a pour ses parens; car selon Pline, les jeunes nourrissent leurs peres accablés de vieillesse. Ils passent l'hiver engourdis, comme les marmottes. La *taupe*, au contraire, est toujours éveillée, & sort de son trou pour manger les herbes.

Notre Auteur nous assure que sur le mont Olympe, en Macédoine, on n'y voit, non plus que dans l'Isle de Crete, ni loups, ni ours, ni renards, ni aucun animal mal faisant; & qu'il n'y a dans toute l'Afrique, ni sanglier, ni cerf, ni chevreuil.

Le dernier mensonge que Pline avance dans son huitieme Livre, est que, dans la Syrie, il y a des serpens qui ne font aucun mal aux gens du pays, mais se jettent sur les étrangers, & les dévorent, s'ils peuvent les attraper; & que, dans la Carie, il y a des scorpions qui sont sans venin pour les étrangers, mais qui piquent les gens du pays.

Histoire Naturelle de l'Homme.

Le Physicien, après avoir examiné sérieusement tout ce qui forme les trois regnes, minéral, végétal, & animal, s'éleve enfin jusques à l'étude de l'homme,

mais ſeulement de l'homme phyſique, laiſſant aux Métaphyſiciens & aux Moraliſtes le ſoin d'approfondir ce qui regarde l'ame, les opérations de l'eſprit, & l'uſage que l'homme moral peut & doit faire de ſa raiſon.

La parfaite connoiſſance de l'homme phyſique s'acquiert au moyen de trois Sciences particulieres, dont l'une s'appelle *Anthropologie*. Celle-ci, très-ſimple en elle-même, eſt fondée uniquement ſur des obſervations journalieres & faciles à faire; elle nous apprend cependant quelles ſont les variétés de l'eſpece humaine, & les variations que le corps humain éprouve pendant le cours de ſes différens âges, & ſuivant les divers climats ſous leſquels il vit: d'ailleurs l'Anthropologie ne cherche point à approfondir ce qui eſt caché dans l'intérieur de notre corps; elle ne prétend point découvrir quels ſont les moyens que la Nature emploie pour opérer ſa formation, ſon accroiſſement, & veiller à ſa conſervation; elle ſe contente de connoître les effets, ſans vouloir pénétrer les cauſes, ni dévoiler les ſecrets de l'économie animale. Ces ſecrets au contraire ſont l'objet de deux autres Sciences plus étendues, l'*Anatomie* & la *Phyſiologie*.

La premiere nous donne la connoiſſance parfaite & détaillée de toutes les parties viſibles & palpables du corps humain : comme cette connoiſſance ne peut guere s'acquérir que par la diſſection, la ſcience anatomique en a pris ſon nom, dérivé d'un mot Grec qui veut dire couper, diſſéquer. La *Phyſiologie*, dont le nom ſignifie diſcours ſur la Nature, va beaucoup plus loin ; elle cherche à pénétrer les myſteres de l'économie animale, à connoître les reſſorts les plus cachés de notre organiſation, & à deviner quelles ſont ſes dernieres & ſes plus ſecretes reſſources ; enfin, comment s'operent tous les phénomenes que le ſimple Anthropologiſte ſe contente d'obſerver & d'admirer, & dont l'Anatomiſte ne connoît les cauſes, qu'autant qu'il peut toucher au doigt & à l'œil toutes les parties organiques qui compoſent la grande & admirable machine du corps humain.

Quoique les Anciens aient bien connu les noms de ces trois ſciences, puiſqu'ils nous viennent d'eux, ils ont toujours confondu ces Sciences dans les Ouvrages qu'ils ont publiés ſur l'homme. Les Phyſiciens & Médecins du ſeizieme ſiecle ont commis ſouvent la même faute ; il arrive même encore de nos jours qu'elles ne ſont pas

assez distinguées par ceux qui écrivent sur l'objet aussi intéressant pour nous, que la connoissance du corps humain.

Indépendamment de cette confusion dans les idées, & du défaut d'ordre & de méthode qui est commun à tous les anciens Auteurs, les premiers Anatomistes & Physiologistes sont tombés dans de grossieres erreurs, résultat d'observations ou trop légeres ou fausses. La plupart des Modernes, jusques à la fin du seizieme siecle, ou bien ont adopté aveuglément & servilement les opinions des Anciens, & sont tombés par conséquent dans les mêmes erreurs; ou, s'ils ont fait de nouvelles découvertes, ils ne les ont pas poussées, à beaucoup près, aussi loin qu'elles l'ont été pendant les deux siecles suivans: nous faisons même encore tous les jours de nouveaux progrès dans l'Anatomie & la Physiologie. Il sembleroit donc que j'aurois peu de choses à dire d'après ces Auteurs, en présentant l'état dans lequel étoient les Sciences & les Lettres pendant le cours du seizieme siecle, d'autant plus que jusques à cette époque il y a peu de Livres des anciens Physiciens & Médecins, traduits en François, un aussi petit nombre écrits dans notre Langue sur

la même matiere : cependant comme la base de toutes nos connoissances actuelles en ce genre s'y trouve nécessairement établie, je vais jeter un coup-d'œil assez rapide sur tout ce qui a rapport à cet intéressant objet, ranger par ordre & méthodiquement ce que je trouverai de plus important & de plus intéressant dans tous les Livres François écrits avant 1600, en indiquant encore plus légérement les découvertes qui ont été faites depuis ce temps-là. Mais avant tout, je dois nommer les Auteurs, & indiquer les sources dans lesquelles je vais puiser.

AUTEURS ANTHROPOLOGISTES.

Je ne peux considérer que comme de simples Anthropologistes, Platon, Aristote, & Pline. Le premier est certainement le plus grand Philosophe qu'ait produit l'antiquité, & peut-être l'homme du monde qui a eu le plus d'esprit & d'imagination ; ce n'étoit cependant qu'un médiocre Physicien, faute d'observations suffisantes, & il n'étoit ni Anatomiste, ni Médecin. Il imagina, sur la formation des os & des chairs, un systême ingénieux, mais nullement conforme à la marche ordinaire & réguliere de la Nature. Il supposoit que les os commençoient à se former par la moëlle, que cette substance se cou-

vroit d'abord d'un tégument ou d'une pellicule, qui, s'épaississant & se durcissant ensuite, devenoit un os. Il pensoit que l'ame résidoit dans la moëlle épiniere, & la raison dans le cerveau, auquel cette moëlle aboutit, & qui n'en est, selon lui, que la continuation. Il croyoit que les passions les plus nobles & les plus délicates avoient leur source dans le cœur. Il y a long-temps qu'on n'adopte plus des opinions aussi erronées, & même aussi ridicules; cependant il nous en est resté ces expressions vulgaires, qu'un homme a le cœur noble, élevé; qu'un autre a le cœur bon, tendre & sensible; que celui-ci a une tête excellente & bien organisée; qu'un autre a la tête légere & mauvaise: ces façons de parler ne tirent à présent à aucune conséquence; mais elles nous rappellent les préjugés qui s'étoient répandus dans le monde à l'abri des dogmes philosophiques de Platon: au reste aucun des Ouvrages de ce grand homme sur le corps humain, n'étoit encore traduit en François au seizieme siecle.

Aristote, d'abord disciple, puis rival du divin Platon, n'a pas été beaucoup meilleur Physicien que lui, parce qu'en Physique presque tout est soumis à l'expérience & aux

obſervations. Nous avons de lui un Traité de l'uſage des parties du corps humain. Ariſtote convient qu'il ne peut traiter cette matiere que très-imparfaitement, & par analogie avec le corps des animaux, parce qu'il n'a jamais pu ni oſé diſſéquer que des bêtes, & qu'il auroit cru commettre un ſacrilége s'il eût diſſéqué des cadavres humains. Auſſi Ariſtote croyoit-il que les nerfs partoient du cœur, auſſi bien que les arteres, & que les veines avoient leur origine dans le foie; que le cerveau étoit une ſubſtance auſſi froide que molle, qui jouoit un très-petit rôle dans l'ordonnance générale du corps humain. Cependant il avoit une auſſi haute opinion du cœur que Platon; il le croyoit la ſource de tous nos mouvemens & de tous nos ſentimens. Il avoit d'ailleurs ſur les inteſtins quelques connoiſſances plus étendues que Platon : celui-ci n'en connoiſſoit que deux, le *colon*, & le *rectum*; il croyoit qu'avec leurs différens replis, ils rempliſſoient toute la capacité du ventre. Ariſtote en reconnut deux autres, le *cæcum*, & le *jejunum*, qui n'étoient point des appartenances des deux premiers; mais en vérité, on ne peut pas, pour des découvertes auſſi médiocres, ranger Ariſtote au nombre des Anatomiſtes.

Pline, dont j'ai tant parlé, & qui est si inférieur de tout point à Platon & à Aristote, peut encore moins être compté parmi les Anatomistes; ce n'est qu'un simple Historien de l'homme, dont les Ouvrages ne peuvent nous fournir que quelques remarques curieuses, mais peu de recherches approfondies. Je vais en citer quelques traits, après avoir bien prévenu mes Lecteurs sur le peu de justesse de la plupart de ses observations.

Pline parle avec surprise & admiration des Negres, dont on n'avoit vu de son temps qu'un très-petit nombre à Rome: il dit que ceux qui n'en ont jamais vu, ont de la peine à concevoir qu'il puisse y avoir des hommes de cette couleur : cependant il ne cherche point à approfondir quelle en peut être la cause. Il s'étonne également de la diversité des physionomies & des inclinations; mais il ne s'embarrasse pas davantage d'en savoir la raison : il paroît indigné contre les Scythes, qui sont anthropophages, & qui sacrifient des hommes à leurs Dieux : cependant il convient que toutes les Nations, avant que d'être policées, avoient cette barbare coutume: il répete ces fables, dont j'ai déjà moi-même parlé plusieurs fois d'après lui, de certaines peuplades

d'hommes monſtrueux, dont les uns n'ont qu'un œil, les autres ont les pieds tournés derriere les jambes, d'autres n'ont qu'une ſeule jambe, ſur laquelle ils pirouettent avec tant d'adreſſe, qu'ils courent plus vîte qu'aucun animal à deux ou à quatre pieds. La plus ſinguliere de ces merveilles eſt l'hiſtoire d'un prétendu peuple qui n'a point de bouche, & ne ſe nourrit que par le nez, en reſpirant l'odeur des fleurs, des fruits & des herbes. Tout le monde ſait que Pline, & bien d'autres Auteurs plus anciens que lui, croyoient fermement aux Pygmées, à leurs combats contre les grues, dont ils avoient peine à ſe défendre. Selon lui, les cabanes ou habitations de ces petits hommes ſont compoſées de la même matiere que les nids d'oiſeaux, de terre, de petites branches, de plumes, de coques d'œufs jointes avec de la boue : il les place ou dans les creux, ou au milieu des branches des arbres ; ils ne vivent que dix ans tout au plus, & leurs femmes commencent à être fécondes à quatre, & ceſſent de l'être à huit. Si les Pygmées vivent ſi peu, en revanche il y a dans l'Afrique, au milieu du mont Atlas, des peuples qui vivent communément cent trente ans, & quel-

quefois cent cinquante ; ils n'éprouvent aucunes maladies ni incommodités, parce qu'ils ne se nourrissent que de chair de viperes, qui, comme l'on sait, est la plus saine de toutes les nourritures. Ils vont à la chasse de ces reptiles, en prenant toutes les précautions convenables pour n'en être pas mordus. Il y a dans les Indes un peuple dont la vie est beaucoup plus longue ; elle va communément jusqu'à deux cents ans, avec cette singularité qu'étant jeunes, ils ont les cheveux & la barbe blancs, & qu'à mesure qu'ils vieillissent, ils deviennent noirs.

Après avoir parlé des Pygmées, Pline ne manque pas de parler des Géans ; mais il remarque que ceux qui passoient pour tels de son temps à Rome, étoient de très-petits hommes en comparaison de ceux d'autrefois, puisque, sous l'Empire d'Auguste, le peuple Romain couroit pour en voir deux qui avoient dix pieds de haut, & que, sous l'Empereur Claude, on témoigna le même empressement pour un qui n'avoit que neuf pieds & demi, tandis que le squelette d'Orion, qui fut découvert dans l'Isle de Crete par un tremblement de terre, arrivé à peu près

dans le même temps que régnoit César, avoit quarante-six coudées, ce qui revient à peu près à soixante-dix pieds de haut. Au reste, Pline pense qu'il est bien plus naturel de s'amuser d'un Nain que d'un Géant. Les Dames Romaines de son temps étoient du même goût; elles recherchoient les Nains. Julie, fille de l'Empereur Auguste, avoit à son service deux Esclaves de cette taille, des deux sexes. Le Nain s'appeloit *Colopas*, & la Naine *Andromede*. Julie avoit voulu les rendre amoureux l'un de l'autre, & s'amusoit beaucoup de leurs amours; cependant elle ne put jamais en avoir de la race. Dans ce même temps il y avoit à Rome deux Citoyens & Chevaliers Romains, qui le disputoient en petitesse aux Esclaves de la fille de l'Empereur. L'un s'appeloit fort mal à propos *Maximus*, & l'autre *Marcus Tullius*: on ne sait pas s'il étoit de la famille de Cicéron. Quoi qu'il en soit, chacun de ces deux Romains n'avoit que deux coudées de haut. On ignore ce qu'ils firent pendant leur vie; mais à leur mort leurs funérailles furent remarquables, parce qu'au lieu de les brûler & de renfermer leurs cendres dans des urnes, on mit leurs corps entiers

entiers avec des aromates dans des vases qui n'étoient pas plus grands que les urnes cinéraires ordinaires. Pline croyoit que les hommes ou trop petits ou trop grands ne vivoient pas long-temps, non plus que ceux qui étoient trop avancés pour leur âge. Il en cite pour exemple un enfant qu'il vit à Rome, qui, à trois ans, avoit déjà trois coudées de haut, la voix très-forte, & toutes les marques de la puberté. Il mourut à quatre ans. A cette occasion, Pline nous apprend qu'à l'âge de trois ans, l'homme doit avoir acquis la moitié de la taille à laquelle il doit parvenir. La preuve que Pline étoit mauvais Anatomiste, c'est qu'il s'imaginoit qu'il y avoit des hommes qui avoient les os pleins & sans moëlle : il dit que ceux-ci ne suent jamais, & n'ont jamais soif : d'ailleurs ils sont de l'espece des hommes que l'on appelle *apathiques*, parce qu'ils ne sont affectés de rien, & ne changent jamais de visage, dans quelque situation qu'ils se trouvent : il dit que Socrate & Diogene étoient dans ce cas-là, sinon naturellement, au moins par philosophie. Une autre singularité qu'il remarque dans la constitution de certaines personnes,

c'eſt de ne ſe moucher, ni de cracher jamais. Un certain Poëte, nommé *Druſius*, avoit cet avantage, auſſi bien qu'*Antonia*, femme de Druſus.

Pline rapporte une infinité d'exemples de gens dont les ſens avoient un degré de perfection merveilleux; d'autres dont la force du corps étoit prodigieuſe : enfin, il donne un grand nombre d'exemples de gens qui ont vécu fort long-temps; mais j'ai déjà eu occaſion de les citer preſque tous. J'ai parlé, entre autres, de cette Actrice du Théatre Romain, qui joua dans une Comédie, devant l'Empereur Auguſte, le même rôle dans lequel elle avoit débuté quatre-vingts ans auparavant; il eſt vrai que les Comédiens d'alors ne jouoient jamais ſans maſque. Lorſque l'Empereur Claude donna aux Romains les Jeux ſéculaires, on y fit paroître un Danſeur, nommé *Somnulus*, qui avoit cent ans paſſés. Dans un dénombrement du peuple Bolonois, que l'on fit ſous le même Empereur, on trouva un homme âgé de cent cinquante ans. On faiſoit les dénombremens, que l'on appeloit *cens* à Rome, tous les cinq ans; & Pline remarque qu'il arriva une fois que d'un

cens à l'autre, il ne mourut aucun Sénateur, quoiqu'ils fussent alors au nombre de deux cents.

En continuant de parcourir les remarques que Pline a faites sur l'homme en Anthropologiste curieux, mais toujours en mauvais Anatomiste, & souvent en mauvais Médecin, je rapporterai quelques-unes de ses observations sur les accouchemens & sur les naissances. Il croit qu'il étoit bien moins rare autrefois d'accoucher de trois jumeaux, qu'il ne l'a été depuis : il cite pour exemple les trois Horaces & les trois Curiaces, qui étoient nés la même année, &, pour ainsi dire, dans le même temps, à Rome & à Albe, & qui vécurent assez long-temps pour être en état de combattre les uns contre les autres pour la gloire de leur Patrie. Au reste, si ces sortes d'accouchemens nombreux étoient rares en Italie du temps de Pline, ils étoient communs en Egypte, où l'on voyoit fréquemment des femmes mettre au monde à la fois jusques à sept enfans vivans. Pline croit aux hermaphrodites, aux changemens de sexes, & adopte les fables les plus absurdes sur cette matiere. Il pensoit comme Aristote, que, quoique les femmes accouchent

communément à la fin du neuvieme ou au commencement du dixieme mois de leur grossesse, il est cependant très-possible qu'elles attendent jusques au douzieme ; il ne seroit pas même étonnant, dit-il, que la même femme accouchât tantôt plus tôt, tantôt plus tard ; il en cite pour exemple la mere de l'Impératrice *Cesonia*, femme de Caligula. Cette Dame Romaine étoit accouchée, à deux fois différentes, à la fin de son septieme mois ; mais en revanche son troisieme enfant ne vint au monde que le onzieme mois de la grossesse de sa mere, qui eut ensuite Cesonia à la fin de son huitieme mois, & une autre fille au terme ordinaire. Il ne néglige rien pour indiquer les signes auxquels on peut reconnoître si l'enfant à naître sera fille ou garçon ; mais il finit par ne donner à cet égard aucune regle satisfaisante : il conseille aux femmes grosses d'observer un régime fort doux, & croit que, lorsque les meres mangent trop salé pendant leurs grossesses, elles donnent le jour à des enfans sans ongles : il recommande surtout aux femmes grosses, de ne pas éternuer trop fort, parce que, dit-il, l'éternuement a souvent procuré l'avortement.

Les Romains donnoient un nom particulier à ceux qui étoient venus au monde par les pieds ; c'eſt ce que vouloit dire le ſurnom d'*Agrippa*, qui a été porté par de Grands Hommes : on donnoit auſſi à ceux qui naiſſoient avec des dents, celui de *Dentatus*.

Ce n'eſt pas une regle toujours certaine que les jumeaux ſe reſſemblent ; mais il y a des perſonnes qui ſe reſſemblent parfaitement, quoiqu'ils ne puiſſent y avoir entre eux aucune parenté ni affinité. Metellus Lentulus, & le grand Pompée, avoient leurs Soſies dans la perſonne de deux Comédiens, qui, pendant que ces Grands Hommes combattoient & gagnoient des batailles, amuſoient le peuple par de plates bouffonneries, & des grimaces faites avec les mêmes traits de viſage qui, dans d'autres perſonnages, faiſoient trembler l'univers.

Pline raconte qu'un Marchand d'Eſclaves vendit à Marc-Antoine deux jeunes gens de la figure la plus agréable, & qui ſe reſſembloient parfaitement. Croyant faire valoir ſa marchandiſe, il les annonça comme deux jumeaux ; mais on reconnut bientôt la fraude ; car, étant nés dans des pays très-éloignés l'un de l'autre, ils parloient

tous deux une Langue différente, & ne s'entendoient pas. Antoine en parut d'abord fâché; mais il comprit bientôt que leur ressemblance n'en étoit que plus singuliere.

J'ai dit que Pline étoit mauvais Médecin; cependant il ne se trompe pas en disant qu'il y a des maladies qu'on n'éprouve jamais dans la vieillesse, ou du moins qui ne sont pas dangereuses à cet âge; mais il a tort de croire que la peste est du nombre de ces maladies: il cite des exemples de fievres fort extraordinaires, entre autres, celui d'Antipater de Sidon, qui fut Précepteur de Caton d'Utique. Sa mere avoit eu la fievre étant grosse de lui; & il étoit né avec cette mauvaise disposition, qui s'étoit ensuite dissipée: la fievre lui reprenoit tous les ans à l'époque de sa naissance. Il mourut dans un de ces accès; mais ce ne fut que dans un âge fort avancé

Enfin, Pline parle de l'incertitude des signes de la mort, & cite l'exemple de deux Chevaliers Romains, qui se réveillerent de leur léthargie au moment où on alloit jeter leurs corps dans le bûcher, les croyant morts. Raisonnant en Philosophe Païen, il croit que les morts

ſubites & imprévues ſont les plus heureuſe s.

Si je n'ai conſidéré Platon, Ariſtote & Pline que comme de ſimples Anthropologiſtes, je ne peux pas donner d'autre titre à deux Auteurs plus modernes, mais qui ont écrit dans des temps d'ignorance; ce ſont *Albert le Grand* & *Barthelemy de Glanville*, premier Auteur du grand Propriétaire des choſes. Ils ont beaucoup écrit ſur l'homme; mais ce n'eſt ſûrement ni en Anatomiſtes, ni en Médecins; leurs Ouvrages ont été traduits en François avant le ſeizieme ſiecle, par conſéquent je dois en dire quelque choſe; mais je me contenterai d'en tirer quelques traits, comme j'ai fait des Livres de Pline.

Albert le Grand s'eſt beaucoup étendu ſur la génération: mais indépendamment de ce que ce ſeroit ſuivre un guide très-infidele que de raiſonner d'après lui ſur cet objet, je me ſuis fait un principe de ne point traiter une matiere ſi délicate. Il prétend expliquer comment & pourquoi les planetes & les diſpoſitions du Ciel influent ſur les caracteres, le tempérament, & les inclinations des hommes, d'où il s'enſuit qu'elles peuvent quelquefois auſſi décider des événemens de leur

V iv

vie. Prétendre donner de pareilles explications, c'est croire à l'Astrologie judiciaire, & par conséquent adopter un principe très-faux; mais dans le temps où vivoit le grand Albert, personne n'osoit révoquer en doute cette influence des planetes. Quoique cette doctrine nous vienne des Arabes, & qu'elle soit contraire aux dogmes du Christianisme, les personnes les plus sages & les plus éclairées l'admettoient alors. Albert le Grand, très-bon Religieux, donnoit des raisons qui lui étoient très-favorables; & Saint Thomas d'Aquin, son contemporain, son confrere, & son compagnon d'étude, ne décrioit point cette opinion. Ce qu'Albert dit de plus raisonnable sur ce sujet, c'est qu'il est inutile de considérer sous quelle étoile un enfant vient au monde, parce qu'alors il est formé dans l'état d'un fruit prêt à tomber après avoir acquis sa maturité; mais qu'il faut tirer l'horoscope du temps de la conception ou de l'époque, lors de laquelle on doit supposer que le corps humain s'anime & prend vie.

Albert le Grand ajoutoit autant de foi à l'Art de la physionomie qu'à celui de l'Astrologie: il en donne les regles & les principes dans son Livre. J'ai déjà parlé

dans un autre de mes Volumes, de cette Science, certainement très-relative à l'Anthropologie. C'est probablement au grand Albert que nous sommes redevables de l'aversion que nous avons à présent pour les cheveux roux, & de la mauvaise opinion que le peuple conçoit de l'humeur & du caractere des rousseaux. Quoique les Anciens fissent plus de cas de cette couleur de cheveux que de toutes les autres, Albert déclare nettement que les rousseaux sont toujours méchans, cruels, & médisans : au contraire il croit que les cheveux naturellement blancs, verts & azurés, annoncent une bonne & honnête personne, un peu timide & foible, mais qui a le jugement bon & sain, avec des talens fort médiocres. Albert a aussi décrié ceux qui regardent de côté, & sont ce que nous appelons *louches des deux yeux.* Il dit qu'ils sont envieux, menteurs, chicaneurs, & même traîtres. La vue variable & égarée indique, selon lui, de l'étourderie & de la disposition à la folie. Les yeux gros, & sortans, comme ceux du bœuf, montrent de la simplicité & de la bêtise. Je ne suivrai point Albert dans ses autres remarques physionomiques, d'autant plus

qu'elles ſont toutes très-incertaines & très-conjecturales. Je finirai par dire, d'après lui, que les voix nettes & claires indiquent beaucoup d'eſprit, & un excellent caractere, & que ceux ou celles qui ont la voix caſſée de bonne heure, ou ont de grandes diſpoſitions à l'amour, ou en ont déjà fait un grand uſage. Au reſte, le grand Albert prend l'effet pour la cauſe, quand il s'imagine que la rougeur du viſage indique de la diſpoſition à l'ivrognerie, & le gros ventre à la gourmandiſe.

Telles ſont les principales obſervations anthropologiques d'Albert le Grand. Le peu de détails d'Anatomie & de Phyſiologie, que l'on trouve dans ſes Ouvrages, ſont conformes à ceux d'Ariſtote, par conſéquent très-imparfaits; il a voulu auſſi nous indiquer un grand nombre de remedes, parmi leſquels il y en a de très-ſinguliers, & qu'il n'a ſûrement pas empruntés des Anciens. Il les applique ſouvent aſſez mal aux différentes ſortes de maladies; je pourrai en dire un mot par la ſuite. Le Propriétaire des choſes ne fait que répéter ce qu'avoient déjà dit ſur l'homme Ariſtote, Pline & Albert, & il tombe dans les mêmes erreurs.

Si j'ai distingué les Auteurs Anthropologistes antérieurs au dix-septieme siecle, d'avec les Anatomistes & les Physiologistes, du moins ne m'est-il pas possible de séparer ceux-ci les uns des autres; car quoique les bornes de ces deux Sciences soient très-distinctes, elles ont toujours été, jusques à cette époque, traitées toutes les deux à la fois par les mêmes Ecrivains, qui étoient pour la plupart Médecins. Je vais en faire l'énumération, après quoi j'établirai les principes de l'une & l'autre Science dans l'état où elles étoient avant 1600.

Le premier de tous les Anatomistes & des Physiologistes, est sans contredit *Hippocrate*, qui vivoit 458 ans avant J. C. Il osa concevoir le magnifique projet de faire connoître à l'homme quelle étoit la structure & l'organisation de toutes les parties de son corps, & de dévoiler, pour ainsi dire, les secrets du Créateur & ceux de la Nature : mais si ce grand homme a essayé le premier de faire de si importantes découvertes, il ne les a pas poussées bien loin, en comparaison de ce que nous savons aujourd'hui. Nous avons, depuis 200 ans, des Traductions Françoises d'une partie des Œuvres du Prince de la

ANATOMISTES & PHYSIOLOGITES.

Médecine; & nous le trouvons bien plus admirable dans ses préceptes pour l'art de guérir, que dans ses notions anatomiques. Cependant il est le premier qui soit venu à bout de faire un squelette. Il sentit si bien tout le mérite d'un pareil chef-d'œuvre, qu'il le consacra dans un Temple d'Apollon, où on le montroit encore plusieurs siecles après sa mort.

Après les Traductions des Ecrits d'Hippocrate sur l'Anatomie & la Physiologie, il n'y a plus aucun des Ouvrages anciens sur cette matiere qui aient été traduits en François sinon ceux de *Galien*, qui ne vivoit qu'au second siecle de l'Ere Chrétienne. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu depuis Hippocrate jusqu'à Galien plusieurs illustres Anatomistes. Erasistrate, qui vivoit un peu plus de cent ans après Hippocrate, fut le premier qui osa disséquer des cadavres humains. On l'a même accusé d'avoir ouvert des hommes vivans, qu'un Tyran lui abandonnoit après les avoir condamnés au supplice. Il fit, dit-on, par ce cruel moyen, de grandes découvertes. Après lui, *Herophile*, Médecin Carthaginois, se fit une si grande réputation, que Galien, qui connoissoit ses Ecrits, que nous n'avons plus, dit que c'est le premier de tous les oracles en

matiere d'Anatomie. *Asclepiade*, Médecin Grec, passa aussi pour très-habile en Physiologie; il vint s'établir à Rome, & y remit en honneur l'Art de la Médecine qui avoit été négligée, même méprisée pendant plusieurs siecles, parce qu'elle avoit été exercée par des gens qui n'avoient aucune connoissance du corps humain. Nous avons les Ouvrages d'*Aretée de Cappadoce*, qui écrivit en Grec, & ceux de *Celse*, que l'on a surnommé l'Hippocrate Latin. Il vivoit à Rome du temps de Tibere, & publia en sa Langue des Livres qui sont avec raison très-estimés; mais il n'y en avoit aucune Traduction Françoise au seizieme siecle. Au contraire, quoique les Livres d'Anatomie & de Physiologie de Galien soient en grand nombre, la plus grande partie avoit déjà été mise en François avant 1600. Daleschamp, Médecin très-érudit, & Traducteur très-estimé, fit connoître, en 1564 & 1566, d'abord deux Livres de Galien, de la Dissection des muscles; ensuite neuf de l'Anatomie des os, & des Institutions anatomiques; & enfin, dix-sept Livres de l'usage des parties du corps humain. D'autres Médecins publierent dans le même temps des Institutions anatomiques

& physiologiques, tirées tout entieres des Œuvres de Galien. Il est certain que ce Médecin illustre a beaucoup perfectionné les connoissances que nous avoit laissées Hippocrate sur cette importante matiere; mais il a encore laissé beaucoup à découvrir après lui. Il est parvenu à connoître jusqu'à un certain point le mécanisme de nos sens, & celui de la respiration; il n'a pas été si heureux par rapport à la sanguification. Il est très-faux qu'il ait connu la circulation du sang; s'il eût eu cette connoissance, pourquoi se fût-il borné à ne dire à ce sujet que quelques phrases obscures, que tant de Traducteurs & de Commentateurs qu'il a eus jusqu'au milieu du dix-septieme siecle, n'ont point entendues? On prétend aussi faire honneur de la même découverte à *Nemesius*, Evêque d'Emese en Phénicie, & Médecin, qui a écrit en Grec au quatrieme siecle; mais c'est avec aussi peu de fondement. Ce n'est que sur la bile que ce Prélat a fait d'excellentes recherches; il n'a point été traduit en notre Langue.

Vers la fin du cinquieme siecle, ou au commencement du sixieme siecle, vivoit à Alexandrie *Paul d'Egine* ou *Eginette*; il a publié en Grec des Livres sur l'Ana-

tomie & la Chirurgie, dont il existe une Traduction par Pierre Tolet, Médecin de Lyon, imprimée en 1539; cet Ouvrage contient d'excellentes remarques, qui ont échappé à Hippocrate & à Galien.

Pendant les huitieme, neuvieme, dixieme & onzieme siecles, temps de la plus profonde ignorance en Europe, les Arabes furent en possession de l'empire de la Médecine; ils firent quelques découvertes dans l'art de guérir, en faisant connoître grand nombre de médicamens, dont quelques-uns se trouverent être de véritables & puissans spécifiques; ils furent véritablement les Inventeurs de la Chimie, & commencerent à en appliquer la connoissance à la Médecine. Mais d'ailleurs ils ne firent aucun progrès dans l'Anatomie ni dans la Physiologie; car les Mahométans étoient aussi scrupuleux que les Payens & les Chrétiens sur la dissection; cependant sans les lumieres qu'elle fournit, l'Anatomie même ne marche qu'à tâtons, à plus forte raison la Physiologie. Au reste, les Auteurs Arabes n'ont point été traduits en François. Dans ce même temps, les Médecins de l'Ecole de Salerne publioient leurs pré-

ceptes sur le régime convenable pour conserver la santé ; mais il n'est pas question d'Anatomie dans leur Livre, si estimé d'ailleurs.

Le treizieme siecle nous offre deux Anatomistes & Chirurgiens fameux pour leur temps, & qui ne sont pas indignes de la réputation qu'ils ont eue ; l'un étoit Italien, il s'appeloit *Guillaume Salicet* ; & professoit à Verone, où il mourut en 1280 ; ses Ouvrages ont été écrits en Latin ; & le principal a été traduit en François, à la fin du seizieme siecle, par Nicolas Prevost ; il y a plus de bonnes instructions chirurgicales, que de justes notions anatomiques : mais le Chirurgien peut-il bien opérer sans connoître les parties sur lesquelles il doit exercer son adresse ?

Salicet fut le Maître de *Lanfranc* ou *Alanfranc*, Milanois, que quelques Auteurs croient avoir été Clerc, & premier Médecin de Saint Louis ; d'autres disent qu'il n'étoit que Chirurgien : c'est à ce titre que les Historiens de la Chirurgie Françoise, le regardent comme un des Instituteurs de l'École de Saint Côme à Paris. Il a publié une Chirurgie, qui a été traduite

traduite en François dès la fin du quinzieme siecle. Elle est dans les principes de Salicet, & a les mêmes défauts.

Ce fut au quatorzieme siecle que *Guy de Cauliac* ou *Chauliac* publia ses Livres de Chirurgie, qui ont été long-temps pour les Chirurgiens ce que les Ouvrages d'Hippocrate & de Galien sont pour les Médecins ; ils ont été originairement écrits en François du temps & du pays de l'Auteur, c'est-à-dire en vieux langage Provençal, & nous en avons des manuscrits de ce temps-là, & des copies un peu plus modernes dans cet idiome ; mais ils furent ensuite traduits en Latin pour la commodité des Etrangers. On n'a imprimé que ces Traductions Latines, des Traductions & des Commentaires en François plus moderne, faits sur le Latin. Chauliac avoit étudié la Médecine à Montpellier, il l'exerça ensuite à Lyon, & enfin fut premier Médecin successivement de deux ou trois Papes à Avignon. Il mourut vers 1370, & ne composa sa Chirurgie qu'en 1363, après avoir déjà acquis une grande expérience dans son Art. Il avoit déja eu avant la fin du seizieme siecle, un grand nombre de Commentateurs, dont je crois que le meilleur est Lau-

rent Joubert, fameux Médecin, & homme de beaucoup d'esprit, dont j'aurai occasion de parler plus d'une fois dans les Editions imprimées de la Chirurgie de Chauliac; elle est ordinairement intitulée *le Guidon des Chirurgiens*, tant parce qu'elle doit servir de guide à ceux qui étudient cette Science, que pour faire allusion au nom du premier Auteur qui s'appeloit *Guy*. Au reste, Chauliac, comme Salicet & Alanfranc, est meilleur Chirurgien que grand Anatomiste: du moins n'a-t-il fait aucune nouvelle découverte en Anatomie ni en Physiologie, quoiqu'il ait été Médecin.

Au quinzieme siecle, *Mundinus*, Médecin de Milan, publia en Latin une Anatomie conforme aux principes de Galien; elle a été traduite & imprimée en François à la fin de ce siecle.

A peu près dans le même temps parut *Jean de Vigo*, Génois, fameux Chirurgien qui mérita la confiance du Pape Jules II. Sa Pratique de Chirurgie est divisée en neuf Livres; la partie anatomique & physiologique n'offre rien de neuf, mais est assez bien présentée; celle des opérations est bien meilleure, & elle est sur-tout estimée pour ce qui concerne

les onguens & médicamens chirurgicaux. On connoît encore l'*emplâtre* fondant, qui retient le nom de *Vigo*. On y ajoute quelquefois ce petit mot Latin, *cum mercurio*, parce qu'effectivement on y fait entrer du mercure. Vigo a l'honneur d'être un des premiers qui aient connu les vertus admirables de cette substance métallique, qui s'insinue si heureusement dans le corps humain par les pores, & divise des humeurs qui ne peuvent être rectifiées que par ce moyen. Les Ouvrages anatomiques & chirurgiques de Vigo ont été traduits au seizieme siecle, de l'Italien & du Latin en notre Langue.

Ce siecle nous offre un grand nombre d'Auteurs & d'Ouvrages anatomiques, la plupart écrits ou traduits en François. Je vais donner la liste des principaux.

En 1544, *Tagault* publia en Latin un Ouvrage anatomique, qui a été traduit en François en 1580. Il l'a intitulé Chirurgie théorique; ce n'est proprement qu'une rédaction de celle de Chauliac.

Charles Etienne, Médecin, Auteur de la Maison Rustique, qui tient une assez grande place dans mon volume précédent,

a aussi composé des Ouvrages anatomiques, mais qui ne nous apprennent rien.

Gonthier d'Andernac fut Médecin de François I^er^. L'Anatomie lui a quelques obligations; mais elle n'en a aucune au fameux *Theophraste Paracelse*, qui a cependant publié en Allemand, au commencement du seizieme siecle, une grande Chirurgie, qui a été traduite en François en 1593. Ce n'est pas cet Ouvrage qui a fait la réputation de l'Auteur; mais plutôt ses Archidoxes, dans lesquels il étale sa doctrine chimico-médicinale. Paracelse étoit, à beaucoup d'égards, un vrai fou & un grand charlatan; mais il faut convenir qu'il avoit infiniment d'esprit, de grandes connoissances; qu'il a fait une application très-heureuse de la Chimie à la Médecine, & nous a fait connoître des remedes excellens, qui ont encore été perfectionnés depuis lui; j'aurai occasion d'en reparler dans un autre volume.

Deux autres grands Anatomistes François, *Sylvius* ou *Dubois*, & *Levasseur* ou *Vasseus*, ont écrit en Latin, & ne sont point traduits.

Conrad Gesner de Zurich, a écrit en Latin sur la Chirurgie & l'Histoire Na-

turelle; il a été surnommé le Pline de l'Allemagne, parce qu'il a parfaitement & beaucoup écrit sur l'Histoire Naturelle de son temps & de son pays. Son érudition étoit d'ailleurs immense; mais il n'a fait aucune découverte en Anatomie, ni en Physiologie.

Enfin parut *Jean Fernel*, de Mondidier en Picardie, premier Médecin d'Henri II, & de Catherine de Médicis; c'est le plus grand Médecin qu'ait eu le seizieme siecle; ses Œuvres ne sont qu'en partie traduites en François. Indépendamment de plusieurs découvertes importantes relatives à son Art, la France lui est redevable de la naissance de quatre Princes, dont trois monterent l'un après l'autre sur le trône. Catherine de Médicis avoit été long-temps stérile; par les conseils de Fernel, elle donna le jour, 1°. au Dauphin, qui fut depuis François II; 2°. à Charles IX; 3°. à Henri III; 4°. au Duc d'Alençon & d'Anjou, qui mourut sans régner ni avoir été marié. Tous vécurent assez long temps; & s'ils ne furent pas d'excellens Princes, ce ne fut pas la faute de leur Médecin, qui ne mourut que sous le regne du troisieme, en 1580.

André Vesale, de Bruxelles, premier

Médecin de l'Empereur Charles V, eut autant de réputation dans les Pays-Bas, en Espagne & en Italie, que Fernel en France : s'il fut moins grand Médecin, il fut meilleur Anatomiste, & ses contemporains se sont fait honneur d'adopter jusqu'à ses erreurs, qui à la vérité sont en petit nombre. Peu s'en fallut qu'il ne fût la victime des principes rigoureux de la sévere Inquisition ; il fut accusé d'avoir disséqué un homme vivant : Charles-Quint n'osa le dérober à la poursuite de ce Tribunal. Il passa en Chypre ; de là, voulant aller à Venise, où la République l'appeloit, pour professer l'Anatomie à Padoue, il essuya une tempête, fit naufrage, & mourut de faim en 1564, sur une plage déserte. Les Planches anatomiques dont il a dirigé les dessins, sont encore, à beaucoup d'égards, les meilleures que nous puissions consulter, pour nous représenter les parties intérieures de notre corps.

Ambroise Paré étudia d'abord en Médecine, mais se livra ensuite à la Chirurgie. Il fut premier Chirurgien de Henri II, & des trois Fils de ce Monarque, qui monterent sur le trône après lui. Quoiqu'il fût zélé Protestant, Charles IX ne souffrit pas qu'il fût enveloppé dans le

maſſacre de la Saint Barthelemi ; il mourut tranquillement dix-huit ans après, en 1590, & fut enterré dans l'égliſe de Saint André des Arts de Paris. Ses Œuvres ont été imprimées en François, pour la premiere fois, en 1561, un vol. in-fol. elles ont été depuis traduites en Latin, & il y en a eu grand nombre d'Editions. Les Traités qu'elles renferment contiennent d'excellentes remarques anatomiques & phyſiologiques.

Gabriel Fallope, excellent Médecin, mit en réputation l'Univerſité de Padoue, & y mourut n'étant âgé que de quarante ans ; il eſt connu par quelques découvertes anatomiques ; ſes Ouvrages n'ont point été traduits en François. On croit que s'il eût vécu, il fût parvenu à faire faire à l'Anatomie de grands progrès.

Levinus Lemmius, Médecin, né à Ziriczée, Ville de Zélande, eſt Auteur d'un Livre fort ſingulier, qui eſt écrit en Latin & traduit en François ; il eſt intitulé *des Merveilles cachées de la Nature*. J'y ai trouvé des obſervations phyſiologiques ſi ſingulieres, que je ne pourrai m'empêcher d'en copier quelques-unes.

Jacques Grevin, François, étoit Médecin ; j'en ai parlé parmi les Poëtes ; il

eſt auſſi connu comme Naturaliſte, & enfin comme Anatomiſte. En 1569 il publia, par ordre du Roi d'Angleterre Henri VIII, des Portraits anatomiques. Il mourut en 1570.

Jerôme Mercurialis, Italien, qui profeſſa long-temps la Médecine à Bologne & en Toſcane, & qui fut appelé en Allemagne par l'Empereur Maximilien II, a fait d'aſſez bons Livres ſur cette matiere : mais il eſt principalement connu par un Traité de l'Art Gymnaſtique, qui a été traduit en François ; j'aurai occaſion d'en parler.

André Ceſalpin, Profeſſeur à Piſe en Toſcane, mourut en 1603, à Rome, premier Médecin du Pape. Il a eu une grande réputation ; mais l'on ne convient pas généralement qu'il l'ait méritée, du moins quant à l'Anatomie. Ses Ouvrages n'ont point été traduits.

Laurent Joubert, originaire de Dauphiné, d'une famille noble, mais trop nombreuſe pour être riche, puiſque, de ſon aveu, il avoit vingt freres ou ſœurs, étudia en Médecine à Montpellier, & ſe fixa en cette Ville. Il y occupa la Chaire de Profeſſeur, vacante par la mort de Rondelet, dont j'ai parlé comme d'un grand Naturaliſte, & fut Chancelier de

cette Université. Joubert s'y fit bientôt la plus grande réputation ; elle parvint jusqu'à la Cour, où il fut mandé. Il mourut en retournant en Languedoc, en 1582. On lui a l'obligation d'avoir publié en François moderne les Ouvrages de Guy de Chauliac, le premier de nos Anatomistes, & de nos Chirurgiens François. Il a accompagné cette Traduction de très-bonnes remarques, qui rendent ce Livre tout-à-fait utile. Il est Auteur d'un autre Ouvrage rempli de choses curieuses, sur toutes les parties de la Médecine ; il est intitulé *Traité des erreurs populaires* ; il y en a qui regardent l'Anatomie & la Physiologie : j'en tirerai quelques traits, & je suis persuadé qu'ils intéresseront mes Lecteurs. Un troisieme Ouvrage de Joubert, est son *Traité du ris*, ou, pour mieux dire, du rire de l'homme, Ouvrage vraiment physiologique, & rempli d'observations singulieres ; j'en rapporterai aussi quelques-unes.

Gaspard Bauhin, *Prosper Alpin* & *André du Laurent* ont été de grands Physiologistes & Anatomistes. Une partie des Ouvrages des deux premiers a été traduite, & ceux du troisieme sont écrits en François. Mais ces Auteurs ne sont

morts que dans le dix-ſeptieme ſiecle, & il n'y a qu'une partie de leurs Livres qui ait été imprimée pendant le ſeizieme : ainſi je puiſerai peu de choſes dans leurs Ouvrages, pour compoſer le court expoſé que je vais donner des principes de l'Anatomie & de la Phyſiologie, tels qu'ils étoient établis au ſeizieme ſiecle.

IDÉE DE L'ANATOMIE.

L'Anatomie, en la diſtinguant de la Phyſiologie, eſt la connoiſſance de toutes les parties du corps humain qu'on peut voir, toucher, ſéparer les unes des autres, couper & diſſéquer. L'Anatomiſte n'apperçoit la plupart du temps ces parties, que dans l'état de mort ou d'inſenſibilité. Il juge par ſes yeux & par ſes mains de leur forme; mais il ne peut que conjecturer ſur leur véritable uſage, & ſur les fonctions qu'elles rempliſſent lorſque le corps eſt encore vivant. La Science qui nous apprend comment les parties, tant ſolides que fluides, qui compoſent le corps humain, concourent à entretenir ſon exiſtence, eſt la Phyſiologie. C'eſt elle qui complette & aſſure les connoiſſances anatomiques, & couronne l'étude de l'homme phyſique.

Ce qui a long-temps retardé les progrès de cette étude, c'eſt, premiérement, le

ſcrupule qu'on s'eſt fait pendant long-temps de diſſéquer les cadavres humains: ſecondement, après que ce ſcrupule a été levé, les difficultés dont je viens de parler, des vaiſſeaux vuides, des liqueurs qu'ils contenoient auparavant, des nerfs, des muſcles, des membranes deſſéchés, des chairs amorties & peut-être déjà diſpoſées à la putréfaction, n'offrent qu'un tableau très-infidele du corps vivant & en ſanté. Les parties affectées de maladies & de bleſſures, ne ſe montrent ſouvent au Médecin & au Chirurgien, que dans le même état de délabrement dans lequel tombe le corps entier après la mort. Mais la Phyſiologie leur rend, pour ainſi dire, une nouvelle vie; il ſemble que l'Anatomiſte ne faſſe qu'aller à la découverte, pour l'inſtruire & l'éclairer. Le premier obſerve & démontre; le ſecond réfléchit, raiſonne, & conclut quelle eſt la véritable conſtitution du corps humain. Je réſerve pour le volume ſuivant ces raiſonnemens du Phyſiologiſte; & pour celui-ci, je me borne à établir les principes de la Science Anatomique. Elle ſe diviſe communément en *Oſtéologie*, ou connoiſſance des os; *Myologie*, ou connoiſſance des muſcles; *Angiologie*, ou connoiſſance des vaiſſeaux

qui contiennent la lymphe & le sang; *Nevrologie*, ou connoiſſance des nerfs; & *Splanchnologie*, ou connoiſſance des viſceres qui ſe trouvent dans les trois parties principales du corps humain, la tête, la poitrine, & le bas ventre; enfin, *la peau* qui enveloppe tout le corps, fait le dernier objet de l'attention de l'Anatomiſte. Diſons en peu de mots ce que nos peres ſavoient de plus important, & penſoient de plus ſingulier ſur ces différentes parties de l'Anatomie.

L'*Oſtéologie* a été la premiere partie de l'Anatomie bien connue. J'ai dit qu'Hippocrate eſt le premier qui ait formé un ſquelette, dans lequel on remarquoit tous les os placés & arrangés de la même maniere qu'ils le ſont dans le corps vivant. Il y a apparence que ce ſquelette étoit exact, puiſqu'il n'y a rien de ſi facile que d'en former un, & que les chairs, en ſe conſumant & ſe détachant, font elles-mêmes naturellement cette opération. Les os ſont tapiſſés en dehors & en dedans d'une pellicule que l'on appelle *périoſte*: c'eſt la partie la plus ſenſible des os de l'animal vivant. La plupart des os humains ſont creux & contiennent une ſubſtance molle & graſſe, que l'on appelle *moëlle*. Elle

facilite la croiſſance des os, & fournit à la Nature le moyen d'en conſolider les fractures. Les os ſe tiennent; tantôt ils s'emboîtent ou s'engrainent les uns dans les autres; quelquefois ils ſont liés par des ligamens ou des cartilages. Tous leurs mouvemens s'exécutent conformément aux plus ſaines loix de la Mécanique. Les uns ont un mouvement de charniere, d'autres de couliſſe, ceux-ci de pivot, ceux-là de roue; & pour que ces divers mouvemens s'exécutent avec plus de facilité, les articulations des os ſont humectées par une eſpece de graiſſe, que l'on appelle *ſynovie*, qui ſe deſſeche quelquefois dans les goutteux, les rend impotens, & forme des groſſeurs autour des articulations.

Les principaux os de la tête ſont ceux qui compoſent le crâne : on en compte huit; ſavoir, le coronal ou frontal, qui deſcend juſqu'au deſſus des ſourcils; les deux pariétaux qui ſont ſéparés du coronal & entre eux par une ſuture qui eſt encore foible & membraneuſe chez les enfans, & qui ſe durcit à meſure qu'ils grandiſſent (1). L'occipital tire ſon nom

(1) Il y a des exemples de gens chez qui cette ſuture, que l'on appelle *fontanelle* ou *fontaine de la tête*, ne s'eſt

de l'occiput, qui eſt le derriere de la tête ; c'eſt le plus épais & le plus dur : il couvre la plus grande partie du cerveau, & le cervelet ; il s'appuie ſur la premiere vertebre du col. C'eſt à travers l'ouverture qui eſt à ſon extrémité, que paſſe la moëlle alongée, dont le prolongement forme la moëlle épiniere dans l'épine du dos. Les temporaux ſont ſitués des deux côtés du crâne, entre les oreilles & la face ; c'eſt derriere eux que ſont placés les petits os, les muſcles & les tégumens qui forment l'organe de l'ouïe. Comme les temporaux ne ſont pas auſſi durs, à beaucoup près, que les autres os de la tête, ils peuvent être aiſément fendus & briſés ; leur léſion ou fracture peut ébranler ou même offenſer le cerveau ; c'eſt ce qui fait que les coups à la tempe ſont ſi dangereux. La tête contient encore deux os, dont l'un s'appelle *ſphénoïde*, l'autre *éthmoïde*. Ce dernier eſt percé d'une infinité de trous, comme un crible : il ſert à l'odorat ; & c'eſt auſſi par-là que cet ex-

---

fortifiée qu'à l'âge de trente ans, d'autres l'ont conſervée foible toute leur vie. Ces perſonnes doivent plus que d'autres prendre garde à ſe donner ou à recevoir des coups ſur la tête.

crément que l'on appelle *morve*, passe dans le nez. La face est composée de plusieurs parties, & chacune a des os qui lui sont propres. Les os maxillaires forment la mâchoire supérieure, & tiennent au palais, qui est en grande partie cartilagineux, mais appuyé sur deux os appelés *os du palais*, au milieu desquels est le *vomer*. Au dessus sont les os propres du nez, qui en soutiennent la charpente cartilagineuse. Les os des joues ou pomettes sont au dessous des yeux; ils sont très-évidens dans les personnes vieilles & maigres. Les os unguis sont situés vers le grand angle des yeux, & sont fort minces. Enfin, la mâchoire inférieure ne tient au reste de la face que par des cartilages. Dans l'une & l'autre mâchoire sont enchâssées les dents. Les hommes faits en ont ordinairement trente deux : chacune est située & enfoncée dans une alvéole, ou petite fosse d'os couverte de chair. Les dents tiennent à la mâchoire par cet emboîtement, que l'on appelle *gencives*, & par un nerf qui, dans les adultes sains & forts, est très-sensible, susceptible de tiraillement & de fluxion, & qui cause les maux de dents. Dans les personnes vieilles ou infirmes, ce nerf se desseche, se rompt même, & laisse

tomber les dents ſans preſque aucune douleur. On diſtingue la dent en deux parties, la couronne & la racine. On appelle *couronne* celle qui eſt en dehors des gencives; elle eſt revêtue d'un émail blanc & brillant; la racine eſt couverte par les gencives; elle eſt communément aſſez profonde, mais n'a quelquefois que le tiers de la hauteur totale de la dent. Les racines des dents inciſives, canines & molaires, ſont différentes, & toujours un peu plus fortes à la mâchoire ſupérieure qu'à l'inférieure, afin de mieux réſiſter à la diſpoſition à tomber, ſi elles n'étoient bien attachées, qui réſulte de leur poſition. Les dents inciſives ſont ſur le devant de la mâchoire, au nombre de huit, quatre en haut, & quatre en bas. Viennent enſuite les canines, une de chaque côté des deux mâchoires; enfin on trouve dans la bouche humaine vingt molaires, cinq de chaque côté de chaque mâchoire. Une remarque curieuſe & ſinguliere, c'eſt que les animaux herbivores n'ont que des dents inciſives, les carnivores des canines, & les granivores, c'eſt-à-dire, ceux qui mangent & broient les grains, des molaires; mais comme l'homme réunit en même temps ces trois qualités, il a des dents de toutes

toutes ces especes. On sait que les dents ne sortent pas toutes à la fois, mais que les incisives & les canines viennent dans la premiere année de la vie; celles de la mâchoire inférieure se montrent les premieres de toutes. Les molaires ne paroissent communément qu'après deux ans; il n'y en a d'abord que quatre à chaque mâchoire. Ces vingt premieres dents, qui sont appelées *dents de lait*, tombent à l'âge de sept ou huit ans, & sont remplacées, dans le même ordre, par d'autres que l'homme doit conserver toute sa vie. Quatre nouvelles molaires poussent depuis huit ans jusqu'à treize ou quatorze; & de quatorze à quinze ans, il en vient encore quatre autres; enfin, à dix-huit ou vingt ans les dernieres, que l'on appelle *dents de sagesse*; elles viennent quelquefois beaucoup plus tard (1). L'on ne croyoit pas au seizieme siecle qu'elles vinssent plus tard que quarante, mais dans celui où nous vivons, il y a eu des exemples bien constatés de gens à qui elles sont venues passé quatre-vingts ans. Voilà

---

(1) Aristote avoit fixé à vingt ans l'âge des dents de sagesse.

tout ce que la ſimple Anatomie & l'expérience peuvent nous apprendre ſur les dents ; le mécaniſme intérieur de leur croiſſance & de leur deſtruction appartient à la Phyſiologie. Les remedes que l'on doit apporter à leurs maladies & aux accidens qu'elles peuvent éprouver, devroient être décidés & dirigés par les Médecins, & exécutés, comme toutes les autres opérations qui intéreſſent le corps humain, par les Chirurgiens. Mais il s'eſt établi depuis un ſiecle une claſſe d'Artiſtes qui, ſous prétexte d'y avoir donné une attention particuliere, ſe ſont emparés de tout ce qui regarde la Médecine & la Chirurgie des dents, leur conſervation, leur propreté & leur beauté. Ayant été regardées comme un objet infiniment intéreſſant, ceux qui s'y ſont particuliérement attachés, ſe ſont attiré la bienveillance du Public, & ſur-tout celle des Dames. Mais, au ſeizieme ſiecle, leur Art n'étoit point diſtingué de ceux de la Médecine & de la Chirurgie ordinaire, & l'on ne s'étoit point encore occupé d'écrire des Livres exprès ſur le ſoin & la guériſon des maladies des dents.

Les os du tronc ne ſont pas moins importans que ceux de la tête ; les premiers

forment l'épine ou colonne vertébrale qui commence au bas de l'occipital; elle est partagée en vingt-quatre vertebres, dont sept du col, douze du dos, & cinq des lombes du côté des reins & du bas-ventre: chacune de ces vertebres a un nom particulier; mais il est assez inutile que j'entre dans ce détail. C'est au milieu de cette importante chaîne d'os qu'est placée la moëlle épiniere, que la plupart des Physiologistes Grecs regardoient, ainsi qu'il a été dit ci-devant, comme le siége de l'ame. La derniere des vertebres porte sur l'os sacrum, & celui-ci est terminé par une petite pointe que l'on nomme le *coccis*. La chair, la graisse, la peau qui environnent ces derniers os, forment ce que l'on appelle vulgairement le *croupion*.

Passant des vertebres, aux os qui sont en avant du corps, on trouve le thorax, charpente osseuse qui couvre & défend une grande cavité; ce qui est proprement la poitrine, dans laquelle sont le cœur & les poumons. Le milieu de la partie inférieure du thorax est occupé par l'*os sternum*, que le vulgaire appelle la *fourchette*, & que nos vieux Gaulois appeloient la *forcelle*. Le sternum, qui est partagé en plu-

ſieurs os chez les jeunes gens, n'en forme plus qu'un ſeul chez les vieillards. Au bas du ſternum eſt un cartilage que les Gens de l'Art appellent *xiphoïde*, & les bonnes femmes le *brechet*. Les premieres côtes touchent au ſternum, ou en approchent; les autres en ſont plus éloignées. Ces côtes ſont des os en demi-cercles, qui couvrent & défendent la capacité de la poitrine & des viſceres qu'elles renferment : on les diſtingue en vraies & en fauſſes côtes, & cette diſtinction eſt fondée ſur ce que les vraies côtes enveloppent tout le corps, & les fauſſes n'en couvrent qu'une partie. Ce qui eſt bien remarquable, c'eſt que le nombre des côtes varie ſuivant les individus. Nous en avons communément douze de chaque côté; mais les Anatomiſtes ont reconnu qu'il y avoit des hommes qui n'en avoient que dix; d'autres onze d'un côté, & treize de l'autre; enfin, quelques-uns quatorze, & juſques à quinze des deux côtés. Au bas du tronc eſt le baſſin, qui en fait, pour ainſi dire, la baſe; il eſt formé de deux grands os que nous appelons vulgairement les *hanches*; ils ſe réuniſſent à l'os ſacrum par trois autres os, dont l'un s'appelle l'*os ileum*, ou l'*os des îles*, l'*os iſchium*, & l'*os pubis*.

Les os du bassin ou des hanches sont assez différens dans les hommes & dans les femmes. Dans ces dernieres, ils sont beaucoup plus larges & plus écartés de l'épine du dos. C'est un conte de bonne femme, & une supposition tout-à-fait fabuleuse, que les femmes aient une côte de plus que les hommes; elle est fondée sur ce que Dieu forma Eve, la premiere femme, d'une côte d'Adam, le premier homme.

Ce que les anciens Anatomistes appellent les *extrémités du corps*, sont ce que nous nommons les *quatre membres*, dont deux supérieures sont formées des bras & des mains, & les deux inférieures, des jambes & des pieds. Les os des extrémités supérieures de chaque côté, sont; 1°. l'*omoplate* & la *clavicule* : celle-ci forme le dedans de l'épaule; elle est située transversalement depuis la poitrine jusqu'au bras; sa figure est oblique & contournée comme une S. L'omoplate est un os fort large, dont la partie externe est convexe, & l'interne concave. L'os qui forme seul tout le bras proprement dit, & que l'on appelle *humerus*, tient par sa partie supérieure à des ligamens qui l'attachent à l'omoplate; il finit au coude, en s'em-

boîtant dans l'extrémité du *cubitus*, qui forme l'os principal de l'avant-bras, & d'un autre os que l'on appelle *radius* ou le *rayon* : ces deux os forment l'avant-bras, au bout duquel se trouve la main, composée de trois parties principales, le *carpe* ou le poignet, formé par plusieurs petits os, dans lesquels les deux os de l'avant-bras, d'un côté, & les os du *métacarpe*, de l'autre, s'emboîtent. Le métacarpe, ou la main proprement dite, dont la partie externe s'appelle *dos de la main*, & l'interne *paume*, est composée de quatre os auxquels les quatre derniers doigts sont liés : enfin, chacun des doigts est composé de trois parties, que l'on appelle *phalanges*. Tous les os de la main, indépendamment de leur emboîtement & de leurs charnieres, sont liés transversalement par des ligamens qui, loin de gêner le jeu de la main, le favorisent par leur flexibilité & leur élasticité. Les Anciens ont donné des noms particuliers à chaque doigt. Ces noms sont connus de tout le monde. Le premier s'appelle *pouce*, en Latin, *pollex* ; le second, *indice* ou *index* ; le troisieme, le *doigt du milieu* ; c'est le plus long de tous, car les doigts de la

main sont rangés en tuyaux d'orgue ; le quatrieme s'appelle *annulaire*, parce que c'est à celui-là que l'on porte le plus communément des bagues ou anneaux ; le dernier, l'*auriculaire*, parce que, comme c'est le plus petit, c'est avec lui que l'on se gratte l'oreille. On ne compte point les ongles parmi les os de la main, quoiqu'ils soient durs ; on ne les regarde que comme des excrémens.

Les os des extrémités inférieures sont : 1°. le *femur*, le plus gros & le plus long des os du squelette : il compose seul la cuisse par son extrémité supérieure ; il s'emboîte dans l'os des îles par l'inférieure, & se joint en charniere avec le *tibia*, ou os de la jambe. Cette charniere a pour principale piece un os rond & poli, la *rotule* ; qui forme ce que l'on appelle le *genou*, au moyen duquel s'opere le jeu de la cuisse avec la jambe. La jambe est composée de deux os, dont le plus grand s'appelle le *tibia*. Il est en dehors de la jambe, & communément très-peu couvert de chair ; il tient d'un côté à la rotule, & l'autre extrémité forme les chevilles internes des pieds. Le second os s'appelle le *péroné* ; il est grêle ou mince, & est couvert par ce que l'on appelle le

gras de la jambe; ſon extrémité inférieure forme la cheville du pied externe; il eſt toujours parallele avec le tibia. Le pied ſe diviſe, comme la main, en *tarſe*, *métatarſe*, & doigts. A quelques formes près, qui ſont relatives aux différens mouvemens auxquels ils ſont deſtinés, les doigts du pied ſont à peu près les mêmes que ceux de la main. Ce qu'on appelle *phalanges* dans ceux-ci, s'appelle *orteils* dans les doigts du pied.

Telle eſt cette partie de l'Anatomie que l'on nomme *Oſtéologie*; c'eſt celle que l'on obſerve avec plus de facilité, parce que les os ſont ce qu'il y a de plus frappant & de plus aiſé à reconnoître dans le corps humain, même après la mort. Mais les Anatomiſtes modernes ne pouvoient pas ſe contenter de diſtinguer tous les os du corps humain & leurs principaux uſages, ils ont voulu de plus connoître parfaitement la nature & la conſtitution de ces parties. Les Anciens n'avoient fait attention qu'au perioſte & à la moëlle; cependant ils auroient pu comprendre, en voyant les os ſpongieux & criblés, & en réfléchiſſant ſur leur accroiſſement & la maniere dont ils ſe durciſſent ou ſe ramolliſſent, qu'ils devoient être pé-

nétrés par un fluide qui opérât ce mécanisme. Si ces réflexions ont été faites avant le dernier siecle, ce n'a été que très-imparfaitement ; mais les Anatomistes & les Physiologistes modernes se sont convaincus, à l'aide du microscope & des observations les plus sérieuses, qu'il y a dans les os, des vaisseaux dans lesquels circule non un sang rouge comme dans le reste du corps, mais un suc chyleux qui alimente les os & favorise leur croissance.

La seconde partie de la science anatomique s'appelle *Myologie*, c'est-à-dire, *discours sur les muscles*, ou *connoissance des muscles*. Ces parties, destinées à être les organes & les instrumens du mouvement, jouent assurément un des plus grands rôles dans la constitution du corps humain. Mais si l'Anatomiste a beaucoup à faire pour compter & distinguer tous les muscles qui sont en action dans le corps vivant, & que l'on trouve inanimés dans le cadavre, le Physiologiste a encore beaucoup plus à s'exercer pour expliquer, & quel est le principe de leur action, & quelles sont les loix du mouvement musculaire. Le nom de *muscle* vient d'un mot Grec, transporté ensuite dans le Latin, qui signifie un *rat*. Cette dénomination ridicule

a été donnée aux mufcles, à ce que nous apprend Galien, par un ancien Médecin Grec, nommé Pollux, qui trouva que les mufcles reffembloient à cet animal. C'eft fans doute fans trop approuver cette étymologie, que les Anatomiftes de tous les pays, jufqu'au feizieme fiecle, l'ont adoptée, en donnant aux différentes parties du mufcle, les noms de tête, corps & queue. Le Médecin Charles Etienne, que j'ai nommé parmi les meilleurs Anatomiftes du feizieme fiecle, eft le premier qui ait fait fentir le ridicule de cette divifion. Enfin, les Modernes difent le milieu & les deux extrémités, ou le point fixe & les deux points mobiles du mufcle. L'on convient généralement qu'il n'y a que ces deux extrémités qui agiffent, & on les appelle *tendons*; le milieu refte toujours immobile, mais fe gonfle ou s'applatit. Pour l'honneur des mufcles, ajoutons qu'il y a une autre étymologie de leur nom que celle indiquée par Galien. On le fait venir d'un autre mot Grec, qui veut dire étendre ou refferrer. Quoi qu'il en foit, les mufcles, comme toutes les parties folides du corps humain, font compofés de *fibres*, qui font des filets déliés plus ou moins, unis par un *gluten* ou colle naturelle, qui n'empêche cependant pas tous

leurs mouvemens. Les fibres du milieu des muscles s'appellent *fibres musculaires*, & celles des extrémités, *tendineuses*; celles-là sont naturellement élastiques. On a long-temps disputé d'où les muscles tiroient leur origine. Il s'en falloit bien qu'on fût d'accord sur cet article au seizieme siecle. Les anciens Anatomistes & Physiologistes étoient persuadés que c'étoient des arteres & des veines, & que ces muscles ne sont que des prolongemens de ces vaisseaux : mais on paroît aujourd'hui persuadé que les muscles reçoivent leur action des nerfs, d'autant qu'ils restent sans mouvement dès qu'on coupe les nerfs qui s'y distribuent. Cependant il y a aussi dans les muscles, des fibres provenantes des arteres, des veines, & des vaisseaux lymphatiques; les muscles sont, dans le corps vivant, communément rouges. Ils perdent cette rougeur après la mort, ou même lorsque le muscle est débile & malade. Les meilleurs Physiologistes prétendent que, dans le corps vivant, l'action est continuelle, & que les tendons passent sans cesse de l'état de contraction à celui de restitution.

Peut-être devrois-je à présent indiquer les noms des muscles répandus dans le

corps humain. On a été long-temps sans les désigner autrement que par leur forme, par le nom de la partie à laquelle ils étoient attachés, & par leur usage. Galien & les autres anciens Anatomistes disoient le muscle droit, oblique ou transversal, de la tête, du bras, de la poitrine ou du pied : mais à mesure qu'on en a découvert un plus grand nombre dans chaque partie du corps, il a fallu les numéroter ; ainsi on a dit premier, second, troisieme, ou quatrieme muscle de telle espece : enfin on les a désignés suivant le genre de leur mouvement : on les appeloit *fléchisseur*, *extenseur*, *constricteur*, *dilateur*, *releveur*, & *abaisseur*. Comme ces distinctions embrouilloient beaucoup la matiere, Jacques Silvius donna, dès le milieu du seizieme siecle, des noms Grecs à tous les muscles. A la fin du même siecle, Raymond Riolan francisa ces noms. Cette nomenclature subsiste à peu près encore : cependant il a fallu imaginer de nouveaux noms pour quelques muscles nouvellement reconnus ; car autrefois l'on n'en comptoit qu'un peu plus de quatre cents, & actuellement on en connoît plus de cinq cents. Je suis persuadé que j'ennuierois très-inutilement mes Lecteurs

& moi-même, si je voulois suivre ce calcul avec eux.

Il y a dans le corps humain un muscle considérable, & de la plus grande importance, c'est le *diaphragme*; il a longtemps passé pour n'être qu'une simple cloison, ou un tégument qui sépare la partie supérieure du tronc ou thorax, de l'inférieure ou bas-ventre. Mais c'est tout au plus si l'on reconnoissoit qu'il y avoit quelques petits muscles répandus dans le diaphragme. On est maintenant convaincu que c'en est un seul, ou un corps tout composé de parties musculaires, qui joue un rôle très intéressant dans l'économie animale. Mais nous ne devons parler que de ce qu'on savoit au seizieme siecle, ainsi nous n'en dirons pas davantage.

La troisieme partie de l'Anatomie s'appelle l'*Angeiologie*. C'est la connoissance des vaisseaux qui contiennent le sang, tels que les *veines* & les *arteres*. Nous savons à présent que tous les vaisseaux sanguins partent du cœur & y aboutissent; mais on n'étoit pas si savant au seizieme siecle: cependant on savoit du moins que les arteres & certaines veines traversoient le cœur. Ainsi c'est par l'examen de cet im-

portant viscere que l'Anatomiste a de tout temps commencé à étudier les vaisseaux sanguins. *Le cœur*, situé au bas de la poitrine, au dessus du diaphragme, est enfermé dans une espece d'enveloppe ou de sac, que l'on nomme *péricarde*. Le cœur même est un corps musculeux & creux, d'une forme à peu près conique. Sa base est tournée vers le côté droit, & sa pointe vers le gauche; & comme c'est par les coups de cette pointe que l'on sent les mouvemens du cœur à travers la peau, les bonnes gens croient qu'il est à gauche plutôt qu'à droite, quoiqu'il soit, pour ainsi dire, suspendu au milieu de la cavité de la poitrine. Aristote, Hippocrate & Galien sont tombés dans quelques erreurs sur cette position du cœur. Vesale est le premier qui l'ait bien déterminée au seizieme siecle. A la base du cœur sont deux petits sacs musculeux, que l'on appelle *oreillettes*, dont l'une reçoit le sang des veines caves ascendantes & descendantes, & l'autre celui d'une grande artere, que l'on appelle *veineuse*. Dans l'intérieur du cœur, sont deux cavités que l'on appelle *ventricules*, qui répondent aux oreillettes. Le ventricule droit reçoit le sang apporté par les veines, & le renvoie dans le pou-

mon ; le gauche reçoit aussi le sang des veines, & le rechasse par un gros vaisseau nommé l'*aorte*, dans toutes les arteres du corps. Les *arteres*, qui sont les vaisseaux les plus intéressans de tous ceux qui charrient le sang, sont saillantes & élastiques. Le sang, qui y passe avec vivacité, force leurs parois à s'élever, & les dilate ; après quoi, par un mouvement de réaction, ces mêmes parois s'abaissent ou se resserrent. Cette manœuvre est alternative & continuelle dans le corps humain vivant, & se fait sentir par-tout où il y a des arteres, c'est-à-dire jusqu'aux extrémités du corps. C'est la sensation de ce mouvement qui se manifeste au dehors, à travers même de la peau, que l'on appelle le *pouls*, par lequel on juge du plus ou moins de vivacité, de facilité & de régularité avec lesquelles le sang sort du cœur par l'aorte. C'est en comptant les battemens de l'artere que l'on juge du pouls. Le mouvement de dilatation de l'artere s'appelle *diastole*, & celui de contraction *sistole* : on les sent sous les doigts mêmes se succéder alternativement. En santé, les battemens sont toujours égaux entre eux ; dans l'état de maladie, ils sont inégaux & variables ; plus élevés & plus fréquens, ils

indiquent la fievre; plus tardifs & plus lents, la foiblesse & le mauvais état du sang & des humeurs. Le pouls est généralement plus vif dans les jeunes gens & les personnes d'un tempérament vigoureux; plus lent dans les vieillards & les gens délicats. Ainsi l'âge, le tempérament, le climat, la maniere de vivre, changent l'habitude du pouls; le mouvement, les passions, les accidens, le changent momentanément. On peut, absolument parlant, tâter le pouls par-tout où l'on sent les arteres; & il se manifeste lui-même dans tous ces endroits, lorsqu'il est fort élevé; mais communément on le tâte au poignet, où passe l'artere radial, qui est plus sensible, plus saillant & plus près de la peau que tous les autres. Le nom d'artere vient de deux mots Grecs, qui veulent dire *je conserve l'air*, parce que les Anciens étoient persuadés que l'air s'introduit dans le corps humain par les arteres. Il est vraisemblable en effet que l'air entre dans le poumon par la trachée artere, & qu'il en passe une partie dans le cœur avec le sang par l'artere pulmonaire.

Il n'entre pas plus dans mon plan de faire l'énumération des différentes arteres & des veines, que celle des différens muscles;

cles ; la connoiſſance de toutes les arteres forme une petite Science à part, que l'on appelle l'*Artériologie*. Quoiqu'il y ait un grand nombre d'arteres, il y a encore un bien plus grand nombre de *veines* ; les unes & les autres ſont renfermées dans des pellicules ou vaiſſeaux. Les vaiſſeaux artériels ſont plus épais que ceux des veines ; ils ſont compoſés d'une tunique interne, & d'une tunique externe, & leurs fibres ſont plus fortes. Une choſe très-remarquable, c'eſt que ces vaiſſeaux ſe durciſſent avec l'âge, au point qu'ils s'oſſifient quelquefois dans les vieillards, bien entendu que ce n'eſt que le vaiſſeau qui ſe durcit, & que le ſang reſte également fluide, & peut toujours paſſer par ce canal, ſans quoi la circulation ſeroit abſolument interrompue ; mais du moins elle devient plus difficile, ce qui fait que les vieillards ont quelquefois le pouls dur & même intermittent. Ce n'eſt qu'au ſeizieme ſiecle que Veſale a découvert cette diſpoſition à ſe durcir, & même cette oſſification des vaiſſeaux artériels : on a eu d'abord peine à la croire, mais l'obſervation répétée a convaincu. La peau des arteres étant bien plus dure, il eſt plus difficile de les couper que les veines ; auſſi

arrive-t-il rarement dans les saignées que l'on coupe l'artere, quoique l'on en trouve presque toujours une sous les veines que l'on ouvre dans cette opération chirurgicale si communément pratiquée. Mais aussi lorsque cet accident arrive, il est fâcheux, & produit l'*anévrisme*, dont on ne peut empêcher les suites qu'avec beaucoup de peine & de précautions. La cure de l'anévrisme est une des plus délicates de toutes celles du ressort de la Chirurgie.

Tout le sang qui sort du cœur par les arteres, y rentre par les veines; c'est ce que nous savons parfaitement à présent, mais qui n'étoit pas clairement établi avant que le systême de la circulation du sang fût généralement reçu. On savoit cependant qu'il y a trois grosses veines qui reportent le sang au cœur; l'une s'appelle *veine cave*; la seconde, *veine pulmonaire*; la troisieme, *veine porte*. La premiere aboutit à l'oreillette droite du cœur; la seconde, à l'oreillette gauche. Je donnerai encore moins le catalogue des veines que celui des arteres, parce qu'il est plus nombreux. Il y en a de très-grosses, puisque l'on en trouve qui ont plus de capacité que les principales arteres; mais il y en a aussi une infinité de très-petites.

Leur tunique est, comme je l'ai dit, moins épaisse que celle des arteres; aussi la plus grande partie des hémorragies vient-elle des veines. Les Anatomistes du seizieme siecle ont les premiers découvert qu'il y avoit aux extrémités des veines, des valvules qui permettoient au sang de couler dans une certaine direction, & l'empêchoient d'en suivre une autre. On a voulu faire honneur aux Anciens, & même à Hippocrate de cette découverte; mais certainement il faut en laisser la gloire aux Modernes. Tout le monde sait que ce qui s'appelle en Grec & en Latin *phlébotomie*, est l'opération de couper quelqu'une des veines principales, pour faire couler en abondance le sang, & en diminuer la masse. J'aurai occasion de parler des effets de la saignée en traitant de quelques Livres de Médecine, & de l'opération en elle-même en parlant de la Chirurgie.

Après s'être occupé des vaisseaux sanguins, on doit étudier les vaisseaux & les glandes lymphatiques. Les Anciens ne les connoissoient en aucune façon; ils ignoroient même ce que c'étoit que la *lymphe*. Cependant Hippocrate a dit qu'il y avoit dans le corps humain du sang blanc, & semblable à de la pituite. Aris-

tote, qu'il y avoit dans les vaisseaux une liqueur laiteuse : tout cela peut s'appliquer au *chyle* aussi bien qu'à la lymphe. La véritable découverte de la lymphe date tout au plus de la fin du seizieme siecle; alors elle a été reconnue, & assez bien expliquée par Eustache, célebre Anatomiste Romain. Enfin, de nos jours, l'on a fait les plus intéressantes & les plus parfaites observations à ce sujet. On s'est assuré de l'existence d'un grand nombre de vaisseaux lymphatiques: la lymphe est une substance aqueuse, limpide, mais un peu visqueuse, qui devient blanchâtre en s'épaississant. Elle se sépare, selon toute apparence, de la matiere du sang lorsqu'il est encore en état de chyle ; la plus forte partie se teint en rouge, & prend sa route par les arteres & les veines ; mais la plus légere passe par les vaisseaux, & glandes lymphatiques & se distribue ainsi en état de lymphe dans le corps humain. Ce n'est qu'assez récemment que nous connoissons toute l'importance dont il est pour la santé, d'empêcher la lymphe de s'épaissir & de se vicier.

La quatrieme partie de l'Anatomie est la *Névrologie*, c'est-à-dire, la connoissance des nerfs. Ils tirent tous leur origine du

cerveau, comme tout le ſang ſort du cœur; par conſéquent c'eſt par l'examen du cerveau qu'il faut commencer à examiner les nerfs, quoique le cerveau, auſſi bien que le cœur, ſoit mis au nombre des viſceres, & ainſi doive faire partie de la Splanchnologie.

Le *cerveau* remplit toute la cavité du crâne; il eſt diviſé par des cloiſons membraneuſes en trois parties: les deux premieres, qui ſont antérieures, c'eſt-à-dire ſur le devant de la tête, retiennent le nom de *cerveau*; la plus petite, qui eſt derriere, & vers ce que nous appelons la *nuque du col*, s'appelle *cervelet*. Le cerveau entier eſt revêtu de deux membranes, connues en général ſous le nom de *meninges*; elles ont chacune un nom particulier; l'extérieure, qui eſt la plus forte, s'appelle *duremere*; l'intérieure, qui eſt la plus fine, la *piemere*. La ſubſtance du cerveau eſt de deux eſpeces; l'intérieure eſt blanche, & s'appelle *ſubſtance médullaire*, parce qu'elle eſt à peu près de la conſiſtance de moëlle; l'autre, qui eſt de couleur cendrée, entoure la médullaire, & s'appelle *ſubſtance corticale* ou *cendrée*. La ſubſtance médullaire ſe prolonge juſqu'à la moëlle épiniere, par une

espece de queue que l'on appelle *moëlle alongée.* Entre les deux grandes parties du cerveau, au dessus du cervelet, l'on voit deux petites éminences d'où les nerfs optiques tirent leur origine, & au milieu & un peu derriere, la fameuse *glande pinéale*, à laquelle Descartes, au dix-septieme siecle, a voulu faire jouer un rôle très-important, relativement à l'organisation du corps humain ; mais on a bien rabattu de la haute opinion qu'il avoit de cette partie du cerveau.

Je viens de donner fort en raccourci une idée de ce que l'on remarque de principal dans le cerveau humain, en le disséquant ; mais combien sont imparfaites les connoissances que l'on peut prendre en examinant ce viscere, lorsqu'il est hors d'état de remplir les fonctions auxquelles il est destiné ! Il paroît certain que c'est dans le cerveau que s'opere la distribution des esprits animaux, pour se répandre ensuite dans le corps entier. C'est de là qu'ils passent dans les nerfs & les rendent sensibles ; c'est par conséquent aussi dans le cerveau qu'est le principe du mouvement ou de l'action des muscles. La nature des nerfs, leur communication réciproque, la maniere dont

ils agissent & se répondent depuis le cerveau jusques aux extrémités du corps les plus éloignées, tout cela est admirable, mais en même temps incompréhensible. Il y a certainement un fluide nerveux ; mais l'Anatomiste le plus attentif ne peut le voir ; & le Physiologiste, qui a le plus de sagacité, n'en connoîtra peut-être jamais la nature & le mouvement. Tout ce que nous voyons des nerfs, ce sont les enveloppes des plus forts d'entre eux : on en peut compter un certain nombre de paires qui toutes partent du cerveau, du cervelet, de la moëlle alongée & de la moëlle épiniere ; mais les plus petits nous échappent absolument. On croit communément que les personnes du tempérament le plus fort, mais de l'esprit le plus pesant, ont les nerfs les plus durs, les plus roides, & les moins sensibles, & que les jeunes personnes délicates les ont plus déliés, & plus aisés à ébranler & à fatiguer. Cependant l'Anatomie ne nous montre rien de pareil.

Avouons que non seulement les anciens Anatomistes Grecs & Latins, mais même ceux du seizieme siecle, étoient bien peu instruits sur les opérations des

nerfs. Poussons plus loin la franchise, & convenons que, quoique nous parlions beaucoup plus qu'on ne faisoit autrefois de fluide nerveux, de sensibilité, & de délicatesse de nerfs ; quoique nous entendions tous les jours des femmes, & même des hommes, se plaindre des tourmens que leurs nerfs leur font éprouver, nous sommes encore bien ignorans sur cette matiere. Au reste, le mot *nerf* vient du Grec, & veut dire *force* & *vigueur ;* preuve que la délicatesse des nerfs n'étoit pas à la mode du temps d'Hippocrate & d'Aristote. Nous disons encore dans ce sens-là, qu'un homme a du nerf, pour dire qu'il a de la force : on dit même métaphoriquement nerf dans l'esprit & dans le style : on peut ajouter qu'il est à présent bien rare.

J'ai déjà dit que la cinquieme partie de l'Anatomie s'appeloit *Splanchnologie*, c'est-à-dire, discours ou connoissance des visceres. En l'étudiant, il faut prendre le mot de *visceres* dans un sens un peu plus étendu que celui dans lequel on l'entend communément. Ce ne sont pas seulement les parties situées intérieurement dans la poitrine, ou dans le bas-ventre, tels que le cœur, le foie & les intes-

tins, mais aussi celles de la tête, comme le cerveau, les yeux, le nez, les oreilles, &c.

J'ai parlé du cœur & du cerveau; je vais reprendre la suite des visceres en remontant à la tête, & commençant par les yeux. L'Anatomiste démontre les organes de la vue comme les autres parties du corps; & le Physiologiste cherche à conclure de cette exposition, comment s'opere la vision.

Nous avons dit que l'os frontal se terminoit au dessus des yeux. Sur la peau qui couvre les extrémités du frontal à droite & à gauche, on remarque deux arcs de poils que l'on appelle *sourcils*; la peau, dans cet endroit, peut se froncer ou s'étendre, s'abattre ou se relever, au moyen de quatre petits muscles que l'on appelle *sourcilliers*. Au dessous des sourcils sont deux cartilages couverts de peau, dont chacun couvre un des deux yeux, & est bordé de petits poils, que l'on nomme communément *cils*; c'est ce que l'on appelle les *paupieres supérieures*. Il y en a pareillement une inférieure au dessous du globe de chacun des deux yeux. Les paupieres ont encore, plus que les sourcils, la facilité de se relever & de s'abaisser, de

couvrir l'œil ou de le laisser à découvert. Elles agissent ainsi au moyen de quelques muscles; elles sont tapissées intérieurement d'une membrane fine & polie, arrosée d'une liqueur ou lymphe légérement gluante, qui s'épaissit, se vicie quelquefois, & produit ce que nous appelons la *chassie*, qui colle les paupieres l'une à l'autre.

Enfin, en dedans des paupieres se trouve le globe de l'œil, dont la structure est vraiment admirable, & l'étude assez étendue. Il est retenu dans son orbite ou cavité par divers muscles, nerfs, glandes & membranes. Je ne crois pas devoir ici les détailler tous; je dirai seulement que leurs différens noms viennent presque tous des usages auxquels ils sont destinés. Les uns servent à élever l'œil ou à l'abaisser; les autres à le tourner à droite & à gauche; ce que l'on appelle vulgairement *rouler les yeux*. Les principaux nerfs relatifs aux yeux, sont les nerfs optiques qui partent directement du cerveau, & servent aux divers mouvemens de l'œil. Entre les glandes, la lachrymale est la principale; elle est remplie de petits vaisseaux ou carreaux secrétoires, dont la plupart n'ont été connus

qu'après le ſeizieme ſiecle. La façon dont la liqueur des larmes ſe filtre à travers cette glande, & eſt conduite dans le ſac lachrymal, eſt une découverte tout à fait moderne. Galien étoit aſſez peu inſtruit ſur cette matiere : Avicenne & Fallope l'ont éclaircie ; & de nos jours on a fait encore de nouvelles obſervations à ce ſujet. Le globe de l'œil eſt retenu dans ſa poſition par différens muſcles, & environné d'une membrane qui tapiſſe tout le fond de l'orbite ; c'eſt la *rétine*. Sur cette premiere tunique ſe trouve placée la *choroïde*, adhérente à la *cornée*, que l'on diviſe en deux parties, l'opaque & la tranſparente. La choroïde & la cornée ſont percées par un trou qui pénetre juſqu'à l'extrémité du globe ; c'eſt la *prunelle*. Le globe contient trois humeurs ; ſavoir, l'*aqueuſe*, la *vitrée*, & la *criſtalline*. La premiere eſt claire comme de l'eau, la ſeconde eſt gélatineuſe & tranſparente, la troiſieme eſt comparée au criſtal par ſa dureté en comparaiſon des autres ; elle eſt blanche, du moins dans les jeunes gens & ceux qui ſe portent bien ; elle épaiſſit & jaunit avec l'âge, & par l'effet des maladies. Ce ſont ces trois liqueurs

réunies qui forment ce que l'on appelle le *blanc de l'œil*. A travers la prunelle on apperçoit une partie de la derniere & de la plus interne des membranes de l'œil, c'est la rétine sur laquelle se peignent les images des objets présens à nos yeux. Sur la rétine & sous la choroïde est l'*iris*, dont les nuances caractérisent les couleurs des yeux, qui sont ordinairement orangés foncés, jaunes, verts, bleus, ou gris. On appelle communément *yeux noirs*, ceux qui sont orangés foncés; ils le disputent en beauté aux yeux bleus. Ceux qui sont jaunes & verts sont, généralement parlant, désagréables. Les yeux gris sont ordinairement foibles, & plus ils tirent sur le blanc, plus ils ont ce défaut. Ce que je viens de dire est le précis de tout ce que les Anatomistes anciens, & ceux du seizieme siecle nous ont appris sur l'œil. La façon dont s'opere la vision, est l'objet des études du Physiologiste & du Physicien; tout ce qui regarde les défauts & les accidens que peut éprouver l'organe de la vue, & les moyens de le guérir, sont du ressort du Médecin; enfin les opérations à faire sur les yeux, de celui de la Chirurgie. Je dirai seulement ici, que les deux principaux dé-

fauts de la vue sont, 1°. de l'avoir basse, c'est-à-dire de ne voir les objets que très-rapprochés ; on appelle ceux qui ont ce défaut, *myopes :* 2°. de ne pouvoir distinguer les objets qu'en les éloignant de ses yeux, & de lire mieux de loin que de près ; on appelle ces derniers *presbites*. C'est ce qui arrive ordinairement aux vieillards qui ont eu la vue bonne étant jeunes.

Les organes de l'*ouïe* sont placés dans la tête comme ceux de la vue, & ne sont pas moins dignes de notre attention. Si l'on vouloit même les examiner en détail, il y auroit autant à dire sur les oreilles que sur les yeux ; mais je crois encore plus inutile d'entrer à ce sujet dans des détails anatomiques trop étendus. On divise l'oreille en externe & interne. Il y a peu de choses à dire sur l'externe, qui n'est composée que d'un grand cartilage que l'on nomme la *conque*, qui est évasé & percé au milieu par un trou que l'on appelle *le conduit auditif*. Ce conduit aboutit à une membrane nommée le *tympan*. Après cela, on trouve dans l'oreille interne plusieurs osselets ou petits muscles, que l'on peut supposer qui frappent ou sur le tympan même, ou l'un contre l'autre ; l'un s'appelle l'*étrier* ; l'autre l'*enclume*, & le

troiſieme, le *marteau* : plus loin le *tambour*; le *labyrinthe*, le *limaçon*, ſont autant de canaux compoſés de membranes & de petits muſcles, au fond deſquels eſt un nerf que l'on appelle le *nerf acouſtique*. Il eſt aiſé de comprendre que l'air engagé dans tous ces détours, renvoyé d'un côté à l'autre, faſſe retentir tous ces petits inſtrumens, & nous procure la ſatisfaction d'entendre & de converſer. On peut ſuppoſer auſſi que la cauſe la plus ordinaire de la ſurdité, qui ſurvient à un certain âge, eſt le relâchement des fibres du tympan, qui, n'étant plus ſuffiſamment tendu, ne peut plus rendre les ſons. Entre les autres fauſſes opinions qu'Ariſtote avoit miſes à la mode pendant le temps que ſa Philoſophie régnoit dans les Ecoles, on peut compter celle-ci, que les grandes oreilles dénotent que ceux qui les portent ſont des bêtes, foux, ou du moins très-bavards, & qu'au contraire ceux qui ont les oreilles petites, ſont ſages, & ont de bonnes inclinations.

Le *nez*, qui contient les organes de l'odorat, eſt une partie du viſage aſſez connue ; il eſt auſſi compoſé de muſcles, de nerfs & de membranes, qui ſervent à ſes différentes fonctions, car il fait ſentir

& distinguer les odeurs ; il favorise l'ouïe en présentant aux sons plusieurs cavités & *sinus* dans lesquels ils retentissent, ce qui rend la voix plus sensible & plus agréable. Lorsque ces sinus sont embarrassés, la voix & le son ne sont pas si nets ; c'est ce qu'on appelle *chanter* ou *parler du nez*. Cette partie du visage sert, par d'autres communications, à la respiration ; il donne aussi passage à cette humeur mucilagineuse qui dégage le cerveau d'une surabondance qui lui seroit nuisible. De chaque côté il y a deux muscles qui servent à la dilatation des narines, mouvement très-nécessaire pour la respiration. Au fond des narines on voit deux petits cornets qui conduisent à la membrane pituitaire : c'est de celle-ci que découle la lymphe mucilagineuse, dont je viens de parler, que l'on appelle communément *morve*. Elle est du genre des sérosités qu'Hippocrate appeloit *pituites* ; elle vient du cerveau par l'*os cribleux*, & se filtre à travers plusieurs glandes. Enfin, le *nerf olfactif* est situé au fond du nez, &, selon toute apparence, les corpuscules émanés des corps odorans, pénétrent jusqu'à lui, lui causent de légers ébranlemens dont résulte l'odorat. Il y a plusieurs animaux

qui ont l'odorat plus fin que l'homme; soit parce que l'organe principal de ce sens est chez eux plus considérable & plus à découvert, ou que les conduits par lesquels on y parvient sont plus ouverts. D'ailleurs le nez de la plupart d'entre eux n'est point embarrassé par la morve qui bouche le chemin à l'odorat, quand elle est en trop grande abondance; ce qui fait que les hommes, qui sont ce que nous appelons *enchifrenés* ou *enrhumés* du cerveau, ne sentent plus rien. Une fausse opinion établie par Aristote, c'est que l'éternument est une preuve de force & de santé: ce n'est pourtant que l'effet d'une convulsion de la membrane pituitaire.

La *bouche*, ou plutôt les muscles, nerfs, membranes & vaisseaux contenus dans la bouche, peuvent être mis au nombre des parties les plus intéressantes du corps humain. Je ne m'arrêterai point aux levres, qui ont pourtant un jeu particulier, qui sert beaucoup à l'homme pour parler, manger, & sucer. Le *palais* est le principal organe du goût, & sert aussi infiniment à la parole & au chant. Sans détailler toutes les parties qui composent cette voûte, dont les unes sont molles, & les autres osseuses, observons que l'on y remarque

remarque la *luette*, eſpece de valvule qui s'ouvre & ſe ferme pour le paſſage de l'air & des alimens. Elle ſe dérange aiſément, & ſe rétablit de même; elle peut auſſi ſe bleſſer & ſe déchirer, & dans ce cas elle cauſe de grandes douleurs. On trouve encore dans l'intérieur de la bouche, deux glandes que l'on nomme *amygdales*, parce qu'elles ont la forme d'une amande : ce ſont elles qui fourniſſent en partie cette liqueur qu'on appelle la *ſalive*. Le reſte vient des deux carotides, & de quelques autres glandes ſalivaires. La langue a ſa racine au milieu de toutes ces glandes. On connoît aſſez ſa forme ; elle eſt charnue, muſculeuſe, remplie de nerfs & de petits vaiſſeaux. Sa tunique externe eſt chargée de mamelons, qui ſont autant de petites glandes, qui ſervent, auſſi bien que le palais, d'organes au ſens du goût. Le goût ſe décide par le plus ou le moins d'ébranlement que les ſels contenus dans les alimens & les liqueurs cauſent à ces petits mamelons de la langue, ou à ceux du palais. Les Phyſiologiſtes anciens & ceux du ſeizieme ſiecle n'étoient pas, à beaucoup près, auſſi ſavans que nous ſur les ſaveurs. Les Modernes ont fait ſur celles-ci une gamme tout-à-fait ſemblable à celle

de la musique. On divise la musique savoureuse comme la sonore, en sept tons ou degrés, dont le plus bas est le fade, & le plus élevé le piquant; l'amer & l'aigre-doux tiennent le milieu.

Aristote remarque fort bien qu'il résulte de grands inconvéniens de ce que quelquefois la langue est trop courte ou trop longue, trop large ou trop étroite, trop épaisse ou trop mince: effectivement la langue ne sert pas moins à la parole & à la nourriture de l'homme, qu'au goût. Elle porte les alimens dans les canaux qu'ils doivent traverser pour entrer dans l'estomac en passant par le *pharinx* & l'*æsophage*. Celui-ci est adossé à un autre canal cartilagineux, qui conduit l'air au poumon, & que l'on nomme la *trachée artere*, dont la partie supérieure s'appelle *larinx*, & a une ouverture que l'on nomme la *glotte*, fermée par une languette (l'*épiglotte*) qui défend aux alimens l'entrée de la trachée artere, y fait passer l'air, & le laisse sortir. C'est par le moyen de l'épiglotte que la trachée artere est un véritable instrument à vent, qui sert en même temps à transmettre l'air & à modifier les sons, dont résultent les cris, le chant & la parole.

Parvenus enfin dans le *thorax*, ou la partie ſupérieure du tronc, nous y trouvons la racine des *mamelles*, partie glanduleuſe, preſque entiérement réſervée aux femmes. Rien de ſi difficile à expliquer, que la maniere dont le lait s'y forme & s'y diſtribue. L'Anatomiſte voit ſeulement que c'eſt au moyen d'un grand nombre de glandes, de vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques, & y remarque beaucoup de petits nerfs & de pellicules ; mais lorſque l'Anatomiſte a aidé le Phyſiologiſte de tout ce que la diſſection peut lui procurer de lumiere à cet égard, celui-ci eſt encore bien embarraſſé. La théorie de la formation du lait tient beaucoup à celle de la génération & de l'accouchement ; matieres obſcures & délicates, que je ne prétends pas traiter dans cet Ouvrage-ci, & ſur leſquelles on a beaucoup travaillé, écrit, & fait d'expériences depuis deux cents ans ; encore n'a-t-il pas été poſſible de pénétrer dans ces grands myſteres de la Nature.

En rentrant dans l'intérieur du thorax, ce que l'on y trouve de plus intéreſſant, eſt une membrane qui le tapiſſe preſque en entier : on l'appelle *plevre* ; peut être devroit-on l'appeler *pleure*, puiſque la

maladie qui vient de ſon inflammation, s'appelle *pleuréſie*. Son nom veut dire en Grec le *côté ;* elle tient aux deux côtés de la poitrine, qui ſont ſéparés par une cloiſon que l'on appelle le *médiaſtin*. La plevre eſt adhérente aux côtes, au ſternum, & recouvre le diaphragme, dont nous avons déjà parlé : ainſi l'on ne s'exprime point improprement, lorſqu'ayant mal à la poitrine, & diſpoſition à la pleuréſie, on dit qu'on a un mal de côté, un point de côté, &c.....

La trachée artere étant parvenue vers la quatrieme vertebre du dos, ſe partage en deux branches, leſquelles ſe ſubdiviſent en d'autres rameaux plus petits, que l'on nomme *bronches*. Ils aboutiſſent à des véſicules ſpongieuſes, qui ſont la ſubſtance du *poumon*. Ce viſcere eſt ainſi diviſé en deux parties principales, l'une & l'autre recouvertes par la plevre, convexe du côté des côtes, & concave vers le diaphragme. Le poumon du côté droit eſt ordinairement plus gros que celui du côté gauche ; chacun des deux poumons eſt partagé en pluſieurs lobes. Il y a dans le poumon des vaiſſeaux ſanguins, des veines, des arteres, & pluſieurs nerfs ; mais la baſe eſt une ſubſtance muſcu-

leuſe & ſpongieuſe, qui eſt le principal organe de la reſpiration, & qui s'enfle ou s'applatit, ſe dilate ou ſe reſſerre, ſuivant que l'air y entre ou en reſſort. Ce mouvement alternatif de dilatation ou d'affaiſſement de la poitrine, s'appelle *inſpiration* & *expiration*; il dépend & réſulte de l'action muſculaire combinée des côtes, du ſternum & du diaphragme, qui agiſſent ſur le poumon, en diminuant ou augmentant la capacité de la poitrine.

En voilà ſur cet intéreſſant viſcère autant ou plus que n'en ſavoient les Anciens, & même les Anatomiſtes du ſeizieme ſiecle. A préſent nous ſommes plus avancés.

Paſſant de la poitrine ou de la partie ſupérieure du tronc, à la partie inférieure ou au ventre, nous trouvons d'abord le *péritoine*, qui eſt une membrane qui tapiſſe la cavité du ventre, & l'enveloppe à peu près comme la plevre fait la poitrine. L'*épiploon* eſt une autre membrane qui couvre & défend les inteſtins grêles, depuis l'eſtomac juſques au nombril.

L'*eſtomac* eſt ſitué dans le ventre ſous le diaphragme, ayant d'un côté le *foie*,

& de l'autre la *rate*. L'estomac est encore une espece de sac, mais d'une construction très-différente, & plus forte que ceux dont nous avons parlé : il reçoit les alimens, comme nous l'avons dit, par l'œsophage. Il est composé de plusieurs tuniques, qui conservent, dans le viscere même, une assez grande chaleur, laquelle, aidée d'une liqueur que l'on appelle *suc gastrique*, & qui est un puissant dissolvant, opere la premiere digestion. Je n'entrerai pas dans le détail de la suite de cette importante opération. Les alimens passent par le *pylore* dans les premiers intestins, où ils éprouvent une seconde préparation, qui en convertit une partie en chyle; le reste remplit le bas-ventre, & les derniers intestins que le vulgaire appelle *boyaux*.

On compte six principaux intestins, qui font une infinité de tours & de détours dans le bas-ventre, & y forment une espece de labyrinthe, tenant tous cependant à une membrane (le *mésentere*). Celse, Galien, & les Anatomistes du seizieme siecle, d'après eux, étoient persuadés que les boyaux, étant développés, étendus, & mis bout à bout l'un de l'autre, devoient former sept fois la hauteur

du corps de l'homme ou de la femme. Trois des premiers inteſtins s'appellent *inteſtins grêles*, parce qu'ils ſont moins gros que les autres. Le premier eſt le *duodenum*. Il reçoit les alimens en ſortant du pylore, & les porte dans l'inteſtin *jejunum*, qui, à ſon tour, les tranſmet à l'*ileum*. Les trois inteſtins ſuivans s'appellent les *gros inteſtins* ou *vrais boyaux*. Le premier eſt le *cæcum*; le ſecond le *colon*; le troiſieme & dernier, le *rectum*. C'eſt de celui-ci que les alimens ſortent en état d'excrémens; car le rectum eſt terminé par ce que l'on appelle l'*anus*, formant une eſpece de bourſe qui s'ouvre ou ſe reſſerre au moyen de quelques muſcles, dont le principal ſe nomme le *ſphincter*.

Revenons à la partie la plus ſubſtantielle & la plus délicate des alimens; elle devient *chyle*, & enfin *ſang* ou *bile*. La belle & grande opération de leur ſéparation ſe prépare dans le méſentere, dont les vaiſſeaux pompent la liqueur qui doit faire le chyle & le ſang. Elle paſſe dans les veines lactées, qui la dépoſent dans un réſervoir qui n'a été découvert que dans le ſiecle dernier, & a pris le nom d'un Chirurgien, nommé *Pecquet*.

Le chyle entre ensuite dans le *canal thorachique*, situé le long des vertebres du dos, & enfile la *veine sous-claviere*, qui le fait entrer dans le cœur par la *veine cave*. Toute cette théorie de la chylification & de la sanguification n'a été qu'assez imparfaitement connue des anciens Anatomistes, mais s'est perfectionnée jusques à nos jours. Je n'ai fait encore que nommer le *foie* & la *rate*. Le premier de ces deux visceres est très intéressant, puisque c'est dans lui que se forme la bile. Il est situé dans la partie supérieure du ventre, immédiatement sous la voûte du diaphragme. C'est une masse glanduleuse, convexe en dessus, & concave en dessous, fort épaisse dans la plus grande partie de son étendue. Il est d'une couleur rouge obscure, quelquefois tirant sur le jaune. Les Grecs l'appeloient *hepar* : de là vient que les douleurs de foie sont appelées *hépatiques*, ainsi que les remedes qui leur conviennent ; les Latins, *jecur*, parce qu'il est situé près du cœur. Les François l'ont nommé *foie*, parce que c'est proprement le foyer où se prépare la bile, & où elle se sépare du sang. Les anciens Anatomistes ont jugé à propos de distinguer le foie en deux lobes, le grand & le

petit, quoique l'inſpection du foie n'offre point à l'Anatomiſte cette diſtinction bien marquée. Le petit lobe eſt la partie la plus rapprochée de l'eſtomac, du côté gauche; le grand lobe en eſt plus éloigné : mais la vraie ſtructure du foie, & le procédé de ſes opérations, ne ſont pas encore bien connus, quoiqu'ils aient été continuellement étudiés depuis vingt ſiecles. Pour en bien juger, il faudroit voir le foie en action dans le corps de l'homme vivant; c'eſt ce qui n'eſt pas poſſible. Il faut donc s'en tenir aux conjectures ſur ce qui ſe paſſe au dedans de ce viſcere. Il y a un grand nombre de vaiſſeaux qui le traverſent : on doit remarquer ſur-tout l'*artere hépatique*, & la *veine porte*. D'ailleurs il contient un grand nombre de petits vaiſſeaux lymphatiques, des nerfs, des muſcles, & la véſicule du fiel, qui eſt le réſervoir de la bile la plus amere. J'ai déjà eu pluſieurs fois occaſion de dire qu'Hippocrate & les autres Médecins Grecs diſtinguoient la *bile jaune* de la *bile noire* ou *atrabile*; ils croyoient cette derniere très pernicieuſe, & la regardoient comme la ſource d'une infinité de maladies, telle que la mélancolie, & même une eſpece de folie; ils appeloient les

gens qui en étoient attaqués, *atrabilaires*. Il est vrai que la bile peut être viciée au point de devenir d'un vert brun tirant sur le noir, & qu'alors elle cause de fâcheuses maladies ; elle devient quelquefois aussi d'un vert grisâtre, & contracte une odeur fétide qui annonce la corruption ; d'autres fois elle est résineuse, visqueuse ou seche. Toutes ces dispositions sont mauvaises ; car, pour être de bonne qualité, elle doit être jaune, ni trop claire, ni trop épaisse. La seule surabondance a des inconvéniens qui exigent la purgation. Il faut cependant prendre garde de trop évacuer la bile, soit par le haut, soit par le bas ; car alors le défaut de cette liqueur nuiroit à la digestion. Quand les canaux qui doivent conduire la *bile* dans les intestins, sont embarrassés, elle reflue dans le sang, se répand dans les vaisseaux, & cause la maladie appelée *jaunisse*.

Entre le foie & la rate est un corps glanduleux, que l'on appelle *pancreas*. Il fournit un suc propre à faciliter la digestion : on l'appelle *suc pancreatique*.

La *rate* est un viscère du ventre moins important que le foie ; sa figure n'est pas parfaitement la même dans tous les sujets ;

& son usage dans le corps humain est encore plus difficile à déterminer que sa forme & son volume. On soupçonne qu'elle perfectionne la bile, & qu'il en émane quelque liqueur par un procédé que nous ne pouvons pas connoître ; car on ne remarque dans ce viscere ni conduits, ni vaisseaux considérables, & il semble que ce n'est qu'un corps spongieux. Les Anciens voulant lui trouver un usage utile, s'imaginoient qu'il étoit la source des vapeurs tristes & de l'ennui ; nos vieux François appeloient *rateleux*, ceux que le peuple appelle aujourd'hui *hypocondriaques*. On croit que l'on peut vivre sans rate : de là vient l'opinion vulgaire qu'en se faisant extirper la rate, on n'en est que plus léger à la course.

Les *reins* sont deux petits visceres placés dans la partie inférieure du tronc ; leur usage est très-important ; ils sont de la forme & de la grosseur d'une très-grosse féve de haricot. Ce sont des glandes remplies d'arteres, de veines, & de petits muscles. Il sort de chaque rein un canal qui s'étend vers la vessie ; ces canaux s'appellent *uretres* ; c'est par eux que se filtre l'urine, car c'est dans les reins que cet excrément aqueux se sépare du sang, qui y est porté par les

arteres reinales. La *vessie* est le réservoir ou réceptacle de l'urine. C'est un sac très-flexible, d'une forme élyptique, dont la partie inférieure est alongée en maniere de goulot, de sorte qu'elle ressemble à une bouteille renversée. L'*uretre*, qui est le canal ordinaire de l'urine, est une continuité du col ou goulot de la vessie. A l'entrée de l'uretre est un sphincter qui s'ouvre & se ferme pour favoriser ou empêcher le passage de l'urine de la vessie dans l'uretre. L'irritabilité ou le relâchement dans cette partie, causent les rétentions & les incontinences d'urine. Les fibres de la vessie sont nerveuses, musculeuses & sanguines, susceptibles d'être relâchées ou resserrées, & les petits vaisseaux qui la composent peuvent être aisément irrités. Les sels de l'urine les picoteroient même, si l'intérieur de la vessie n'étoit tapissé d'une mucosité, à travers laquelle perce cependant quelquefois l'âcreté de l'urine, quand elle est de mauvaise qualité. Il se forme aussi des petites pierres dans les reins, qui tombent dans la vessie; quelquefois elles s'échappent par l'uretre avec d'assez grandes douleurs; quelquefois aussi elles s'amassent & se réunissent au moyen du suc muci-

lagineux qui tapiſſe la veſſie, & forment des pierres plus ou moins groſſes. Ces maladies ſont ce qu'on appelle communément la *gravelle* & la *pierre*. Les opérations néceſſaires pour la tirer, ſont du reſſort de la Chirurgie (1).

Pour achever la deſcription de tout ce qui compoſe l'intérieur du corps humain, il ne reſteroit plus qu'à examiner ſérieuſement, & d'après les anciens Anatomiſtes, les parties de la génération, & l'état du fœtus, depuis le moment de la conception, juſqu'à celui de l'enfantement; mais dans un Ouvrage tel que celui-ci, je ne crois pas devoir entrer dans des détails ſur leſquels il n'eſt permis de lever le rideau, que pour la conſervation & le ſoulagement du genre humain. Je paſſe donc rapidement à l'enveloppe générale du corps humain, c'eſt-à-dire la peau. Obſervons auparavant que c'eſt à Ariſtote que nous devons le préjugé, que toutes les parties du corps du côté droit ſont plus fortes que celles du gauche, & que par conſéquent l'on agit mieux en ſe ſervant

(1) Le mot rein ſe dit en Grec *nephros*, de là vient qu'on dit colique néphrétique, pour dire douleur de reins. Nos bons aïeux les appeloient *rognons*.

de la main droite : c'eſt de là que le mot *adroit* tire ſon étymologie.

La *peau* eſt un tiſſu de fibres très-flexibles, & capables d'une grande extenſion. A travers l'entrelacement de ces fibres, on trouve un grand nombre de petits vaiſſeaux ſanguins, lymphatiques & nerveux; cependant il reſte toujours quelques vuides entre les fibres, & ce que l'on appelle les *pores*, à travers leſquels paſſent ſans ceſſe les vapeurs inſenſibles de la tranſpiration, & de temps en temps celles de la ſueur. La peau n'eſt pas également épaiſſe ſur toutes les parties du corps. Par exemple, celle du crâne l'eſt plus que celle du viſage; & la plus grande partie de celle-ci, plus que celle des levres. Il y a ſur la ſuperficie de la peau de petites houppes ou mamelons nerveux, qui ſont très-ſenſibles, & peuvent être regardés comme le premier & le principal organe du toucher; ceux de la langue ſont remarquables même à la vue, & ceux du reſte de la peau avec le microſcope. Cependant ils n'empêchent pas que l'*épiderme*, qui eſt la pellicule la plus extérieure de la peau, ne paroiſſe aux yeux, fine, tranſparente, & égale. Le moindre accident enleve & détache cette pellicule du corps vivant,

la déchire, ou la fait enfler en petites vessies. Au dessous de l'épiderme est une autre membrane que l'on appelle *corps muqueux*; il est, à ce que l'on croit, réticulaire & toujours un peu humide. Nos Anatomistes modernes ont découvert que c'étoit dans ce tissu que résidoit la couleur noire des Negres. On peut croire de même que celle olivâtre des Indiens, la couleur rouge de certains Sauvages, enfin le plus ou le moins de blancheur des Européens, en viennent aussi, en supposant qu'on ne puisse attribuer ces différentes couleurs à un accident étranger au corps de l'homme. Les Anciens ne se sont point embarrassés de ces recherches.

En pénétrant dans la peau, on y découvre la racine des *poils*, des *cheveux*, & de la *barbe*. L'invention du microscope nous a démontré que ces racines sont de petites bulbes ou oignons ovales, plus ou moins enfoncés, quelquefois jusque dans la graisse. Les poils en sortent en se faisant jour à travers le corps réticulaire & l'épiderme, quoique les pores par lesquels passent les poils, soient bouchés par eux, & par conséquent ne puissent plus se prêter à la transpiration. Cependant il reste toujours au milieu de ceux-là des pores

ouverts pour lui donner paſſage. Quelques obſervations ſemblent même prouver que tous les poils ont la forme cylindrique, & ſont autant de petits tuyaux à travers leſquels la tranſpiration inſenſible peut paſſer. Il y a apparence que le corps de l'homme, ainſi que celui de tous les quadrupedes, devroit être généralement velu, quoiqu'il vienne au monde preſque ſans poil; mais que l'habitude où l'on eſt de nous habiller dès notre enfance, empêche le poil de croître, à l'exception des cheveux, de la barbe, & de celui qui couvre quelques autres parties du corps. On peut objecter à ce que je viens de dire, que les Negres & certains Sauvages qui ne s'habillent pas, ne ſont cependant pas velus. Mais on réplique qu'une partie de ces Sauvages eſt dans l'habitude de s'oindre avec différentes graiſſes ou drogues; d'autres ont la peau naturellement ſerrée & compacte, très-peu de poils, & très-peu de barbe. Peut-être que dans les Negres le voile noir placé dans leur peau entre l'épiderme & le corps muqueux, fait obſtacle à la croiſſance du poil.

Les plus habiles Phyſiologiſtes ſont bien embarraſſés à expliquer d'où vient la différence de la couleur des cheveux & de

de la barbe ; d'où vient que les uns sont noirs, les autres bruns, châtains, blonds, roux, & presque blancs ; pourquoi les uns ont les cheveux longs & pendans, les autres plus courts & naturellement frisés ou crêpés ; d'où vient la relation que la barbe a avec la virilité ; pourquoi les cheveux, la barbe, les sourcils & les paupieres blanchissent en vieillissant.

Si les Physiologistes sont embarrassés sur la cause qui produit le poil, ils ne le sont pas moins sur un autre genre d'excrément, ce sont les *ongles* ; ils tiennent beaucoup de la nature de la corne. Ils croissent régulierement, se régénerent quand ils sont coupés ou arrachés, & n'ont par eux-mêmes aucun sentiment.

Au dessous de la peau, l'interstice des muscles laisse un vide qui se remplit plus ou moins, par une substance composée des molécules huileuses, qui s'élevent de toutes les parties du corps, & forment ce que l'on appelle la *graisse*. Généralement parlant, la bonne nourriture & le repos contribuent à la formation de cette substance, & l'exercice, en excitant la transpiration, peut la dissiper. Cependant il y a un grand nombre de tempéramens qui sont exemptés de cette regle générale.

& que rien ne peut empêcher d'engraisser.

Enfin au seizieme siecle on commença à parler du *tissu cellulaire* qui embrasse, revêtit, lie ensemble tous les vaisseaux & les muscles, & s'étend sur toutes les parties du corps, les enveloppe, sans les gêner, dans leurs mouvemens & actions. Ce tissu procure une communication de toutes les parties intérieures les unes avec les autres. Sa nature & ses effets ne seront peut-être jamais parfaitement connus. Sa découverte est due particuliérement à Charles Etienne; mais elle a été très-perfectionnée dans les siecles suivans. Nous nous garderons bien d'entrer dans les questions de Physiologie que présente cette partie du corps humain, ainsi que dans celles de l'insensible transpiration, si utile à la conservation de la santé. Je borne ici les notions anatomiques du corps de l'homme; elles étoient nécessaires pour l'intelligence du peu que je dirai des Livres de Médecine du seizieme siecle, dont je dois m'occuper dans un de mes volumes suivans. D'ailleurs l'Histoire Naturelle de l'homme fait partie du regne animal.

On peut même dire que la connoissance du corps de tous les animaux est

comprise dans celle du corps de l'homme. Si leur conformation n'est pas la même, au moins leur constitution est-elle toujours semblable à beaucoup d'égards : mais le Créateur n'a dispensé à chacun d'eux que la mesure d'organes nécessaires à la maniere dont il doit vivre, soit dans un élément, soit dans un autre, & à la nourriture qu'il doit prendre. Ainsi il n'y a aucun animal qui n'ait les organes des cinq sens, ne soit pourvu des facultés nécessaires pour manger & digérer, & pour se transporter d'un lieu à un autre. Mais l'homme a tous ces organes dans un degré bien supérieur ; & pour finir cet article comme je l'ai commencé, l'*homme est, dans l'ordre physique, le chef-d'œuvre du Créateur.*

FIN du vingt-troisieme Volume des Mélanges.

ERRATA.

Page 334, ligne 12, derriere eux, *lisez* dans leur intérieur.
Ibid. lig. 13, tégumens, *lis.* nerfs.
Ibid. lig. 15, les temporaux ne sont pas aussi durs ; *lis.* la partie écailleuse de ces os n'est pas aussi solide.
Ibid. lig. 17, ils peuvent être aisément fendus & brisés, *lis.* elle peut être aisément fendue & brisée.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce vingt-troisieme Volume.

SUITE des Livres de Physique & d'Histoire Naturelle du seizieme siecle. Pag. 1

NOTICES sur differens poissons, tirées des Auteurs anciens, & de ceux qui ont écrit sur cette matiere au seizieme siecle, arrangées par ordre alphétique. 22

REMARQUES sur les reptiles & les insectes, par ordre alphabétique. 102

Des oiseaux. 177

Des quadrupedes. 242

HISTOIRE Naturelle de l'homme. 294

AUTEURS Anthropologistes. 298

Anatomistes & Physiologistes. 315

IDÉE de l'Anatomie. 330

FIN de la Table des Matieres du vingt-troisieme Volume.

ERRATA.

PAGE 331, ligne 29, angiologie, *lisez* angeïologie.

Pag. 339, lig. 27 & 28, *otez* que le vulgaire appelle la *fourchette*, & que nos vieux Gaulois appeloient la *forcelle*.

Pag. 340, lig. 4, après xiphoïde, *ajoutez* le vulgaire la *fourchette*, nos vieux Gaulois la *forcelle*.

Pag. 343, lig. 14, mettez un point & une virgule après cuisse, & une virgule après supérieure.

Ibid. lig. 15, après îles *ajoutez* &.

Ibid. lig. 16, &, *substituez* il.

Pag. 344, lig. 24, après perioste, *ajoutez* extérieur.

Pag. 351, ligne premiere, reçoit aussi le sang, *lis.* reçoit du poumon le sang.

Pag. 352, ligne 16, radial, *lis.* radiale.

Ibid. lig. 17, saillant, *lis.* saillante.